

Vivre avec toi

Inconnu(e)

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



BARBARA CARTLAND

Vivre avec toi





BARBARA CARTLAND

Vivre avec toi



R

ésumé :

La ravissante Doriana de Lonsdale devrait se réjouir : elle est promise à lord Buxton, qui va lui faire mener grand train et la couvrir de bijoux !

Certes, elle est écoeurée par ses mains moites et son regard bovin, mais comment refuser ce mariage ? Son beau-père est couvert de dettes et vendre le château familial serait un déchirement pour sa mère. Pourtant, il lui suffira de croiser le regard du séduisant comte de Claremont pour comprendre qu'un tel sacrifice est au-dessus de ses forces.. et échafauder le plus audacieux des plans pour conquérir sa liberté.

Doriana posa une sixième chemise de nuit au-dessus de celles qui se trouvaient déjà dans l'une de ses malles en cuir.

« J'ai beaucoup de chance, se dit-elle en admirant la ravissante création en soie blanche ornée de délicate dentelle. Tant de jeunes filles rêveraient de posséder un aussi joli trousseau... Je devrais être la femme la plus heureuse du monde. »

Alors, pourquoi son cœur lui semblait-il peser des tonnes ?

Elle n'eut pas le temps d'en analyser les raisons, car on venait de frapper à sa porte.

— Entrez !

C'était Marjorie, la fidèle femme de chambre de sa mère. Impeccable dans son strict uniforme, ses cheveux gris tirés sous le bonnet en broderie anglaise blanche, Marjorie faisait pratiquement partie de la famille.

Elle jeta un coup d'œil aux piles de délicate lingerie qui s'entassaient sur le lit de la jeune fille.

— Avez-vous besoin d'aide, mademoiselle ?

À dix-huit ans, Doriana aurait dû avoir sa propre femme de chambre, mais comment sa mère aurait-elle pu se permettre d'engager une domestique supplémentaire ?

Depuis la mort de lord de Lonsdale, le père de la jeune fille, les ressources familiales s'étaient trouvées terriblement réduites.

— C'est gentil, Marjorie, mais j'aurai bientôt fini.

Marjorie avait assez à faire sans devoir, en plus de toutes ses obligations, s'occuper de la fille de la maison ! D'autant plus que Doriana savait depuis longtemps comment faire ses bagages. Elle avait appris l'art de plier ses vêtements de manière à ce que, une fois sortis de la malle, ils paraissent impeccables.

Marjorie prit entre ses mains déformées par l'arthrite la chemise de

nuît que Doriana venait de ranger.

— Cette dentelle française est la plus fine du monde. Elle est confectionnée par des religieuses, et il leur faut des semaines pour réaliser des entre-deux comme celui-ci.

Remontant ses lunettes cerclées de fer sur son nez, Marjorie poursuivit :

— Voyez comme c'est joli ! Ces minuscules papillons...

Doriana n'avait même pas remarqué les ailes arachnéennes des minuscules papillons.

— Quel travail cela a dû représenter ! s'exclama-t-elle.

Soudain, elle frissonna. Ces papillons avaient l'air prisonniers de la dentelle qui les enserrait comme une toile d'araignée.

En hâte, elle remit en place la chemise de nuit, tout en s'efforçant de ne pas regarder les papillons.

— Vous avez un trousseau magnifique, reprit Marjorie. Ah, lord Buxton n'a pas lésiné !

— Non...

— Songez un peu, mademoiselle Doriana ! Lorsque vous porterez cette chemise de nuit, vous serez mariée !

— Oui...

Même si son cœur lui paraissait plus lourd que jamais, la jeune fille réussit à sourire.

— C'est... c'est merveilleux, n'est-ce pas ?

— Milady est si fière de vous ! Il faut dire que vous faites un très beau mariage.

Mal à l'aise, Doriana se tourna vers la fenêtre, tandis que Marjorie pouffait.

— Allons, jeune demoiselle ! Ne prenez pas cet air timide. Vous pouvez être fière, vous aussi.

— Merci d'être venue, Marjorie, mais j'aurai bientôt fini. Et vous allez devoir aider milady à s'habiller pour dîner.

La vieille femme de chambre jeta un coup d'œil à la pendule.

— C'est vrai. Quand je pense qu'il est déjà presque sept heures du soir ! Le temps passe de plus en plus vite... Vous verrez cela quand vous aurez mon âge, mademoiselle Doriana.

Heureusement, vous n'en êtes pas là ! Vous avez toute la vie devant vous, et aussi tout le temps du monde pour en profiter.

Là-dessus, Marjorie sortit. Restée seule, Doriana s'approcha de la fenêtre et appuya son front contre la vitre. Il faisait un temps superbe, mais elle ne voyait pas le ciel bleu, ni les fleurs des massifs, ni l'herbe des pelouses, si verte, si drue en ce début mai.

Son cœur était plus lourd que jamais et soudain, elle avait l'impression de ne plus pouvoir respirer.

Cette jolie chemise de nuit que Marjorie avait tant admirée... n'importe quelle jeune fille aurait été ravie de la porter en voyage de noces.

« Pas moi ! pensa Doriana avec désespoir. Car je serai avec mon mari, lord Buxton. »

Quand il lui prenait la main, elle se sentait envahie de répulsion. Il avait des paumes moites, collantes, parfois glaciales, parfois trop chaudes, et elle ne pouvait pas supporter qu'il la touche.

« Pourquoi ai-je de telles réactions ? se demanda-t-elle. C'est incompréhensible... Tout le monde me dit que je devrais être folle de joie à la perspective d'épouser lord Buxton. »

Sa nervosité, son mal-être allaient croissant. Il fallait absolument qu'elle trouve le moyen de se détendre. Et pour cela, il n'y avait qu'une solution...

Sans hésiter, elle défit les épingles qui maintenaient ses longs cheveux blonds en chignon.

Puis elle ôta ses chaussures et ses bas et, pieds nus, descendit l'escalier de service où personne ne risquait de la voir : les domestiques devaient être en train de préparer le dîner et de mettre la table.

Elle sortit par une porte de côté et courut vers le fouillis de verdure et de bosquets qui s'étendait un peu plus loin.

— Une jungle ! disait son beau-père avec dégoût.

C'était l'endroit favori de son père. Combien de fois ne l'avait-il pas emmenée dans ces étroits sentiers envahis de mousse, où il fallait se baisser pour éviter les branches des arbres et les épines des buissons qui poussaient en tous sens ?

L'entretien des jardins qui s'étendaient devant ce charmant château datant du XVI^e siècle représentait déjà trop de travail pour le jardinier qui ne venait plus qu'à mi-temps. Le beau-père de Doriana tenait à ce que les pelouses soient bien tondues, les haies taillées au cordeau, et pas une fleur ne devait dépasser des massifs.

En revanche, les terrains qui se trouvaient derrière la maison restaient, tout comme autrefois, à l'abandon. D'ailleurs, à part Doriana, qui allait là-bas ?

Personne ne savait que, sous la végétation échevelée, on pouvait découvrir des petites statues sculptées dans le granit, près de deux siècles auparavant, par un artiste plein d'humour. Il y avait un lapin saisi en pleine course, un écureuil espiègle, un faon aux grands yeux étonnés et un marcassin qui, le nez par terre, cherchait sans fin un gland introuvable.

Plus loin, sous un grand hêtre, un jeune joueur de flûte aux pieds et à la queue de bouc était assis sur un bloc de pierre. Doriana avait toujours été fascinée par les deux petites cornes qui dépassaient de ses courts cheveux frisés.

— Qui est-ce ? avait-elle demandé une fois à son père, alors quelle était encore très petite.

— C'est Pan, ma chère enfant. Le dieu des bergers, celui qui fait danser les nymphes...

— Pourquoi est-il tout seul dans les bois ? Il doit avoir froid l'hiver. Nous pourrions l'emmener à la maison.

— Il n'y serait pas heureux. Il aime trop la nature pour accepter d'être enfermé.

En cet instant, la jeune fille se souvenait des paroles de son père comme si c'était la veille qu'elle les avait entendues. Ses lèvres figées

dans un demi-sourire, Pan semblait la regarder avec une expression mi-figue, mi-raisin.

« Un peu comme moi aujourd'hui, pensa Doriana. Quand je pense à ce qui va m'arriver, je me sens plutôt mélancolique. En même temps, chaque fois que je viens me promener dans ces bosquets, je suis heureuse. »

Elle poursuivit son chemin et arriva dans une clairière envahie de mauvaises herbes si hautes qu'elles arrivaient aux genoux de la statue de marbre blanc, verdie de mousse, qui se trouvait au centre.

Cette statue représentait une femme qui tentait pudiquement de dissimuler ses courbes sous un étroit drapé élégamment plissé.

— Bonjour, Aphrodite, murmura Doriana.

Son père lui avait appris qu'Aphrodite, la déesse de l'amour, était vénérée dans la Grèce antique.

La jeune fille lui caressa le coude. Le marbre était froid sous ses doigts, et la déesse lui parut soudain très lointaine.

Doriana frissonna.

— Aphrodite, aidez-moi ! Puisque vous êtes la déesse de l'amour, vous devriez pouvoir me dire comment je dois m'y prendre pour aimer... celui que je vais épouser.

Elle n'eut pas le courage de prononcer le nom de lord Buxton. Elle aurait eu l'impression de salir cet endroit qui lui avait toujours paru presque magique.

— Aphrodite ?

Mais la statue ne répondit pas. Elle continuait à sourire mystérieusement en fixant un point lointain de son regard vide.

Là-bas, des oiseaux chantaient, dominant le murmure de la cascade. Oubliant Aphrodite, la jeune fille courut jusqu'à la minuscule plage de sable qui s'était formée au cours des années dans un coude du ruisseau. Rassemblant ses jupons, elle avança dans l'eau fraîche. Le soleil, passant à travers la végétation dense, en animait la surface d'une myriade de paillettes dorées.

Tout était si beau, si tranquille, que Doriana, oubliant la tristesse qui

s'était emparée d'elle un peu plus tôt, se sentit de nouveau elle-même dans cet endroit qu'elle avait toujours trouvé merveilleux.

Il y eut un mouvement de l'autre côté du ruisseau : un daim apparut.

— Oh ! s'exclama la jeune fille, sans réfléchir.

Elle s'en voulut : à cause d'elle, le gracieux animal allait s'enfuir. Au lieu de cela, il la regarda de ses grands yeux bruns si doux. Puis, sans manifester la moindre crainte, il se pencha et but à longs traits avant de disparaître dans les bois.

Des larmes vinrent aux yeux de Doriana.

— Merci, murmura-t-elle.

Le cœur gonflé de tendresse, elle ajouta :

— Merci d'avoir compris que j'étais une amie. Merci de ne pas avoir eu peur de moi.

L'amour, ce devait être un peu cela... Avoir l'impression d'être transporté dans un autre monde, penser que les êtres et les animaux étaient tous pleins de bonté.

Le soleil disparut. Doriana s'aperçut que ses pieds étaient glacés... et qu'il était presque l'heure du dîner.

Elle repartit en courant vers le château.

« Je suis sûre que personne d'autre n'a encore vu un daim venir boire au ruisseau. Pas même mon père ! »

La jeune fille ne perdit pas de temps pour se préparer : n'avait-elle pas l'habitude de s'habiller seule ? Mais cette fois, elle eut beaucoup de mal à brosser ses longs cheveux d'un blond très pâle, emmêlés de feuilles et de brindilles.

La glace de sa coiffeuse lui renvoya l'image de son visage songeur. Un ravissant visage à l'ovale parfait, éclairé par d'immenses yeux couleur saphir.

Son appréhension était revenue... Elle ne parvenait pas à oublier que, le lendemain de bonne heure, elle devrait quitter le château où elle était née. La route serait longue tandis que, dans une voiture

surchargée de malles et de cartons à chapeaux, elle se rendrait en compagnie de sa mère et de son beau-père au château de Buxton, la demeure ancestrale de lord Buxton.

Une semaine plus tard, au cours d'une cérémonie célébrée dans la chapelle du château, elle deviendrait lady Buxton... Son mari la couvrirait de cadeaux, lui offrirait de coûteuses toilettes et des bijoux. Elle dégusterait des mets délicieux et aurait à sa disposition d'excellentes montures. Lord Buxton ne prétendait-il pas posséder les plus belles écuries de l'Angleterre ?

« Il se vante beaucoup », pensa la jeune fille.

Outre les meilleurs chevaux, il assurait disposer de serres fabuleuses où poussaient des fleurs exotiques extraordinaires et où l'on cueillait, même en plein hiver, des ananas, des raisins et des pêches.

Mais - et c'était le plus important - Doriana saurait que les hypothèques qui pesaient sur le château de Lonsdale seraient enfin levées et que sa mère n'aurait plus jamais de soucis financiers.

Tout cela, son beau-père le lui avait répété à l'envi, depuis le jour où il l'avait présentée à lord Buxton. Et il ne manquait pas de lui redire, pratiquement chaque jour, qu'elle faisait un superbe mariage et qu'elle pouvait remercier le ciel.

Lâchant la brosse au manche d'argent, la jeune fille se prit la tête entre les mains.

« Pourquoi dois-je épouser un homme qui me répugne ? » se demanda-t-elle avec désespoir.

Pourtant, lord Buxton était jeune. Il ne devait pas avoir plus de trente ans et ce n'était que tout récemment qu'il avait hérité du titre et de la fortune de son père.

« Mais il est tellement antipathique ! »

Elle ne pouvait pas supporter sa voix, ses sourires mielleux, son visage blafard, son gros nez brillant, ses yeux globuleux, ses cheveux d'un châtain terne.

La pensée qui l'avait si souvent hantée ces derniers temps la tenta de nouveau.

« Et si je refusais de l'épouser ? »

À cette perspective, l'accablement la gagna. Elle n'ignorait pas que, sans l'aide de lord Buxton, sa mère devrait quitter le château...

« Si mon beau-père continue à perdre de l'argent aux courses ou dans les salles de jeu, il faudra vendre la demeure de mon enfance, c'est certain. »

Doriana ne pouvait pas imaginer lady de Lonsdale, ; maintenant devenue Mme Shawcroft, vivant dans un humble cottage, peut-être même dans une chambre meublée. Elle serait alors obligée de se séparer de ses domestiques.

« Que deviendrait-elle sans Marjorie ? »

Les larmes aux yeux, la jeune fille se dit :

« Je ne dois jamais oublier tout ce que ma mère a fait pour moi. Quand je pense qu'elle a épousé M. Shawcroft en pensant qu'il était très riche et que, grâce à lui, nous n'aurions plus jamais de difficultés matérielles... »

Elle soupira.

« Ah, si seulement ce n'était pas un joueur invétéré... »

Son père considérait le jeu comme le pire des vices.

« Ce n'est pas lui qui aurait stupidement risqué sa fortune sur les tapis verts ! »

Doriana ferma les yeux, tandis quelle se remémorait ce terrible jour de décembre où, pour la dernière fois, elle avait vu son père vivant.

Elle se tenait avec sa mère en haut du perron du château. Les nombreux cavaliers participant à cette chasse à courre venaient d'arriver. Puis les chiens de la meute envahirent la cour en aboyant féroceement.

— Reste avec moi, ma chère enfant, lui avait dit lady de Lonsdale. Ces chiens ne sont pas méchants, mais, par jeu, ils risquent de sauter sur toi.

— Je jouerais avec eux, ce serait amusant.

— Tu crois ? Tu as envie qu'ils salissent ta robe ?

— Oh, non !

La jeune fille aurait bien voulu aider Marjorie et les autres domestiques à servir du sherry et du vin chaud à tous les chasseurs qui s'apprêtaient à battre les bois et la campagne derrière la meute et les piqueux en veste rouge.

Mais elle portait la plus jolie robe qu'elle ait jamais eue. Une toilette en velours couleur primevère que son père lui avait rapportée de Paris. Ces chiens qui couraient partout auraient vite fait de la salir avec leurs pattes pleines de boue. Ah, il ne s'agissait pas de paisibles animaux de compagnie comme Toby et Patty, les deux petits épagneuls King-Charles de sa mère !

Lord de Lonsdale s'approcha du perron. Il montait Trojan, un grand étalon noir qui ruait et se cabrait à chaque instant.

— Trojan, tiens-toi tranquille ! s'exclama-t-il en riant.

Bien en selle, sûr de lui, il raccourcit encore ses rênes, tandis que lady de Lonsdale s'inquiétait.

— Richard, croyez-vous que ce soit prudent de partir à la chasse avec ce jeune cheval ?

— Trojan a juste besoin de se détendre un peu... Il est plein de vie. Mais après une heure ou deux de galop, je vous assure qu'il ne pensera plus à me faire vider mes étrières.

Lord de Lonsdale, un excellent cavalier, n'était jamais aussi heureux que lorsqu'il pouvait maîtriser un animal fougueux. Il gagnait tous les steeple-chases de la région et, au cours des chasses à courre, sautait les haies les plus hautes, quand la plupart des cavaliers ouvraient les barrières pour passer tranquillement dans le champ voisin.

Un coup de trompe résonna. Les piqueux partirent dans l'allée avec la meute hurlante, suivis par les cavaliers.

Lord de Lonsdale se pencha pour caresser la joue de Doriana.

— Tu as tellement grandi ! Où est passé mon petit bout de chou ? Bientôt, tu feras ton entrée dans le monde, tu seras courtisée par de séduisants jeunes gens, tu deviendras de plus en plus élégante, de plus en plus sophistiquée...

— Mais je serai toujours votre petite fille, père.

Trojan, qui s'impatientait, hennit.

— À tout à l'heure, mes deux chéries.

Du bout des doigts, lord de Lonsdale envoya un baiser à sa femme et à sa fille.

— Soyez sages !

Là-dessus, il partit au galop afin de rejoindre les autres, tandis que son cheval ruait en tous sens. Son grand rire heureux retentit dans l'air froid du matin.

Lady de Lonsdale le suivit des yeux avec un sourire indulgent.

— Ton père est un grand enfant, dit-elle à sa fille.

C'était le dernier souvenir que Doriana avait de son père. Celui d'un homme plein de vie...

En fin d'après-midi, on ramena le corps de lord de Lonsdale sur une civière. Il avait voulu sauter un mur trop haut. Trojan l'avait heurté de ses antérieurs au passage et était tombé lourdement de l'autre côté, écrasant son cavalier. Les vertèbres brisées, lord de Lonsdale était mort sur le coup.

Jamais Doriana n'oublierait cette image : celle de son père immobile, le visage couvert par l'une des vestes rouges des piqueux. En se remémorant cette terrible journée, elle se mit à pleurer.

Juste à ce moment-là, Marjorie entra après avoir frappé un coup bref à la porte.

— Le dîner va être servi, et vous n'êtes pas encore prête !

La jeune fille essuya ses larmes d'un revers de la main.

— Je suis déjà habillée.

— À moitié !

— J'ai toujours du mal à atteindre les dernières agrafes, mais ne vous

inquiétez pas, Marjorie, je vais le faire.

Déjà, la vieille domestique se mettait en devoir de fermer la robe vieux rose qu'avait enfilée en hâte Doriana.

— Vous n'êtes pas coiffée non plus ! Décidément, mademoiselle Doriana, on se demande à quoi vous pensez, en ce moment...

Marjorie émit un petit gloussement.

— J'ai bien ma petite idée ! Quand une jeune personne est sur le point de se marier, elle a forcément la tête ailleurs.

En hâte, Doriana torsada ses cheveux soyeux et les fixa sur sa nuque à l'aide de quelques épingles.

Marjorie secoua la tête.

— Si vous croyez que ça va tenir !

D'autorité, elle ajouta des épingles supplémentaires pour consolider le fragile édifice.

— Dans quelques jours, vous aurez votre propre femme de chambre.

— Je n'y tiens pas, ne put s'empêcher de répliquer la jeune fille. J'aimerais autant rester ici.

— Ne dites pas de sottises. À votre âge, il est temps que vous ayez une belle demeure...

et une famille, aussi !

Quand Doriana imagina toute une ribambelle d'enfants au visage blafard et aux yeux globuleux, une nausée la saisit.

Sans rien remarquer, Marjorie tira en arrière une mèche indisciplinée.

— Vous avez gardé la couleur de cheveux que vous aviez étant toute petite. Ce blond si pâle... Souvent, vers huit ou dix ans, cette teinte vire à un blond plus soutenu ou au châtain.

Vous souvenez-vous ? Milord disait que vous aviez des cheveux d'ange...

— Avant que les cheveux de ma mère ne deviennent gris, ils étaient de la même couleur.

Marjorie sourit.

— C'est vrai. Ah, mademoiselle Doriana ! Vous allez être la plus jolie mariée que l'on ait vue depuis bien longtemps.

Quelques instants plus tard, la jeune fille descendit le grand escalier en chêne. Elle effleura la rampe polie du bout des doigts en soupirant.

Par la suite, de temps en temps, il lui arriverait certainement de revenir au château.

« Mais ce ne sera pas la même chose », se dit-elle.

Elle serait alors lady Buxton. La riche, l'élégante lady Buxton, l'une des figures les plus en vue de la haute société.

« Et la femme la plus malheureuse de toute l'Angleterre », se dit-elle encore, tout en traversant le hall.

Lady de Lonsdale, devenue Mme Shawcroft, était seule, assise au bout de la longue table en acajou de la salle à manger. Elle portait une élégante robe en soie de couleur lavande et ses cheveux, d'un gris bleuté très doux, étaient joliment arrangés autour de son visage aux traits réguliers.

Elle sursauta en entendant la porte s'ouvrir et, d'une main qui tremblait légèrement, porta son face-à-main cerclé d'or à son visage.

— Est-ce vous, Neville ?

— Non, mère, c'est moi, répondit la jeune fille en caressant Toby et Patty, les deux petits King-Charles qui lui faisaient fête.

Le beau-père de Doriana, Neville Shawcroft, n'était toujours pas descendu.

— Oh, si tu savais, ma chère enfant ! s'écria sa mère. J'ai eu une journée terrible. Il y a eu un drame à la cuisine.

La jeune fille s'assit près de sa mère et lui tapota gentiment la main.

— Bah, cela arrive tout le temps ! Que s'est-il passé cette fois ? La cuisinière a encore eu une crise ?

Mme Bertram avait la tête près du bonnet, comme disait Marjorie. Lorsque la préparation du dîner ne se déroulait pas selon ses idées, elle ôtait son tablier et disparaissait pendant un quart d'heure, une demi-heure ou davantage - le temps qu'il lui fallait pour se calmer.

— Elle a renversé de la sauce béarnaise sur la manche de McFadyean.

Ce dernier, le majordome, ne travaillait au château que depuis quelques semaines. Et, même s'il était plein de bonne volonté, il était bien jeune pour occuper un poste pareil.

— Je lui ai proposé de faire nettoyer ses vêtements, ou même de les remplacer, mais il n'a rien voulu entendre. Il a fait ses bagages et est parti.

— Il est parti ? répéta Doriana avec stupeur. Mais c'est stupide ! Lui qui tenait tellement à cette place !

— Je reconnais que pour un jeune homme comme McFadyean, il s'agissait d'une occasion unique.

Mme Shawcroft soupira.

— Mais nous avons eu tant de difficultés...

Doriana comprit immédiatement.

— Ah, il n'avait pas été payé ?

— Je lui ai dit d'attendre un peu, que cela n'allait pas tarder... Ton beau-père espère quelques rentrées d'argent. Malheureusement, les jeunes n'ont aucune patience.

— Et puis une fois que je serai mariée...

Laissant sa phrase en suspens, la jeune fille frissonna.

— J'ai bien essayé de lui faire entendre, à demi-mot, que tout allait s'arranger, reprit sa mère. Il s'est contenté de hausser les épaules.

Soucieuse, elle ajouta :

— Je me demande ce que va dire ton beau-père.

Doriana pinça les lèvres. Plusieurs membres du personnel avaient donné leur démission ces derniers temps. Quand leurs maîtres avaient

des difficultés matérielles, les serviteurs le remarquaient très vite. Et comme les grandes propriétés ne manquaient pas dans les environs, un domestique bien stylé était pratiquement assuré de trouver du jour au lendemain un emploi convenablement rémunéré.

La porte s'ouvrit et Neville Shawcroft entra, le nez dans les pages d'un journal consacré aux chevaux. Aussitôt, Toby et Patty coururent se réfugier sous une desserte.

M. Shawcroft agita son journal en guise de salut, avant de l'étaler devant son couvert.

— Comment vont ces jolies femmes aujourd'hui ? Et la future mariée ? lança-t-il sans même les regarder.

À peine assis, il se mit à passer en revue les résultats des dernières courses.

— Nous allons très bien, mon ami, merci, lui dit sa femme. Et vous ? Nous ne vous avons pas vu de la journée... Où êtes-vous donc allé ?

— Ici et là.

Il lui adressa un sourire distrait.

— J'avais beaucoup à faire, mon amie.

Et il se pencha de nouveau sur son journal.

Sans poser d'autres questions, sa femme agita la clochette en argent qui se trouvait devant elle. Sans résultat. .. Elle sonna une deuxième fois.

Absorbé par sa lecture, M. Shawcroft ne remarquait rien.

« Il ressemble vaguement à mon père, pensa Doriana. Comme lui, il est brun, grand et mince... »

La similitude s'arrêtait là. Lord de Lonsdale s'asseyait très droit à table. Il marchait d'un pas assuré, avec l'aisance d'un sportif, et son visage était hâlé par la vie au grand air.

Avec ses épaules légèrement voûtées, son visage aussi pâle que s'il vivait au fond d'une grotte et sa démarche hésitante, M. Shawcroft semblait sortir d'un long séjour dans une cave... ou une prison.

Confuse du tour que prenaient ses réflexions, Doriana se sentit rougir, tandis que sa mère agitait une troisième fois la clochette d'argent.

Mais personne ne se montra.

Les coudes sur la table, M. Shawcroft consultait le journal comme si sa vie en dépendait.

Quelle différence avec l'homme élégant et courtois qui était venu leur rendre visite quelques mois seulement après la mort de lord de Lonsdale !

De nouveau, les souvenirs assaillirent la jeune fille.

C'était le printemps. Il faisait un temps magnifique, mais la veuve et sa fille, vêtues de noir, restaient enfermées dans des pièces aux volets clos et aux rideaux tirés.

La jeune fille se sentit glacée en se remémorant l'ambiance déprimante qui régnait alors au château.

Une semaine après les obsèques de lord de Lonsdale, maître Skelton, le notaire de la famille, était venu les trouver.

— Voici où nous en sommes.

Après avoir étalé un gros dossier devant lui, il avait fait un bref résumé comptable que lady de Lonsdale pas plus que sa fille n'avaient compris.

— Après avoir beaucoup réfléchi, avait-il conclu, il me semble que, pour vous, la meilleure solution serait de vendre le domaine et de louer un appartement dans un endroit agréable.

— Quoi ? avait lancé lady de Lonsdale d'un ton incrédule.

— Ce serait la meilleure solution, je vous assure, avait répété le notaire. La vente de cette propriété devrait vous rapporter des revenus suffisants pour mener une existence agréable.

Pourquoi n'iriez-vous pas vous installer à Bath ?

— Bath ?

— C'est une élégante ville d'eau où vous vous feriez certainement beaucoup de relations.

Cette suggestion avait laissé lady de Lonsdale sidérée. Le premier instant de stupeur passé, elle avait retrouvé sa voix.

— Mais... il n'est pas question de partir ! Voyons, maître ! Vous devriez savoir que jamais je ne quitterai ce château !

— Je comprends que cela soit un crève-cœur pour vous, milady, mais...

— Jamais je ne partirai, avait insisté lady de Lonsdale.

— Il faut faire face à la réalité, milady. Votre situation n'est pas brillante. Mener un domaine comme celui-ci coûte très cher.

— Bah, nous avons des revenus ! La location des cottages et les fermages rapportent beaucoup d'argent.

— Pas tant que cela. Pas assez, en tout cas, pour faire face à vos dépenses.

— Je ne veux pas quitter le château ! s'était entêtée lady de Lonsdale.

— Si les investissements du défunt milord - qu'il repose en paix - avaient été rentables, tout serait différent, avait repris maître Skelton avec embarras. Hélas, en dépit de mes conseils, il a fait quelques choix plus qu'hasardeux...

— Mon mari ? Je ne peux pas le croire.

— Je l'avais pourtant mis en garde ! Mais tout a tourné mal... Vous souvenez-vous de ce chemin de fer qu'il avait construit en Afrique ? Avant même que la première locomotive arrive, les voies ont été envahies par la jungle. Il y a eu aussi cette plantation d'épices qui a été ensevelie sous les cendres d'un volcan. Je ne parle pas de la boue qui...

Il s'était interrompu en voyant lady de Lonsdale éclater en sanglots.

— Je ne veux pas quitter le château ! avait-elle répété avec désespoir.

Comprenant que toute discussion était inutile, le notaire avait remis ses dossiers dans sa serviette.

— Dans ce cas, vous devrez faire attention au moindre penny que vous dépenserez.

— Nous sommes prêtes à tout pour conserver notre maison, avait

déclaré lady de Lonsdale.

— À tout ! avait renchéri Doriana.

Au début, lady de Lonsdale tenta de faire des économies. Elle se sépara de la plupart des domestiques, n'en gardant que quelques-uns. Mais très vite, elle se plaignit.

— Toute cette poussière ! Je ne peux rien toucher sans me salir les mains.

— Nous n'avons plus de femmes de chambre pour passer le plumeau sur les meubles et les bibelots.

— Il faudrait peut-être en engager une ou deux.

— Engager des domestiques alors que nous n'avons plus d'argent ?

— L'argent, l'argent ! Toujours l'argent !

« Ma mère a parfois l'air d'une enfant gâtée », pensait alors Doriana.

Lady de Lonsdale, qui détestait avoir froid, tenait à ce qu'un grand feu pétillât dans chacune des pièces.

— Cela coûte cher, lui disait Doriana. Nous pourrions nous contenter d'avoir du feu dans le petit salon et dans chacune de nos chambres.

— Tu nous vois vivre dans seulement trois pièces ? Ah, certainement pas !

Lady de Lonsdale n'avait aucun sens pratique.

— Pourquoi n'a-t-on allumé que deux bougies sur la table de la salle à manger quand c'est tellement plus agréable d'en avoir une douzaine ?

Elle ne parvenait pas à comprendre que les mets qu'elle préférait coûtaient cher.

— Combien de fois faudra-t-il répéter que je ne veux pas de bœuf bouilli ni de lapin ? Je préfère les soles ou le gigot.

En avril, les jonquilles envahirent les pelouses, tandis que les giboulées battaient les vitres, pour faire place, dix minutes plus tard, à un soleil radieux. Mais les rideaux restaient clos...

et les fonds manquaient cruellement.

Lady de Lonsdale ne semblait pas s'en soucier. Ce jour-là, elle examinait d'un air critique les figurines en porcelaine qui étaient disposées sur des étagères.

— Pourquoi Marjorie ne nettoie-t-elle pas ?

— Marjorie est âgée, mère, elle ne peut pas tout faire. L'après-midi, elle doit se reposer pendant une heure ou deux - ordre du médecin. Et encore ! Je sais qu'elle reprise vos bas pendant ce temps-là.

— Ma petite bergère n'a jamais été aussi sale !

— Je vais chercher une bassine d'eau savonneuse, et nous allons lui donner un bain ensemble.

Cette suggestion ne parut pas enchanter lady de Lonsdale. Mais une fois qu'elle se mit au travail en compagnie de sa fille, elle retrouva un peu d'entrain et raconta d'où venait chacune des statuettes dont la collection avait été commencée par son arrière-grand-mère.

— Celle-ci a été trouvée par ma grand-mère chez un brocanteur. Elle vient de Chine et est très ancienne. Celle-là...

Elle s'interrompit car Toby et Patty venaient de bondir vers la porte en aboyant en chœur.

Lady de Lonsdale les réprimanda.

— Taisez-vous donc ! À cause de vous, j'ai failli laisser tomber ce tigre aux yeux d'émeraude. Avais-tu jamais remarqué, Doriana, qu'il était incrusté de pierres précieuses ?

— Cela doit valoir cher.

— Probablement. Mais jamais je ne le vendrai.

Les chiens continuaient à aboyer. Doriana comprit pourquoi lorsqu'elle entendit une voiture s'arrêter devant le perron. Puis un cheval hennit.

— Des visiteurs ! s'exclama lady de Lonsdale. Vite, Doriana ! Il faut mettre de l'ordre !

La jeune fille s'empressa de replacer les figurines sur les étagères. Puis elle prit la cuvette d'eau sale pour l'emporter à la cuisine. À ce moment-là, Maijorie ouvrit la porte du salon et un homme vêtu d'une élégante redingote grise toute neuve fit son entrée. Ses cheveux étaient parfaitement coupés, et les extrémités de sa moustache soigneusement cirée remontaient en deux pointes bien nettes.

Il vint s'incliner devant lady de Lonsdale. Doriana, très gênée d'être surprise en plein ménage, se demandait comment se débarrasser de cet encombrant récipient d'eau sale !

Lady de Lonsdale, qui n'avait pas reçu de visite depuis des mois, paraissait elle aussi fort mal à l'aise. Elle jeta un coup d'œil aux rideaux fermés.

— Je suis navrée, monsieur. Mais nous sommes en grand deuil et...

L'homme s'inclina de nouveau.

— Neville Shawcroft. Mon cher ami Richard m'a si souvent parlé de vous...

Quand il se pencha pour caresser Toby, qui reniflait ses chaussures, le petit chien recula en tremblant et alla se cacher sous un fauteuil.

Doriana se demandait où son père avait bien pu rencontrer cet homme. Il ne ressemblait pas du tout à ses amis habituels - en général des cavaliers accomplis qui passaient beaucoup de temps au grand air.

« Il a un nez aussi pointu que celui d'un renard », pensa la jeune fille.

Un peu éberluée, lady de Lonsdale tendit la main à M. Shawcroft, qui la baisa pendant que Doriana allait cacher le récipient derrière un canapé.

— Pouvons-nous vous offrir une tasse de thé, monsieur ? demanda poliment la jeune fille.

Lady de Lonsdale lui adressa un regard épouvanté.

— Qui va l'apporter ? chuchota-t-elle. Je ne veux pas que le fils du jardinier entre ici quand nous recevons...

— La cuisinière préparera tout, et j'irai chercher le plateau, fit Doriana à voix basse.

M. Shawcroft se tourna vers elle.

— Vous devez être la fille de ce cher Richard ?

— Oui. Je vais demander que l'on nous prépare du thé. Excusez-moi, il faut que j'aille voir cela moi-même. Nous avons très peu de domestiques aujourd'hui.

Leur visiteur sourit, un drôle de petit sourire de biais qui découvrait des dents jaunies par la nicotine.

— Votre fille est charmante, chère amie.

— Asseyez-vous, monsieur, je vous en prie, dit lady de Lonsdale. Je vous remercie d'avoir eu la bonne idée de nous rendre visite. Nous allons pouvoir parler de Richard.

M. Shawcroft prit place sur un fauteuil près de la cheminée.

— Il doit tellement vous manquer !

Heureuse que sa mère ait quelqu'un à qui parler -même si c'était un homme qu'elle trouvait bizarre -, Doriana sortit du salon en espérant que Mme Bertram avait eu la bonne idée de faire un cake aujourd'hui.

Elle courut à la cuisine. La cuisinière qui sommeillait, confortablement installée dans un fauteuil en bois, entrouvrit un œil.

— Je sais ce que vous voulez, grommela-t-elle. Du thé ! J'ai entendu la voiture et j'ai deviné que l'on ne tarderait pas à vouloir quelque chose.

Doriana ne put s'empêcher de rire. Elle aimait bien Mme Bertram, en dépit de ses manières souvent abruptes.

— Vous avez de la chance ! reprit la cuisinière. Juste avant de me reposer un peu, j'ai sorti une plaque de scones du four.

— Parfait ! Ne vous dérangez pas, madame Bertram. Je vais tout préparer. Ce sera comme autrefois, quand vous me laissiez jouer avec vos ustensiles.

La cuisinière hocha la tête d'un air soucieux.

— Si ce n'est pas désolant que les choses en soient arrivées à ce point !

Voyant la jeune fille s'emparer de la bouilloire, elle s'écria :

— Attention ! Ne vous brûlez pas, mademoiselle Doriana ! L'eau est très chaude.

— Ne vous inquiétez pas.

Doriana remplit la théière, puis après avoir déplié un napperon sur un plateau d'argent, elle disposa des tasses, du lait, du sucre, ainsi qu'une assiette où elle empila une pyramide de scones.

— Pfff ! lança Mme Bertram. On dirait que vous avez été une fille de cuisine toute votre vie.

Elle se leva pour aller chercher de la confiture et de la crème pour les scones.

— On a toujours de la crème à la ferme, heureusement ! Mais les choses ne peuvent pas continuer comme ça, mademoiselle Doriana. Bientôt, vous n'aurez plus personne du tout pour vous aider, et vous ne pouvez pas mener une demeure pareille sans personnel.

— Ne vous faites pas de souci, madame Bertram, nous trouverons bien une solution, milady et moi.

— Ce n'est pas parce que vous êtes capable de préparer du thé que vous réussirez à diriger le domaine. Tout va à vau-l'eau ici ! La vraie solution, ce serait que vous trouviez un mari.

— Je n'ai pas encore dix-sept ans.

— Et alors ?

— Avez-vous jamais été mariée, madame Bertram ?

— Ah, sûrement pas ! M'encombrer d'un homme, moi, quand je suis parfaitement capable de me débrouiller seule ? Merci ! Remarquez, je n'ai pas manqué de soupirants...

Elle parut soudain rêveuse.

— Il y en avait bien un qui me plaisait... même s'il n'était pas souvent à terre. Il était dans la marine marchande.

Elle soupira.

— Mais voilà... ça ne s'est pas fait.

— Pourquoi ?

Doriana tenta d'imaginer l'imposante cuisinière en frêle jeune fille d'une vingtaine d'années.

— L'aimiez-vous ?

— Oui. Et lui aussi m'aimait. Puis il est parti pour un long voyage, et j'ai pris un emploi à Londres - parce qu'il faut de l'argent quand on veut se marier. Je n'étais pas là à son retour, il a cru que je ne voulais plus de lui, et quand je suis revenue, quelques mois plus tard, il en avait épousé une autre.

— C'est terrible !

— Ça a été dur. Et encore plus quand j'ai appris qu'il avait pu l'emmener sur son bateau.

Moi qui avais toujours rêvé de voir le monde...

Elle haussa les épaules.

— Bah, je ne me plains pas ! J'ai bien organisé ma petite vie. Si je l'avais voulu, j'aurais pu me marier aussi. C'est qu'ils n'ont pas manqué, ceux qui ont couru après moi...

— Cela ne m'étonne pas : vous devez être la meilleure cuisinière du comté.

Mme Bertram hocha la tête d'un air entendu.

— Beaucoup m'auraient passé la bague au doigt juste pour ça. Mais ce n'est pas de l'amour. L'amour, mademoiselle Doriana, c'est quand on s'intéresse à une personne pour elle-même, pas pour son argent ou sa position dans le monde. N'oubliez jamais ça !

Tout en portant le plateau jusqu'au salon, Doriana se remémorait la conversation qu'elle venait d'avoir avec la cuisinière.

« Mme Bertram est une personne pleine de bon sens. »

La jeune fille avait laissé la porte du salon entrouverte. Il lui suffit de la pousser avec son épaule pour entrer. Elle s'immobilisa sur le seuil, éblouie. Les rideaux avaient été ouverts et le soleil pénétrait à flots dans la pièce.

Doriana retint sa respiration. L'espace d'un instant, elle avait cru voir son père assis sur le canapé à côté de sa mère.

Mais ce n'était que M. Shawcroft qui caressait la main de lady de Lonsdale.

— Avec le temps, votre chagrin s'estompera... La vie continue, vous ne devez jamais l'oublier.

Lady de Lonsdale s'essuya les yeux.

— Vous avez raison, dit-elle d'une voix tremblante.

Doriana posa le plateau et s'approcha de la fenêtre, heureuse de voir la lumière du jour. Puis elle se mit en devoir de servir le thé.

— Merci, charmante demoiselle, lui dit M. Shawcroft quand elle lui tendit une tasse.

Il se tourna vers lady de Lonsdale.

— Je me souviens que mon cher ami Richard disait souvent que le bonheur était comme la chance : l'un comme l'autre, il fallait savoir les saisir au vol.

— Vous réussissez si bien à évoquer le souvenir de mon mari, murmura lady de Lonsdale.

Votre visite me fait tant de bien ! J'espère que vous aurez souvent l'occasion de revenir nous voir.

« C'est vrai, cette visite lui a fait du bien, se dit Doriana tout en grignotant un scone. Elle sourit, ce qui ne lui était pas arrivé depuis bien longtemps. »

Seuls Toby et Patty ne semblaient pas apprécier M. Shawcroft. Au lieu de rester à côté de lady de Lonsdale, comme d'habitude, ils étaient venus se réfugier aux pieds de Doriana.

M. Shawcroft revint pratiquement tous les jours. Il ne manquait jamais d'apporter un petit cadeau : des fleurs, des chocolats, des fruits confits... Et chaque fois, il arborait de nouveaux vêtements, toujours neufs.

— C'est bien agréable de recevoir les visites de M. Shawcroft, dit un

jour lady de Lonsdale à sa fille. Il est très généreux ! J'aimerais pouvoir lui témoigner ma reconnaissance, mais comment ? Nous ne lui offrons qu'une tasse de thé et, les jours fastes, un scone ou une tranche de cake...

— Il n'est pas obligé de nous rendre visite, rétorqua Doriana. Par conséquent, il faut croire que cela lui plaît de venir ici. Et il n'a pas l'air de manquer d'argent ! Il est toujours bien habillé et nous fait des présents qui doivent coûter cher.

— Tu ne devrais pas parler ainsi, Doriana.

En rougissant, lady de Lonsdale poursuivit :

— Cela ne se fait pas. Tu es trop directe.

Un après-midi de mai, M. Shawcroft arriva avec un grand bouquet de fleurs. Avec ses cheveux pommadés, les pointes de sa moustache cirées, il paraissait encore plus soigné que d'habitude - si du moins c'était possible !

— Bonjour, jolie demoiselle, dit-il à Doriana qui descendait l'escalier. J'espère que nous aurons un gâteau exceptionnellement bon cet après-midi.

— Il faut que j'aie vu à la cuisine ce qu'a préparé Mme Bertram. Pourquoi ? C'est un jour spécial ?

— Tous les moments que je passe en votre compagnie et en celle de votre adorable maman sont spéciaux pour moi.

Là-dessus, il adressa un clin d'œil à la jeune fille avant de se diriger vers le salon.

Doriana trouva Mme Bertram devant quelques pommes de terre, des carottes et deux oignons.

— C'est tout ce que vous aurez ce soir, grommela-t-elle. Et vous, je suppose que vous allez me demander du thé, maintenant ? Avec quoi voulez-vous que j'en fasse ? Je suis peut-

être la meilleure cuisinière du comté, mais de là à être un magicien...

— Quoi ? Nous n'avons plus de thé ? s'écria la jeune fille. Que se passe-t-il ?

— Demandez à l'épicier.

Doriana se sentit glacée. L'épicier n'avait pas été payé depuis près d'un mois, ce qui ne l'empêchait pas, chaque semaine, de livrer au château un carton plein.

— Samedi, comme d'habitude, il n'a pas apporté...

— Il a dit que nous n'aurions plus rien tant que milady n'aura pas payé ce qu'elle lui doit.

Doriana baissa la tête.

« Et comment serait-ce possible ? Il ne nous reste pratiquement plus un penny ! »

Avec dégoût, Mme Bertram déclara :

— Pour le thé, je vais me débrouiller en mettant de l'eau chaude sur les feuilles de thé du petit déjeuner.

— Mais nous avons un visiteur ! M. Shawcroft vient d'arriver !

— Bah, celui-là ne remarquera rien, fit la cuisinière avec dédain.

Elle pécha quelques feuilles de thé détrempées au fond de la grosse théière en faïence du matin pour les jeter dans une jolie théière en fine porcelaine.

Le cœur lourd, Doriana mit les tasses sur le plateau. Connaissant à l'avance la réponse, elle n'avait pas osé demander à Mme Bertram s'il y avait des gâteaux.

Elle fut très étonnée, en revenant au salon, de constater que M. Shawcroft était déjà parti.

Lady de Lonsdale se trouvait seule, avec Toby et Patty sur les genoux.

— Mère, c'est dramatique ! Mais le thé...

— Doriana, j'ai à te parler.

— C'est dramatique, répéta la jeune fille. L'épicier ne veut plus rien livrer ! Nous n'avons plus...

— C'est sans importance, ma chère enfant. Pose donc ce plateau et viens t'asseoir près de moi.

— Où est M. Shawcroft ?

— Il a jugé plus opportun de nous laisser seules. C'est vraiment un homme plein de prévenance !

— Que se passe-t-il donc ?

— J'ai une grande nouvelle à t'apprendre. M. Shawcroft vient de me demander de l'épouser.

La jeune fille se raidit. Comment sa mère pouvait-elle songer à se remarier, si vite après la mort de celui qu'elle aimait tant ? Soit, M. Shawcroft prétendait avoir bien connu le défunt.

Pourtant il n'avait guère de points communs avec lui !

— Mère, il... Il n'est pas...

Doriana prit une profonde inspiration avant de lancer d'un trait :

— Il n'est pas comme nous.

Lady de Lonsdale lui tapota la main.

— Je le sais, ma chère enfant. Ce n'est pas un homme de notre classe. Mais il possède de grandes qualités. De plus, c'était l'un des meilleurs amis de ton père... et il est très riche.

— Vous voulez vraiment devenir sa femme ?

Lady de Lonsdale soupira.

— Tu sais bien que personne ne pourra jamais prendre la place de ton père. Mais je crois que je serai heureuse avec Neville Shawcroft.

Elle sourit.

— Grâce à lui, tu pourras l'année prochaine aller à Londres ! Tu seras présentée à Sa Majesté, tu feras ton entrée dans le monde, et comme tu es très jolie, tu seras certainement l'une des débutantes les plus en vue.

Doriana s'imagina vêtue de mousseline rose, tourbillonnant sans fin dans une salle de bal dans les bras d'un séduisant jeune homme... et son cœur se mit à battre.

Elle revint vite sur terre.

— Il ne faut pas que vous fassiez cela pour moi, s'entendit-elle murmurer.

De nouveau, un sourire éclaira le visage de lady de Lonsdale.

— Non, ma chérie.

Elle serra sa fille dans ses bras.

— Songe un peu... Plus jamais nous n'aurons de problèmes d'argent. Plus jamais nous ne nous sentirons à la merci de cet horrible épicier !

Ce soir-là, à la veille de partir pour le château de Buxton, Doriana se remémorait tout cela, sans cesser d'observer avec aversion M. Shawcroft, qui restait plongé dans la lecture des résultats des courses.

« Si seulement il avait tenu ses promesses, je ne serais pas obligée de quitter ma maison, d'épouser un homme que je déteste... en abandonnant tout espoir de trouver un jour l'amour et le bonheur. »

La porte du fond s'ouvrit lentement. Puis Marjorie traversa la pièce à petits pas, en portant avec précaution une soupière en argent.

La femme de chambre servit tout d'abord la mère de Doriana, puis M. Shawcroft. Enfin, elle arriva près de la jeune fille et mit deux louches d'un liquide blanchâtre dans son assiette à soupe.

— Quel genre de potage est-ce ? demanda Doriana à mi-voix.

— De pommes de terre, je crois, chuchota Marjorie. J'ai vu la cuisinière y ajouter beaucoup de poivre, ce ne sera peut-être pas trop mauvais.

C'était le quatrième soir que le potage de pommes de terre était au menu...

M. Shawcroft n'avait pas attendu que sa belle-fille soit servie pour commencer à lamper sa soupe, sans cesser de consulter son journal. Il ne remarqua même pas que quelques gouttes blanchâtres étaient tombées sur sa cravate.

« Comme il a changé depuis qu'il a épousé ma mère ! » se redit Doriana une fois de plus.

L'homme peu soigné qui était assis à leur table ne ressemblait guère à l'élégant gentleman qui, près d'un an auparavant, venait leur rendre visite presque quotidiennement.

Jamais Doriana n'oublierait le jour où sa mère lui avait dit :

— J'ai une grande nouvelle à t'apprendre. M. Shawcroft vient de me demander de l'épouser.

Le mariage avait été célébré à peine quinze jours plus tard, au cours d'une cérémonie très simple, car lady de Lonsdale se trouvait toujours en deuil.

Doriana avait aidé Marjorie à habiller sa mère. Celle-ci, qui tenait absolument à avoir une toilette neuve pour ce grand jour, avait vendu quatre candélabres en vermeil au brocanteur de la ville voisine. Cela lui avait permis d'acheter une robe en soie bleu pâle pour sa fille et, pour elle, une somptueuse création en satin gris, toute parsemée de petits cristaux étincelants

- les mêmes cristaux qui ornaient son voile court.

Doriana tira les cordons du corset de sa mère avec tant de vigueur que cette dernière protesta.

— Je ne vais plus pouvoir respirer !

— Mère, il faut que vous ayez la taille très fine. C'est la mode !

— Pour les jeunes femmes, peut-être.

— Votre fiancé doit vous voir comme une jeune et jolie femme, milady, déclara Marjorie d'un ton sans appel.

Elle était en train d'aider lady de Lonsdale à passer la robe en satin gris quand on frappa à la porte. Doriana alla l'entrouvrir.

— Oui ?

— On vient de livrer ça pour milady, dit le fils du jardinier.

— Merci.

La jeune fille apporta à sa mère un long paquet. Celle qui était encore lady de Lonsdale dénoua les faveurs en satin bleu.

— Un cadeau de mon cher Neville... murmura-t-elle en découvrant un écrin tapissé de velours rouge.

Doriana et Marjorie s'approchèrent tandis qu'elle en faisait jouer le fermoir. Sous les yeux éblouis des trois femmes étincelèrent les diamants d'un collier et d'un diadème.

Une petite note accompagnait ce somptueux présent.

Pour ma bien-aimée. Si j'en avais le pouvoir, je changerais chacun des cristaux de votre robe en autant de diamants...

N.S.

Lady de Lonsdale s'assit pendant que Marjorie lui mettait le collier autour du cou.

— Le diadème devrait maintenir le voile, fit la femme de chambre à mi-voix. Mais j'ajouterai quand même quelques épingles, par prudence...

Doriana trouva sa mère soudain bien pâle. Elle attendit que Marjorie aille à l'autre bout de la pièce pour lui demander tout bas :

— Comment vous sentez-vous ? N'êtes-vous pas contente de vous remarier ?

Lady de Lonsdale soupira.

— Si, bien sûr, ma chère enfant. Mais...

Elle hésita.

— Peut-être est-ce parce que je suis plus âgée ? Je ne sais pas... Je ne peux pas m'empêcher de penser à ton père. J'étais folle de joie le jour de notre mariage... il y a plus de vingt ans, maintenant.

Doriana sentit les larmes lui picoter les paupières.

— Je voudrais tant que vous soyez heureuse, mère ! Mais si vous n'aimez pas vraiment M. Shawcroft, il ne faut pas que vous l'épousiez.

Lady de Lonsdale pressa la main de sa fille.

— Je crois sincèrement, ma chérie, que l'on n'a qu'une seule chance d'aimer dans sa vie.

J'ai eu la mienne, et c'était merveilleux...

Après avoir marqué une brève pause, elle reprit :

— M. Shawcroft est un homme généreux et plein d'attentions. Je sais que je pourrai compter sur lui. Que puis-je demander de plus ?

Doriana demeura silencieuse car Marjorie revenait vers elles avec le voile.

— Bon ! Le diadème, maintenant...

La mariée était enfin prête. Et Doriana ne put poser d'autres questions à sa mère car Marjorie les accompagnait pendant le bref trajet qui séparait le château de la petite église du village dans la voiture qu'avait envoyée M. Shawcroft.

Impeccable dans sa redingote en drap gris perle, une fleur de gardénia blanche à la boutonnière, ce dernier attendait devant l'autel en compagnie de son témoin, un homme jeune mais déjà corpulent. Avec ses cheveux d'un châtain terne, son visage aussi mou que pâle et ses yeux globuleux, on ne pouvait pas dire qu'il était séduisant.

Doriana ne connaissait pas ce dernier mais savait qu'il s'appelait lord Buxton et que c'était l'un des meilleurs amis de celui qui allait devenir son beau-père.

Elle n'y attacha pas autrement d'importance, concentrant son attention sur le futur marié.

« On dirait un renard », pensa-t-elle pour la centième fois, peut-être.

Sur l'un des murs du bureau de son père s'alignait toute une série de dessins comiques encadrés. Ils représentaient des renards qui, habillés comme des êtres humains, jouaient aux cartes, buvaient du brandy, fumaient ou faisaient honneur à un repas pantagruélique.

Avec son nez pointu, ses petits yeux sans cesse à l'affût et sa moustache cirée, M.

Shawcroft leur ressemblait...

Un peu plus tard, Doriana nota de nouveau cette similitude dans les salons du château.

Les quelques invités - une vingtaine, peut-être - que sa mère et M.

Shawcroft avaient conviés faisaient honneur au somptueux buffet commandé par le nouveau châtelain. Pendant que le champagne et les vins fins coulaient à flots, M. Shawcroft fit un bref discours.

Puis, en gonflant sa poitrine avec importance, il agita un papier bleu.

— Savez-vous qui m'a envoyé ce télégramme ? claironna-t-il. Le prince de Galles ! Il nous adresse ses félicitations et regrette de ne pas être des nôtres en ce beau jour, car il doit recevoir plusieurs chefs d'État.

Il remit le papier bleu dans sa poche et se frotta les mains avec satisfaction.

« Comme un renard qui vient de voler un gros poulet », pensa Doriana.

— Nous aurons probablement l'occasion de recevoir Son Altesse pendant la saison de la chasse, ma chère amie, dit-il à la mère de Doriana.

Cette dernière hocha la tête en silence. Le prince de Galles, qui était un ami de lord de Lonsdale, lui avait plusieurs fois annoncé son intention de leur rendre visite.

Doriana savait que son père aurait été heureux de faire les honneurs de son domaine au futur roi d'Angleterre. Ce serait donc M. Shawcroft qui s'en chargerait ? Cette idée ne plaisait guère à la jeune fille.

La voix du vieux M. Bentley, qui était venu s'asseoir à côté d'elle, la ramena à l'instant présent.

— Vous avez l'air bien pensif, ma chère Doriana. J'espère que cela ne vous attriste pas trop de voir votre mère se remarier ?

— J'en-suis heureuse ! assura-t-elle. Elle était si seule, si malheureuse... et notre existence était devenue bien difficile car nous n'avions plus d'argent. Maintenant, grâce à M.

Shawcroft, tout va s'arranger !

— Hum ! fit M. Bentley, visiblement peu convaincu.

Il se tourna vers celui qui venait de devenir le beau-père de Doriana. Ce dernier était en train de plaisanter avec lord Buxton, qu'il poussait à faire un discours.

Le vieil homme paraissait soudain soucieux.

— Vous semblez avoir des réserves, lui dit la jeune fille, étonnée par son attitude.

— J'espère que tout se passera bien, ma chère Doriana. Mais de nos jours, rien n'est jamais assuré.

À mi-voix, comme pour lui-même, il poursuivit :

— Certaines personnes paraissent ignorer les valeurs du travail et de l'argent honnêtement gagné, ce que je trouve bien dommage.

— Comment cela ?

Il adressa un sourire à Doriana.

— Que suis-je en train de raconter, moi ? marmonna-t-il.

Avec un entrain forcé, il reprit :

— Je suis heureux que votre mère se remarie, elle mérite d'être heureuse.

De nouveau, il baissa la voix.

— M. Shawcroft a eu beaucoup de chance jusqu'à présent. Il n'y a aucune raison pour que cela ne continue pas.

« Comment cela ? » eut envie de demander Doriana.

Mais elle n'osa pas. Car si M. Bentley était un vieux monsieur charmant, il lui arrivait parfois de radoter.

Une sorte de hennissement retentit. Doriana leva les yeux et vit le témoin de M. Shawcroft, lord Buxton, rire aux éclats en se tapant sur les cuisses.

« Dieu, qu'il est vulgaire ! » pensa-t-elle.

La voix de lord Buxton parvint jusqu'à elle.

— Joli petit morceau, vous avez raison, Shawcroft.

La jeune fille fronça ses sourcils à l'arc parfait, d'une teinte plus

soutenue que celle de ses cheveux d'or pâle.

« Joli petit morceau ? Je me demande bien ce que cela veut dire. »

Lord Buxton se remit à hennir, tandis que M. Bentley l'observait sans beaucoup d'aménité.

— Que raconte-t-il encore, celui-là ? grommela-t-il. On dirait une oie.

Lord Buxton était en train d'essuyer son visage flasque à l'aide d'un mouchoir. Il se dandinait en se penchant en avant, et avec son gros ventre boudiné dans une jaquette en drap gris perle, il avait en effet l'air d'une oie.

« Lui et M. Shawcroft pourraient figurer parmi la collection de dessins comiques de mon père, se dit la jeune fille. L'oie et le renard s'étouffant de rire devant des assiettes débordantes d'une nourriture trop riche... »

L'oie et le renard...

Doriana avait trouvé cette comparaison très drôle. Elle avait bien vite fini de rire.

Comment aurait-elle pu imaginer que moins d'un an plus tard, elle allait devoir épouser...

celui que M. Bentley avait comparé à une oie ?

Marjorie faisait le tour de la table, empilant les assiettes à moitié vides. Personne n'aimait le potage de pommes de terre... La vieille femme de chambre apporta ensuite le plat principal, un ragoût brunâtre où flottaient des morceaux de viande, des carottes, des rutabagas... et encore des pommes de terre.

— Beurk ! s'exclama M. Shawcroft ! Encore du lapin !

Il jura.

— J'espère que nous aurons droit à un meilleur dîner demain, au château de Buxton.

Il adressa à Doriana ce vilain sourire de côté qui découvrait ses dents jaunies.

— Quand nous arriverons là-bas, tâchez d'être polie.

— Mais... je le suis toujours ! protesta-t-elle.

— Vous êtes une très jolie blonde, d'accord. Ce n'est pas une raison pour vous conduire comme une princesse lointaine.

— Je ne comprends pas.

— Vous ne comprenez rien ! lança-t-il avec agacement. Pour attraper un homme, c'est comme le reste : il faut du miel, pas du vinaigre. Buxton est fou de vous, mais avec vos manières glaciales, vous n'arrangez pas les choses. Montrez-vous un peu plus chaleureuse, un peu plus affectueuse... Que diable, ce n'est tout de même pas bien difficile !

Sur ces mots, M. Shawcroft se leva et souleva l'une des mèches de la jeune fille, qui s'était échappée du chignon hâtivement confectionné.

— L'affaire est presque dans le sac. Dans trente-six heures, tout sera bouclé. Et une fois mariée, ma belle, vous pourrez vous conduire comme vous voudrez !

Là-dessus, il se mit à ricaner, puis il lui tirailla les cheveux avant de sortir de la pièce en claquant la porte. Il n'avait même pas touché au contenu de son assiette.

Il n'avait pas non plus adressé la parole à sa femme. Même pas un regard... Sans paraître avoir remarqué quoi que ce soit, Mme Shawcroft mangeait son civet de lapin calmement, en prenant de petites bouchées comme si elle dégustait le plus raffiné des plats.

« Une fois mariée, vous pourrez vous conduire comme vous voudrez... pensa Doriana. Il n'hésite pas à mettre ses recommandations en pratique ! »

Son comportement envers celle qu'il avait épousée huit mois auparavant avait tellement changé !

De nouveau, la jeune fille se plongea dans ses souvenirs.

Les mariés devaient partir en voyage de noces dans les îles anglo-normandes. Doriana était allée aider sa mère à troquer la somptueuse robe en satin gris contre un ensemble de voyage en velours. Quand elle avait enfin délacé le corset, celle qui venait de devenir Mme Shawcroft avait laissé échapper un soupir de soulagement.

— Je suis épuisée. Je ne sais pas ce que je donnerais pour pouvoir

rester ici, confortablement installée sur un canapé, avec Toby et Patty sur les genoux.

— Et moi, je ne sais pas ce que je donnerais pour pouvoir partir en bateau pour Jersey et Guernesey.

En l'embrassant tendrement, sa mère déclara :

— Tu as toujours eu l'esprit d'aventure. Je t'appelais « mon petit garçon manqué », autrefois. Tu t'en souviens ?

— Bien sûr.

Les larmes étaient venues aux yeux de Mme Shawcroft.

— J'espère que tu ne te sentiras pas trop seule pendant mon absence.

— Pensez-vous ! Ne vous faites donc pas de souci pour moi, mère. Profitez bien de ce voyage, soyez heureuse !

— Je suis heureuse quand je me dis que nous n'aurons plus jamais de problèmes matériels.

— Quel poids en moins ! Notre existence était devenue si dure...

M. Shawcroft attendait devant la voiture qui allait les emmener au port.

— Venez, ma douce, dit-il en prenant la main de sa femme pour l'aider à gravir le marchepied. Ce serait trop dommage de manquer le bateau.

Il s'installa à son tour sur la banquette et, après avoir fermé la portière, descendit la vitre.

— Soyez sage, jeune demoiselle ! Nous serons bientôt de retour. Je tiens à être là le jour du Derby d'Epsom.

Là-dessus, il cria au cocher :

— Allons-y !

Tout en mangeant lentement son ragoût de lapin, Doriana se souvint combien elle avait été surprise d'entendre M. Shawcroft mentionner le Derby comme s'il s'agissait d'un rendez-vous très important.

Tout le monde savait que cette course de chevaux était l'une des plus importantes de l'année. Mais quelle drôle d'idée d'en parler le jour de son mariage !

« Comment ai-je pu être aussi naïve ? se demanda-t-elle. Maintenant, tout est si clair, si évident... »

Mais, même après le retour de son beau-père et de sa mère de leur voyage de noces, il avait fallu que quelques semaines s'écoulent avant qu'elle ne prenne la mesure de la situation.

M. Shawcroft était revenu plein d'énergie et d'enthousiasme. Il engagea quelques domestiques - dont le jeune majordome qui venait de donner son congé -, des peintres et des jardiniers. Il tenait à ce que les pièces d'apparat et les jardins qui s'étendaient devant le château soient impeccables. Les travaux furent très vite faits, car il ne semblait s'intéresser qu'à ce que l'on voyait.

— Tout pour l'apparence, grommelait Mme Bertram.

Mme Shawcroft s'inquiétait.

— Tous ces travaux vous coûtent très cher, mon ami.

— Rien ne peut être trop beau pour vous, répondait-il avec ce sourire de biais que Doriana trouvait maintenant bien faux.

— N'oubliez pas que Doriana doit faire son entrée dans le monde l'année prochaine. Cela coûtera cher car pour sa première saison, je tiens à ce que tout soit parfait.

— Ne vous inquiétez pas, ma douce.

En se rengorgeant, il ajouta :

— Je saurai me montrer très généreux.

— Vous dépensez tant !

Après avoir vécu des moments difficiles, Mme Shawcroft semblait être enfin devenue raisonnable.

— Quand on mène un domaine pareil, il faut savoir faire preuve d'économie, avait-elle déclaré d'un ton docte. Le gaspillage...

M. Shawcroft parut soudain furieux.

— Avez-vous jamais manqué de quoi que ce soit depuis que je suis là ?

— Non, mon ami, mais...

— Vous n'avez pas confiance en moi ?

— Totalement, assura la mère de Doriana.

— Tant mieux !

Peu à peu, M. Shawcroft se calmait.

— Oui, tant mieux, répéta-t-il. Jusqu'à présent, la chance a toujours été avec moi.

Méchamment, il enchaîna :

— Et vous, avec tous vos doutes et toutes vos hésitations, vous risquez de m'apporter la déveine !

Après cette conversation, Mme Shawcroft n'osa plus jamais aborder le sujet des dépenses.

Les rénovations continuèrent. Le château paraissait superbe... Mais c'était un peu comme un décor destiné aux visiteurs. Si les jardins et les pièces de réceptions paraissaient impeccables, il n'en allait pas de même pour les chambres ou les cuisines.

Quelques jours plus tard, M. Shawcroft, l'œil brillant, visiblement surexcité, annonça qu'il devait se rendre à Epsom.

Doriana, qui n'avait pas oublié son commentaire, le jour du mariage, demanda :

— Pour le Derby ?

— Exactement, mademoiselle.

— Pourrons-nous aller avec vous ? J'aimerais tant admirer ces superbes pur-sang réputés dans le monde entier !

Son beau-père ricana.

— Une autre fois, peut-être.

— Il va faire chaud à Epsom, dit la mère de Doriana. Et il y aura tant de monde ! Nous serons bien mieux ici, ma chérie.

La jeune fille demeura silencieuse. Mais elle n'en pensait pas moins.

« J'aurais préféré voir les foules élégantes qui se pressent sur l'hippodrome... »

— Vous avez raison, ma douce, dit M. Shawcroft. Restez tranquillement à la maison... Je vous rapporterai de beaux cadeaux à toutes les deux.

Il resta absent pendant plus d'une semaine. À son retour, il semblait avoir perdu tout son allant. Le teint gris, les yeux creux, il n'était plus que l'ombre de lui-même. Quant aux cadeaux promis... il les avait oubliés.

En regardant les cinq jardiniers qui travaillaient dans les massifs de fleurs, il jura.

— Qu'avons-nous besoin d'une armée de jardiniers ? Un seul suffirait largement.

Le soir même, il en renvoya quatre.

— Auriez-vous subi des revers ? lui demanda sa femme.

Il haussa les épaules.

— Mais non ! Ne vous inquiétez pas pour moi. Je vais devoir aller à Londres pendant un certain temps. Je partirai demain.

— Quand reviendrez-vous ?

— Je n'en sais rien, grommela-t-il. Quand j'aurai fini de faire ce que j'ai à faire.

Le lendemain, Dorian se rendit dans la chambre de sa mère pour lui dire bonsoir - comme elle le faisait chaque fois qu'elles étaient seules.

Elle trouva Mme Shawcroft assise à sa coiffeuse, contemplant son reflet sans paraître vraiment le voir.

— Vous êtes toujours debout, mère ? Je pensais vous trouver au lit.

— Ma chérie, je... j'ai des ennuis.

En voyant le visage anxieux de sa mère, la jeune fille retint sa respiration.

— Vous ne vous sentez pas bien ? Que se passe-t-il ? Vous n'êtes pas comme d'habitude.

— Chaque soir, avant de me mettre au lit, j'admire mes diamants. Mais tout à l'heure, quand j'ai ouvert le tiroir où je garde l'écritin contenant ces somptueux bijoux... j'ai reçu un choc.

Mme Shawcroft marqua une pause avant d'ajouter d'une voix tremblante :

— L'écritin n'était plus là.

— Mon Dieu !

Doriana porta la main à son cœur.

— Il faut appeler la police.

— Non.

Ce « non » parut résonner dans la pièce en mille échos. Sans comprendre, Doriana insista :

— Voyons, mère, il faut appeler la police puisque vos diamants ont disparu.

— Non, répéta Mme Shawcroft.

La jeune fille devina enfin les raisons de son attitude.

— Mon Dieu ! Vous... vous pensez que c'est mon beau-père qui les a pris ?

— Je l'ignore. Mais je pense qu'il vaut mieux attendre son retour avant de prendre la moindre décision.

— Mère ! Comment pouvez-vous être aussi passive ? s'écria Doriana avec indignation.

Vos bijoux ont été volés ! Il faut agir ! La police...

— Ne te mêle pas de cela, coupa Mme Shawcroft.

C'était la première fois que sa propre mère lui parlait avec une telle brusquerie.

— Neville sait ce qu'il fait, termina-t-elle d'un ton plus coupant que jamais.

Sans oser insister, la jeune fille avait regagné sa chambre.

« Il ne reste plus qu'à attendre le retour de M. Shawcroft... Si c'est lui qui a repris les diamants qu'il a offerts, je me demande bien comment il va s'expliquer ! »

Son beau-père revint au château une semaine plus tard. Les traits tirés, les yeux cernés, il semblait fort mal en point.

Avec anxiété, Doriana se dit quelle allait enfin savoir ce qu'il était advenu des bijoux...

mais sa mère ne lui en toucha pas un mot. Elle paraissait aussi défaite

que son mari et restait la plupart du temps enfermée dans sa chambre. Plus jamais on ne la vit arborer fièrement les merveilleux diamants que M. Shawcroft lui avait offerts le jour de leur mariage.

La période de prospérité semblait bien finie. M. Shawcroft renvoya la plupart des domestiques et des artisans - sans les payer, ce qui lui valut d'incessantes réclamations.

Pratiquement chaque jour, l'un ou l'autre venait se présenter à la porte du château avec une facture.

Le nouveau châtelain cessa de faire des cadeaux coûteux à sa femme et à Doriana. Des menus très ordinaires prirent la place des mets choisis, et l'on cessa de voir sur la table des bouteilles de champagne ou de vins fins.

Quelques jours après le retour de M. Shawcroft, lorsque Doriana, en revenant de l'une de ses longues promenades dans le parc et les bois, passa par l'arrière du château, elle sentit l'odeur du tabac. Par une porte entrouverte, elle aperçut un valet en train de fumer, tout en cirant les bottes de son beau-père.

« Du temps de mon père, jamais un domestique ne se serait permis d'allumer une cigarette au château », pensa la jeune fille, choquée.

Le jeune majordome, M. McFadyean, adossé au mur, fumait, lui aussi.

La jeune fille n'osa pas leur faire de remontrance. Elle n'aimait guère McFadyean, qu'elle trouvait bien prétentieux. Et comme ils ne l'avaient pas vue, elle s'apprêta à poursuivre son chemin quand ce qu'elle entendit la cloua sur place.

— La chance a laissé tomber le vieux Shawcroft. Lui qui se vantait de transformer tout ce qu'il touchait en or...

— Combien a-t-il perdu ? demanda le valet.

— Dieu seul le sait. Il a tout misé sur un outsider au Derby...

En ricanant, il termina :

— Et il a tout perdu.

— Ça lui est déjà arrivé. Mais il paraît qu'il se refait aussi vite. On m'a raconté que lorsqu'il lui arrive de perdre, c'est pour gagner beaucoup plus après.

Le jeune majordome ricana de nouveau.

— Pas cette fois. Il a été proprement lessivé. Il ne lui reste plus un fifrelin à la banque.

— Vraiment ?

— On ne peut pas dire que lady de Lonsdale ait fait une bonne affaire en choisissant un individu pareil comme mari !

La respiration coupée, Doriana se demanda si elle avait bien entendu. La suite lui prouva, hélas, que c'était le cas !

— En quelques mois de mariage, il a réussi à hypothéquer le domaine au maximum.

La jeune fille se sentit glacée. Quoi, ce beau domaine qui, depuis des générations, appartenait aux Lonsdale avait été hypothéqué pour satisfaire aux passions du joueur invétéré que sa mère avait commis l'imprudence d'épouser ?

« Qu'en savent-ils ? se demanda Doriana, révoltée. Les domestiques racontent n'importe quoi. »

— Qu'allons-nous devenir ? s'inquiéta le valet. Mes trois sœurs et mon petit frère dépendent de moi.

— Bah, vous serez peut-être payé à la fin de la semaine, mais entre nous, ça m'étonnerait.

— Les miens vont mourir de faim ! Et...

— Chut ! On nous écoute.

D'un coup de pied, McFadyean ouvrit la porte en grand. Lui faisant face, Doriana s'écria :

— Comment osez-vous parler ainsi ?

— Et vous, comment osez-vous écouter aux portes ? rétorqua-t-il avec insolence.

— Vous n'avez pas le droit de dénigrer vos maîtres.

McFadyean jeta son mégot par terre et l'écrasa du talon.

— Avec ça que je me gênerais.

— Il est interdit de fumer au château, lui rappela la jeune fille.

Il soutint son regard et, tout en allumant une autre cigarette, lança :

— Ah, oui ?

Jamais un domestique ne s'était permis de lui parler sur ce ton. Jugeant inutile de s'abaisser davantage en discutant avec lui, Doriana lui tourna le dos et, furieuse comme elle ne l'avait jamais été de sa vie, courut à la recherche de sa mère.

Elle la trouva dans le boudoir qui précédait sa chambre. Assise près de la fenêtre, Mme Shawcroft faisait de la tapisserie au petit point.

— Mère ?

Cette dernière leva les yeux.

— Oui, ma chère enfant ? Tu sembles bien agitée.

Réussissant à se dominer, la jeune fille déclara :

— Nous n'avons pas encore eu le temps de parler depuis le retour de mon beau-père...

Après avoir pris une profonde inspiration, elle lança d'un trait :

— Que se passe-t-il exactement ? J'ai entendu des commérages. Les domestiques disent que mon beau-père n'a plus d'argent. Est-ce vrai ?

Mme Shawcroft posa son ouvrage.

— Je n'ai pas voulu te mettre au courant de tout cela, soupira-t-elle.

— Mais... est-ce vrai ou pas ? insista la jeune fille.

— Il est exact que Neville a perdu une grosse somme à Epsom. Nous allons devoir faire attention pendant quelques semaines...

Avec un entrain de façade, elle poursuivit :

— Rien de grave. Neville pense que les choses s'arrangeront bientôt et qu'il récupérera la fortune qu'il a eu l'imprudence de miser sur un seul cheval.

Soudain, son sourire forcé disparut et elle parut bien près d'éclater en

sanglots.

— Je suis moins optimiste que lui, avoua-t-elle très bas.

— Et vos diamants ? Que sont-ils devenus ?

Mme Shawcroft baissa la tête et une larme tomba sur sa main.

— Il a dû les vendre pour payer ses dettes.

— C'est terrible !

— Bah ! Il s'agit seulement de bijoux.

— De superbes bijoux...

— Il ne faut pas trop s'attacher aux biens matériels. Mais ce que je crains, c'est que nous ne puissions pas nous permettre d'organiser ton entrée dans le monde d'une manière aussi grandiose que je l'aurais voulu.

— Oh, cela m'est égal ! Ce qui m'ennuie, mère, c'est que vous n'ayez plus vos diamants.

Vous les aimiez tant !

La porte s'ouvrit et M. Shawcroft apparut.

— Tiens, vous êtes là, vous ? dit-il à sa belle-fille en se carrant dans un fauteuil.

— J'étais en train de parler à Doriana de son entrée dans le monde, lui expliqua sa femme.

Elle a compris qu'il faudrait réduire les frais...

— Moi, j'aurais préféré que ma mère ait toujours ses diamants, ne put s'empêcher de lancer la jeune fille.

Elle s'attendait à ce que son beau-père se fâche. C'était bien la première fois qu'elle lui tenait tête. Au lieu de cela, il l'examina d'un air calculateur.

— Tout a un début, tout a une fin. Les diamants comme le reste, déclara-t-il enfin d'un ton sibyllin.

Il se frotta les mains avec satisfaction.

— Ne vous inquiétez pas, jeune demoiselle. Nous irons à Londres ! Ce que nous aurons à proposer dans les salons vaut bien plus que quelques diamants !

— Comment cela ?

M. Shawcroft se mit à rire. Puis il tapota le bout de son nez pointu de son index.

— Laissez votre beau-père s'occuper de tout. Il a ses petites idées... Si son plan marche comme il l'espère, nous serons tous tirés d'affaire.

« Dieu, qu'il est vulgaire ! » pensa la jeune fille.

— Tâchez de bien vous reposer pour être en beauté quand nous irons à Londres la semaine prochaine.

— La semaine prochaine ? s'écria-t-elle.

— Mais oui. Et je vous promets que vous danserez tous les soirs.

— Tu vois, ma chérie ! s'exclama Mme Shawcroft.

Elle se leva pour embrasser sa fille.

— Tu avais bien tort de te faire du souci.

— C'est certain, renchérit M. Shawcroft en ricanant d'une manière aussi déplaisante que le majordome.

— Tu vas avoir droit à une saison à Londres, après tout ! reprit la mère de Doriana.

Cette dernière s'efforça de sourire. Soudain, tout semblait simple, facile... Alors pourquoi se sentait-elle aussi mal à l'aise ?

Même si l'argent était devenu rare, M. Shawcroft trouva le moyen d'en dépenser beaucoup pour offrir une robe de rêve à sa belle-fille.

En voyant son reflet dans le miroir, Doriana se reconnut à peine. C'était donc elle, cette princesse vêtue d'un nuage de mousseline blanche ? Cette ravissante débutante qui allait être présentée à la reine et qui irait danser dans les salons de la haute société où, la

chance aidant, elle rencontrerait peut-être son prince charmant...

Mais maintenant que le moment était venu d'aller à Londres, où l'une de ses grand-tantes devait les héberger, Doriana n'éprouvait plus aucune envie de faire la révérence à Sa Majesté.

« Je ne sais pas ce que je donnerais pour pouvoir rester au château », ne cessait-elle de se dire.

Elle se sentait de plus en plus mal à l'aise. Surtout quand son beau-père l'observait, les yeux rétrécis, ressemblant plus que jamais à un renard.

« Un peu comme si j'étais un tas d'or qu'il allait jeter sur les tapis verts, en espérant récupérer sa mise au centuple », pensait Doriana.

Parmi les nombreuses débutantes qui, ce jour-là, étaient présentées à la reine, Doriana de Lonsdale attirait tous les regards. Grande, mince, une silhouette parfaite, un maintien impeccable... Ah, elle était bien jolie avec ses cheveux d'or pâle et son visage à l'ovale parfait !

Mais elle n'avait pas l'habitude de se trouver au milieu de tant de monde.

« Cette file de débutantes qui attendent d'être présentées à la reine paraissent un peu godiches. »

La cérémonie durait à peine deux minutes pour chacune. Quand vint son tour, Doriana plongea dans une profonde révérence, sans même être impressionnée par Sa Majesté, une petite femme vêtue de noir et parée de précieux bijoux.

— Ma chérie, tu as été parfaite ! assura sa mère. Tu as éclipsé toutes les autres par ta beauté et ton élégance. Si la plupart des débutantes semblaient terriblement intimidées et faisaient une révérence maladroite, la tienne, en revanche, a été une merveille de grâce.

M. Shawcroft se frotta les mains.

— Une perle. Que dis-je ? Un diamant !

Une perle, un diamant...

Pendant que Marjorie débarrassait la table, Doriana frissonna en revoyant l'expression avide qu'avait eue son beau-père en prononçant ces mots.

— Voulez-vous des fruits, milady ? demanda la femme de chambre. Il y a encore quelques pommes... c'est tout ce que je peux vous proposer.

— Non, merci, Marjorie. Je vais monter.

Les pommes du verger, qui avaient passé l'hiver dans l'un des greniers du château, étaient maintenant toutes ridées - quand elles n'étaient pas pourries.

— Non, merci, Marjorie, dit Doriana à son tour.

Elle retint un petit soupir.

« Au moins, une fois que j'aurai épousé lord Buxton, ma mère aura droit à de succulents desserts. Et aussi à de bons petits plats. »

Elle se raidit. Demain, elle devrait prendre la route du château de Buxton. Et, une semaine plus tard, elle épouserait un homme qu'en secret, elle détestait et méprisait.

« Je ne peux pas ! Non, je ne peux pas... pensa-t-elle avec désespoir. J'aimerais mieux manger des pommes à moitié pourries tout le reste de ma vie plutôt que de devoir supporter cet horrible lord Buxton ! »

Sa mère se leva.

— Bonne nuit, ma chérie. Tâche de bien dormir, car un long voyage nous attend.

Doriana, qui s'était mise debout à son tour, s'efforça de sourire.

— Bonne nuit, mère.

Une fois seule dans la salle à manger, elle se rassit et se prit la tête entre les mains.

Comment avait-elle pu accepter d'épouser lord Buxton ?

« N'oublie jamais, Doriana, se dit-elle avec sévérité, que ta mère est devenue la femme de M. Shawcroft pour sauver le château. Maintenant, tu fais la même chose... Au contraire de ton beau-père, qui tirait ses revenus du jeu - ce que nous avons malheureusement compris trop tard, lord Buxton est très riche. Il possède de vastes domaines et n'a sûrement pas de dettes. Le château va être sauvé et ta mère n'aura plus jamais de soucis matériels. »

Elle tenta d'ignorer la petite voix intérieure qui criait :

— Et moi ? Comment pourrai-je vivre auprès de cet homme ?
Pourquoi dois-je me sacrifier ?

Au lendemain de sa présentation à la reine, un sombre pressentiment envahit la jeune fille.

Elle se sentait fatiguée, énervée, inquiète... Que n'aurait-elle pas donné pour rester enfermée dans la chambre qui lui avait été attribuée chez sa grand-tante et dormir toute la journée, les rideaux tirés.

Mais M. Shawcroft avait d'autres idées. Il avait réussi à se faire inviter, ainsi que sa femme et sa belle-fille, chez lady Carysfort, qui donnait une grande soirée dans son hôtel particulier des beaux quartiers.

La mère de Doriana renonça à les accompagner.

— Après la cérémonie de la présentation à Sa Majesté, je suis épuisée, mon ami. Allez là-bas avec Doriana et présentez toutes mes excuses à lady Carysfort.

La jeune fille aurait bien aimé pouvoir en dire autant... Mais elle savait déjà que son beau-père n'aurait rien voulu entendre et l'aurait obligée à l'accompagner. Or le but de sa venue à Londres n'était-il pas, justement, d'aller de salon en salon... en espérant décrocher le gros lot, comme le disait vulgairement M. Shawcroft ?

Bon gré, mal gré, elle suivit ce dernier chez lady Carysfort. Au moins cent personnes, peut-

être davantage, se pressaient dans les luxueux salons de leur hôtesse. Des messieurs en habit du soir discutaient et plaisantaient avec des dames à la taille étranglée, parées de bijoux étincelants.

« Dieu, qu'ils sont bruyants ! » pensa la jeune fille en entendant des rires fuser, dans le brouhaha des conversations et le cliquetis des verres.

Elle avait l'impression d'étouffer... Et même si elle n'aimait guère son beau-père, elle jugea plus sage de rester près de lui pendant quelques minutes - jusqu'à ce que, oubliant sa présence, il disparaisse dans la foule, en hélant un homme au visage couperosé.

— Pakeham ! Étiez-vous à Ascot hier ?

Doriana en profita pour aller s'installer près d'une fenêtre. À moitié dissimulée par un rideau en velours, elle put enfin respirer plus calmement.

« J'espère que personne ne viendra m'importuner ici », se dit-elle en contemplant d'un air morose le bout de ses escarpins en satin blanc.

Un hennissement retentit. La jeune fille retint sa respiration.

« Mon Dieu... L'oie ! »

Elle ne s'était pas trompée. Celui qui avait été le témoin de M. Shawcroft, le jour du mariage, riait aux éclats en se tapant sur les cuisses.

« Pourvu que ce déplaisant personnage ne me voie pas », pensa Doriana.

Tout de suite rassurée, elle haussa les épaules.

« Il ne me reconnaîtrait certainement pas... »

— Bravo ! Vous avez trouvé le seul coin tranquille de tous ces salons !

Elle qui se croyait presque invisible sursauta en entendant un inconnu lui adresser la parole.

— Je vous ai fait peur ? reprit-il. Excusez-moi, je m'en veux d'avoir troublé votre rêverie.

La jeune fille leva les yeux vers le séduisant jeune homme vêtu d'un habit à la coupe parfaite qui était venu, lui aussi, trouver refuge dans l'embrasure de cette fenêtre. Grand et mince, il avait une allure inimitable, à la fois décontractée et élégante.

« Comme il est beau », pensa Doriana.

Oui, il était très beau avec son visage hâlé, son front haut, son menton volontaire, ses yeux gris et ses cheveux noirs comme jais rejetés négligemment en arrière.

— À quoi pensiez-vous ? lui demanda-t-il à brûle-pourpoint. Vous aviez l'air d'être très loin d'ici.

— J'imaginai que j'étais assise dans le parc du domaine, et que je n'entendais que le bruissement des feuilles et le chant des oiseaux, répondit-elle sans réfléchir.

À peine avait-elle prononcé ces mots qu'elle devint écarlate.

« Je dois paraître bien puérile ! » se dit-elle avec confusion.

— Un parc, les arbres, les oiseaux ? murmura-t-il. Ma foi, ce serait infiniment plus agréable que ces salons bondés !

Il lui sourit.

— Je déteste les soirées de ce genre. Pas vous ?

— Je n'en ai pas l'habitude. J'ai été présentée à la reine hier. Aujourd'hui, mon beau-père a insisté pour que je l'accompagne chez lady Carysfort, et...

Soudain, un visage blafard apparut. La jeune fille eut un mouvement de recul en voyant le gros nez brillant et les yeux globuleux de lord Buxton.

— Vous voilà ! Enfin ! trompeta-t-il. Je vous ai cherchée partout, et vous étiez là, cachée comme une timide violette !

Il lui prit la main entre ses paumes moites et la baisa -plus longuement que les convenances ne le permettaient.

— Doriana ! La plus jolie créature du monde ! Vous allez être la reine de la saison, beauté ! Ah, j'étais très fier d'être l'ami de votre beau-père et de pouvoir me vanter de connaître la débutante dont tout le monde parle depuis sa présentation à Sa Majesté, pas plus tard qu'hier !

Ce fut seulement à ce moment-là que lord Buxton s'aperçut de la présence de celui qui avait adressé la parole à Doriana quelques instants plus tôt.

— Le comte de Claremont ! Par exemple !

De nouveau, il s'empara des mains de la jeune fille.

— La demoiselle est avec moi ! proclama-t-il.

Quand il voulut l'entraîner, elle tenta de se dégager - en vain. L'haleine de lord Buxton lui balaya le visage. Il sentait le tabac, le vin, l'alcool, et des gouttes de sueur perlaient sur son front et son cou.

Presque désespérément, elle tourna la tête, un peu comme si elle

appelait au secours. Le comte de Claremont la regardait. Pendant une fraction de seconde, leurs yeux se rencontrèrent, et elle se sentit envahie par un trouble inconnu. Elle eut soudain l'impression qu'ils se connaissaient depuis la nuit des temps.

Il s'inclina.

— C'était un plaisir de faire votre connaissance... Doriana.

Sur ces mots, il s'éloigna et se perdit dans la foule bruyante.

— Pardonnez-moi, dit la jeune fille à lord Buxton, mais je ne me sens pas très bien.

— Pauvre petite violette... Vous ne vous alimentez pas suffisamment. Une glace ! Voilà ce qu'il vous faut. Venez avec moi.

D'autorité, il la prit par le bras et l'entraîna à travers les salons, jusqu'à une pièce où était disposé un somptueux buffet.

— Les glaces sont délicieuses, assura-t-il. J'en ai déjà mangé au moins trois fois.

« Je ne m'étonne pas que vous soyez aussi gros ! »

De force, il lui mit une assiette dans les mains. Il y déposa une énorme portion de glace verte puis, pour faire bonne mesure, ajouta à côté un autre tas, rose, cette fois.

Puis, après avoir planté une cuiller au milieu du monticule, il lui caressa le bras.

— Mangez !

Elle frissonna d'horreur.

— Je... je n'ai pas faim, merci.

Elle voulut échapper à son étreinte, mais il la maintenait solidement.

— Je voudrais un verre d'eau. Je vais demander à un valet de...

— Non, non, non ! Je m'occupe de cela. Laissez-moi faire.

Il posa l'assiette sur la table et la prit par les épaules, l'attirant contre lui.

— Vous êtes si belle ! Vous n'étiez déjà pas mal, lors du mariage de ce vieux Shawcroft...

Mais maintenant ! La débutante de l'année...

Doriana, qui avait l'oreille fine, ne perdit pas un mot de ce qu'il ajouta très bas, comme pour lui-même :

— Elle sera pour moi. Je la veux ! Je l'aurai.

M. Shawcroft, paraissant surgir de nulle part, donna une bourrade à son ami.

— Joli couple ! s'exclama-t-il d'une voix joviale.

Le bruit parut soudain intolérable à Doriana. Tout se mit à tourner autour d'elle. Puis lord Buxton lui tendit un verre d'eau. Elle l'avalait d'un trait et se sentit un peu mieux.

Son beau-père se pencha vers elle.

— Bien joué, lui dit-il à l'oreille. J'avais drôlement raison quand je disais que ce que nous allions proposer dans les salons valait bien plus que quelques diamants ! Mon investissement dans les magasins de nouveautés de Bond Street va me rapporter une fortune.

Que voulait-il dire ?

M. Shawcroft lança une plaisanterie salace dont elle ne comprit pas un mot. Puis le hennissement de lord Buxton retentit de nouveau.

« Quel cauchemar ! »

Doriana se prit la tête entre les mains. Elle était maintenant au château, en sécurité dans sa chambre de toujours. Mais en se remémorant ces instants si pénibles, elle avait de nouveau l'impression d'étouffer.

Elle tressaillit quand on frappa à sa porte. Il était presque onze heures du soir. Qui pouvait venir la déranger aussi tard ?

— Oui ?

— C'est moi, mademoiselle Doriana, chuchota le fils du jardinier.

Elle alla lui ouvrir.

— Un monsieur à cheval vient d'arriver aux écuries. Il m'a remis ce paquet pour vous.

La jeune fille examina avec suspicion l'épaisse enveloppe. S'agissait-il d'un message ou d'un cadeau de son fiancé, l'homme qui ne lui inspirait que de la répugnance ?

— Je n'attendais rien, murmura-t-elle.

Elle se tourna vers l'adolescent qui tournait sa casquette entre ses doigts.

— Y a-t-il une réponse, Tom ?

— Non, mademoiselle. Le monsieur est reparti aussitôt.

— Eh bien... merci beaucoup d'être monté m'apporter cela tout de suite.

— C'était bien normal, mademoiselle.

Il s'éclaircit la gorge.

— Je voulais vous dire, mademoiselle Doriana...

Il baissa la tête et s'interrompit.

— Quoi donc, Tom ? demanda-t-elle gentiment.

— Euh... rien.

Il la salua gauchement avant de faire demi-tour, se dirigeant vers l'escalier.

Doriana s'assit à son secrétaire pour décacheter l'enveloppe. Une énorme liasse de billets en tomba.

— Des billets de cinq livres sterling ! murmura-t-elle, les yeux agrandis. Une fortune...

murmura-t-elle.

Encore mal remise de sa surprise, elle se mit en devoir de lire la lettre qui accompagnait cet envoi.

Ma chère Dorian,

À l'occasion de votre prochain mariage, j'ai le plaisir de vous adresser toutes mes félicitations ainsi que mes vœux de bonheur.

Ma santé s'est nettement détériorée ces derniers temps et les médecins ne m'ont pas laissé beaucoup d'espoir. Je crains de ne jamais vous revoir, car il n'est plus question pour moi de quitter la chambre.

Je sais combien ces derniers temps ont été durs pour votre mère et vous. Je sais aussi combien, dans l'épreuve, vous avez réussi à rester dignes et courageuses.

J'aurais aimé vous offrir un présent, mais comme je ne peux malheureusement plus me déplacer... Je me permets donc de vous envoyer ces quelques billets, j'espère que vous les accepterez aussi simplement que je vous les donne.

Il est certain qu'une fois devenue lady Buxton, vous aurez tout ce que vous voudrez. Mais il est bon qu'une femme ait une certaine indépendance, un peu d'argent qu'elle considère comme son bien propre.

Comme je n'ose pas envoyer une somme pareille par la poste, je vais charger mon cocher de vous l'apporter.

Avec toute mon amitié et, de nouveau, mes vœux de bonheur.

Votre vieil ami, William Bentley Les larmes vinrent aux yeux de la jeune fille.

— Cher monsieur Bentley... murmura-t-elle

Et, justement, elle avait pensé à lui au cours du dîner, se remémorant presque mot pour mot la phrase énigmatique qu'il avait prononcée le jour du mariage de sa mère : « Mr Shawcroft a eu beaucoup de chance jusqu'à présent. Il n'y a aucune raison pour que cela ne continue pas. »

Elle avait compris, trop vite hélas, la signification de ces paroles !

Elle compta rapidement les billets. Il y avait là au moins cinq cents livres sterling ! Oui, une fortune...

Pourquoi M. Bentley lui envoyait-il autant d'argent ?

« Peut-être devrais-je donner cela à ma mère ? » se demanda-t-elle.

Elle hésita en se souvenant de ce qu'avait écrit leur vieil ami : Il est bon qu'une femme ait une certaine indépendance, un peu d'argent qu'elle considère comme son bien propre.

C'était à elle, personnellement, qu'il avait envoyé cette grosse liasse de billets. Elle s'empressa d'aller les cacher dans l'une de ses malles, sous la pile de chemises de nuit en soie.

Un frisson la parcourut quand elle pensa que lord Buxton aurait bientôt le droit d'ôter ces fragiles vêtements, de faire d'elle tout ce qu'il voulait.

— Comment pourrais-je supporter cela ? s'écria-t-elle avec horreur.

Elle courut à la fenêtre et leva les yeux vers le ciel sombre.

« Mon Dieu, aidez-moi ! supplia-t-elle intérieurement. Père, aidez-moi ! »

Elle pensa à la statue d'Aphrodite, seule dans les bosquets touffus.

« Aphrodite, aidez-moi à trouver l'amour ! »

Elle eut alors l'étrange impression que la déesse de marbre lui répondait :

— L'amour ? Vous le trouverez. Ne perdez pas espoir.

— Doriana !

La jeune fille s'éveilla en sursaut. La veille, elle avait été incapable de trouver le sommeil.

Et quand elle s'était enfin endormie, l'aube pointait déjà à l'horizon.

— Doriana !

Sa mère la secouait.

— Lève-toi ! Vite ! Tu devrais déjà être prête. Comment se fait-il que tu dormes encore ?

Il faut partir.

La jeune fille se frotta les yeux. Le soleil brillait, déjà haut dans le ciel, et elle émergeait d'un songe étrange. Les statues du bosquet, Aphrodite et Pan, s'étaient mises à danser autour d'elle en lui promettant qu'elle trouverait l'amour.

« Ce rêve était si réel... »

La voix de sa mère la ramena sur terre.

— Mais que t'arrive-t-il, ma chère enfant ? D'habitude tu es debout de bonne heure.

— Je... je n'ai pas bien dormi.

— Tu dormiras dans la voiture. Un long voyage nous attend. Nous n'arriverons pas dans le Kent avant ce soir.

Doriana s'assit dans son lit et regarda autour d'elle. Elle allait donc devoir quitter cette chambre pour toujours ?

« Si je reviens au château, je devrai probablement m'installer dans l'une des suites réservées aux invités. Où je serai en compagnie de lord Buxton. Mon mari ! »

A cette pensée, un frisson la parcourut.

— Comme tu es pâle, ma chérie ! Tu te sens bien ?

— Euh... oui.

La jeune fille se souvint de l'homme avec lequel elle avait échangé quelques mots, lors de la soirée chez lady Carysfort. Le séduisant comte de Claremont...

« Jamais je ne le reverrai, pensa-t-elle avec désespoir. Et si par hasard c'était le cas, je serai devenue la femme de lord Buxton. Mon Dieu, quelle horreur ! »

— Lève-toi, Doriana ! insista Mme Shawcroft.

Cette dernière soupira.

— Oui, mère.

Celle-ci lui caressa la joue.

— Tu n'aurais pas pu trouver un meilleur parti que lord Buxton. Mais je n'ai pas l'impression que tu sois très heureuse.

Doriana détourna la tête. Elle aurait bien voulu se confier à sa mère. Lui dire combien elle redoutait ce mariage...

Au lieu de cela, elle baissa les yeux.

— Il m'a fallu un certain temps pour m'habituer à l'idée de... d'aller vivre ailleurs. J'ai toujours été si heureuse ici ! Par ailleurs, la perspective de devoir vous quitter m'attriste beaucoup. Mais je sais que je fais ce qu'il faut. Pour vous, pour moi...

Avec effort, elle conclut :

— Ma décision est prise. Je n'ai plus aucun doute au sujet de... de l'avenir.

— J'espère que c'est vrai, fit Mme Shawcroft d'un air soucieux. Car je serais désolée de te voir épouser un homme pour lequel tu n'éprouves aucun sentiment.

De nouveau, la jeune fille détourna la tête.

— Ma décision est prise, répéta-t-elle.

— Lord Buxton est fou de toi.

— Oui...

Doriana se leva et alla chercher l'enveloppe qu'elle avait cachée dans sa malle.

— Que pensez-vous de cela, mère !

Mme Shawcroft laissa échapper une exclamation de stupeur en voyant la liasse de billets.

— Mais... il s'agit d'une somme énorme ! Qui t'a donné tout cet argent ?

Quand la jeune fille le lui expliqua, elle sourit.

— C'est très généreux de la part de M. Bentley. Un homme si gentil ! Je suis vraiment désolée qu'il soit souffrant. Dès mon retour ici, je lui écrirai pour prendre de ses nouvelles.

— Que dois-je faire, mère ? Peut-être devrais-je vous donner ces billets ? Après tout, je n'aurai besoin de rien une fois que je vivrai au château de Buxton.

Mme Shawcroft secoua la tête.

— Non. Ton beau-père est un grand ami de lord Buxton, et celui-ci a promis de nous aider. Quant à toi, ma chère enfant, tu dois garder ce que t'a envoyé M. Bentley. Comme il te l'a écrit, une femme mariée a toujours besoin d'avoir un peu d'argent en propre.

— Bien... murmura Doriana en allant remettre l'enveloppe sous ses jolies chemises de nuit.

Sa mère la rejoignit et la prit dans ses bras. Soudain, elle avait les larmes aux yeux.

— Je ne veux pas que tu sois malheureuse ! Si tu n'aimes pas lord Buxton, il ne faut pas que tu l'épouses.

— J'ai accepté de devenir sa femme. Certes, je ne l'aime pas... mais je pense qu'avec le temps, je saurai découvrir ses qualités. Les mariages de raison sont parfois plus solides que les mariages d'amour.

— Comme tu es sage !

La jeune fille réussit à sourire.

— Et, enfin, tout ira bien pour vous. Vous n’aurez plus jamais de difficultés matérielles.

Mme Shawcroft l’examina en fronçant les sourcils.

— En admettant que ce mariage ne se fasse pas, il est certain que notre existence deviendrait très difficile. Mais je le redis : je ne veux pas que tu sois malheureuse. Si cela te pèse d’épouser lord Buxton, il faut reprendre ta parole tant qu’il en est encore temps. Nous réussirons toujours à nous débrouiller tant bien que mal.

Sa voix se mit à trembler tandis qu’elle ajoutait :

— Cela ne doit pas être si désagréable de vivre dans un petit appartement à Bath. Et la chance qui a toujours souri à ton beau-père jusqu’à ces derniers temps peut lui sourire de nouveau...

— Je vous en prie, mère. Tout est arrangé. Il n’est pas question de revenir en arrière.

Tout en s’habillant, Doriana se remémorait cette soirée chez lady Carysfort.

Le comte de Claremont avait disparu et lord Buxton ne cessait de la harceler.

— Un peu plus de glace ?

— Non, merci.

— Une coupe de champagne ?

— Non, merci.

— Mais elle ne veut rien ! Si nous allions faire un tour dans le jardin, sous les étoiles ?

— Je suis bien ici.

— Alors, dansons !

— J’ai un peu de migraine.

Il devenait de plus en plus entreprenant. Grâce au ciel, lady Carysfort eut la bonne idée de venir à son secours.

Cette grande femme vêtue de moire mauve avait gentiment poussé lord Buxton vers le buffet, tout en lui adressant un petit clin d'œil complice.

— Allez boire un peu de champagne et laissez cette jeune personne en paix pendant cinq minutes, mon ami, lui avait-elle dit d'une voix perçante. J'ai à lui parler sérieusement.

Là-dessus, elle avait entraîné Doriana dans un petit salon.

— Ce soir, vous êtes la reine de la soirée. Hier, vous avez eu énormément de succès lors de la présentation des débutantes à Sa Majesté. Tout le monde parle de vous à Londres, et dans les termes les plus flatteurs qui soient.

— Euh... merci, murmura la jeune fille, horriblement embarrassée par tous ces compliments.

— En même temps, vous êtes si distante ! Peut-être est-ce le secret de votre charme ? En tout cas, vous avez réussi à conquérir le cœur de l'homme le plus riche de la haute société.

Depuis des années, elles sont nombreuses à avoir essayé d'attirer son attention - sans le moindre résultat. D'autant plus que sa mère veillait... Pas question de laisser son fils chéri tomber entre les mains d'une intrigante !

Lady Carysfort laissa échapper un rire aigu.

— Il faut croire qu'il vous attendait.

— Je... je ne comprends pas très bien ce que vous voulez dire, ni où vous voulez en venir, madame, déclara Doriana en tentant de se dégager.

Les doigts de lady Carysfort pénétrèrent dans la chair de la jeune fille.

— Ne feignez pas d'être une pensionnaire timide. Personne n'est dupe. Tout le monde sait où vous voulez en venir et je dois dire que vous savez mener votre barque avec maestria.

— Je... je ne comprends pas, répéta Doriana presque désespérément.

— Shawcroft est ruiné. La chance insolente qui ne le quittait pas l'a déserté du jour au lendemain. Dommage ! Car c'était le plus audacieux des joueurs. Encore plus audacieux que mon défunt mari. Mais au

moins, mon cher Carysfort restait dans les limites de la raison.

Jamais il n'aurait joué ses domaines !

Tout en continuant à pincer le bras de la jeune fille, elle poursuivit :

— Vous avez trouvé le moyen de redresser la situation. Bravo ! Soit, ce pauvre Buxton n'est pas une lumière. Il n'est pas très beau non plus...

Elle pouffa.

— Et le plus drôle, c'est qu'il est fasciné par votre beau-père, qu'il prend pour un véritable homme du monde !

Elle hocha la tête.

— Oui, pauvre Buxton ! Il a été couvé par sa mère. Cuvé ? Que dis-je... Elle l'étouffait complètement. Si bien qu'il est resté très naïf, pour ne pas dire bête. Depuis la mort de son père, après avoir hérité du titre et d'une fortune incalculable, le voilà libre de faire ce qui lui plaît. Mais il est complètement dépassé... ce dont Shawcroft profite.

— Madame...

— J'admets que ce n'est pas un Adonis.

Elle pouffa de nouveau.

— Ou alors... un Adonis raté !

— Madame...

— Il est tombé amoureux de vous ? Oh, la chance que vous avez ! Foncez !

— Madame...

— Une fois devenue l'épouse de ce gros imbécile, vous pourrez vous offrir tous les amants que vous voudrez et...

— Je vous en prie, ne dites pas de choses pareilles !

De nouveau, le rire aigu de lady Carysfort retentit.

— Ne jouez pas les oies blanches. Pour manœuvrer comme vous l'avez

fait, vous devez être très, très habile !

Un peu étourdie par les effluves du parfum capiteux de lady Carysfort, Doriana balbutia :

— Je vous assure que...

— Ne protestez pas. Je vous ai vue agir, et je ne peux que m'incliner devant votre savoir-faire.

En s'esclaffant, elle poursuivit.

— La mère de ce pauvre Buxton lui disait de se méfier des femmes. Vous avez de la chance : il a jusqu'à présent suivi ce conseil. Jusqu'au jour où il vous a rencontrée. Et là... le coup de foudre ! Il vous adore et vous en ferez ce que vous voudrez. Il vous suivra partout comme un petit chien.

Elle secoua légèrement la jeune fille.

— Profitez-en ! Il faut battre le fer quand il est chaud.

— Mais je ne lui ai rien demandé ! protesta Doriana presque désespérément. Au contraire, je l'évitais. C'est lui qui m'importunait, qui ne voulait pas me laisser tranquille, qui... Bref, je n'arrivais pas à m'en débarrasser.

— Ne dites pas de sottises. Vous êtes la dernière carte que Shawcroft peut jouer. Le château dont votre père était si fier - et avec raison - est plus qu'hypothéqué. Il ne vous reste rien.

D'un ton dramatique, elle souleva :

— Rien !

Doriana frissonna.

— Le château ? Hypothéqué ?

— Vous ne le saviez pas ?

— Non, fit la jeune fille d'une voix presque inaudible.

— Avez-vous seulement pensé à votre pauvre mère ? Que deviendra-t-elle si vous ne faites pas un beau mariage ? Vous avez trouvé le pigeon idéal, comme dirait Shawcroft, ne faites pas la fine bouche.

Doriana avait l'impression que tout tournait autour d'elle. Ainsi, c'était pour qu'elle trouve un riche époux que son beau-père l'avait emmenée à Londres ? Mais pourquoi fallait-il qu'elle épouse un homme aussi déplaisant que ce lord Buxton ?

S'efforçant de se dominer, elle soutint le regard de lady Carysfort.

— Vous vous trompez, déclara-t-elle avec fermeté. Je n'ai jamais essayé de séduire lord Buxton. Je le répète : c'est lui qui n'a pas cessé de me harceler depuis qu'il m'a aperçue.

Plus doucement, elle reprit :

— C'est la première soirée à laquelle j'assiste. Je suis sûre que j'aurai l'occasion de rencontrer de nombreux jeunes gens au cours de mes prochaines sorties.

Lady Carysfort haussa les épaules.

— Bien sûr, ma chère. Mais seront-ils aussi riches que Buxton ? Seront-ils prêts à demander votre main, vous sachant dépourvue de dot ? Et, surtout, accepteront-ils de payer toutes les dettes de jeu de Shawcroft ? Cela m'étonnerait.

— Des... des dettes ?

— Mais oui, ma chère. Non seulement votre beau-père a hypothéqué le château, mais, de plus, il est couvert de dettes.

— Et... et lord Buxton rembourserait les hypothèques et les dettes ?

— Bien sûr. Il ferait n'importe quoi pour que vous lui apparteniez.

Doriana prit une profonde inspiration.

— Je... je ne sais que dire.

— Ne dites rien et écoutez l'avis d'une personne qui ne vous veut que du bien. Dépêchez-vous d'épouser Buxton, et votre mère n'aura plus jamais de soucis matériels.

— Et moi ? s'écria la jeune fille avec désespoir.

De nouveau, lady Carysfort haussa les épaules.

— Vous ? Je vous le répète : vous prendrez des amants et vous

profiterez de la vie.

— Comment pouvez-vous me conseiller cela ?

— Parce que j'ai de l'expérience.

Elle se pencha vers Doriana.

— Écoutez-moi bien. Quand j'avais votre âge, je n'avais rien. Pas un penny. Juste ma beauté. J'ai eu la chance que le vieux lord Carysfort me remarque. Il a voulu me prendre comme maîtresse, j'ai su me faire désirer... et j'ai si bien manœuvré qu'il m'a épousée !

Fièrement, elle poursuivit :

— Et voyez-moi maintenant ! Je suis l'une des dames les plus en vue de la haute société.

En silence, la jeune fille l'examina. Sous son épais maquillage, ses traits étaient si durs !

« Elle doit être très riche pour vivre dans ce superbe hôtel particulier situé dans l'un des meilleurs quartiers de Londres. Mais cela ne l'empêche pas de paraître amère, déçue... Je suis sûre qu'elle ne doit pas souvent sourire. Serai-je comme cela à son âge ? » se demanda Doriana avec effroi.

— Vous avez quand même beaucoup d'atouts, reprit lady Carysfort.

Elle se mit à compter sur ses doigts.

— Vous êtes une aristocrate, votre père était titré, vous êtes belle, et certainement intelligente. Moi, je le répète, je n'avais que mon intelligence et ma beauté. Si je n'avais pas su utiliser ces cartes pour attirer un lord dans mes filets, où serais-je maintenant ?

Avec mépris, elle poursuivit :

— Eh bien, j'aurais peut-être épousé un quinquaiiller ou un petit employé. Ou alors j'aurais été obligée d'aller vivre chez ma tante, dans un triste cottage de Winchester. Pire !

J'aurais pu travailler comme gouvernante, ou même femme de chambre... Mon Dieu, quelle horreur !

— Ce n'est pas infamant de travailler.

— Peuh ! On voit que vous ne savez pas de quoi vous parlez. Réfléchissez un peu avant de refuser la demande en mariage de lord Buxton. Une demande qui, à mon avis, ne saurait tarder.

— Mais je ne l'aime pas !

— La belle affaire ! Pensez un peu à votre mère. Elle qui a été habituée au luxe et au confort, vous la voyez vivre dans deux pièces meublées ?

— Quoi ?

— C'est ce qui vous attend, tôt ou tard.

Doriana retint sa respiration. Pourquoi avait-elle été incapable de juger de leur situation ?

— Personne d'autre ne pourrait nous aider ?

— Buxton est le seul idiot capable de cela. Vous n'avez qu'à tendre la main, et il est à vous. Restez distante, puisque cela semble enflammer encore plus son ardeur.

Elle la secoua.

— Saisissez la chance au vol - si du moins vous tenez à votre mère.

La jeune fille baissa la tête.

— Bien, soupira-t-elle. Je vous remercie de m'avoir fait comprendre... beaucoup de choses.

— Vous n'avez pas le choix. Buxton est votre unique espoir de salut.

Déjà, lady Carysfort était à la porte.

— Voilà, je vous ai dit ce que mon devoir me conseillait de vous dire. Sur ce, je vous laisse réfléchir.

Dix minutes plus tard, M. Shawcroft rejoignait sa belle-fille dans le petit salon où elle était restée comme prostrée.

Ses yeux chafouins brillaient dans son visage pointu de renard. Quand il s'approcha de Doriana, elle eut un mouvement de recul.

« Il empeste ! Oh, cette odeur de tabac et d'alcool... quelle horreur ! »

— Lord Buxton est tombé follement amoureux de vous, annonça-t-il triomphalement. Il vient de me demander votre main.

Il pointa son index en direction de la jeune fille.

— Vous savez ce que vous avez à faire !

Sur ces mots, il sortit. Lord Buxton devait attendre derrière la porte, car il entra presque immédiatement. Il se jeta aux pieds de Doriana.

— Je vous aime, je rêve de vous nuit et jour, je veux que vous deveniez ma femme, débita-t-il comme une leçon qu'il aurait apprise par cœur. Voulez-vous m'épouser ?

Sans même le regarder, elle s'entendit murmurer :

— Oui.

En fin de soirée, lady Carysfort réclama le silence.

— J'ai une grande nouvelle à vous annoncer, déclara-t-elle. Celle des fiançailles de lord Buxton et de la charmante Doriana de Lonsdale, la fille de lord de Lonsdale.

Elle leva sa coupe de champagne.

— Je propose que nous portions un toast aux futurs époux.

Doriana réussit à retenir un frisson de dégoût quand lord Buxton la prit par les épaules.

Elle se sentit emprisonnée, tandis que la moiteur de la main de celui qu'elle devait désormais considérer comme son fiancé traversait la légère mousseline de sa robe.

Elle jeta un coup d'œil à la ronde, comme pour appeler au secours, et dans cette marée de visages inconnus, elle remarqua soudain celui du comte de Claremont.

Il paraissait très pâle dans la lumière des lustres. Dans ses pénétrants yeux gris, elle ne lut ni curiosité, ni moquerie, mais plutôt une infinie compassion.

« A-t-il deviné combien je suis malheureuse ? » se demanda-t-elle.

Lorsqu'elle regarda de nouveau dans la direction du comte de Claremont, il avait disparu.

M. Shawcroft avait laissé Doriana rentrer seule, car il souhaitait accompagner lord Buxton à son club pour jouer aux cartes.

En trouvant sa mère au salon, la jeune fille s'en étonna.

— Vous n'êtes pas couchée ? Il est déjà très tard...

— Je n'avais pas sommeil. Je m'en voulais de ne pas avoir eu le courage de t'accompagner. As-tu passé une bonne soirée ? T'es-tu bien amusée ?

Elle examina sa fille en fronçant les sourcils.

— Tu as l'air fatiguée.

Avec un sourire, Mme Shawcroft ajouta :

— Tu as dû danser toute la soirée. Bah, c'est de ton âge !

Doriana prit une profonde inspiration.

— Lord Buxton m'a demandé de devenir sa femme. Et j'ai accepté.

Le visage de Mme Shawcroft s'illumina.

— Non !

— Si, fit la jeune fille en baissant la tête.

— Je suis très fière de toi. Qui aurait jamais pensé que tu serais fiancée dès ta première sortie ? Certes, tu étais la plus jolie des débutantes... Mais j'étais loin d'imaginer que tu allais attirer l'attention d'un aristocrate aussi riche que lord Buxton. Quel beau mariage tu vas faire !

Espérant que son expression ne trahissait pas son désespoir, Doriana alla embrasser sa mère.

— Tu ne dis rien, fit cette dernière. Es-tu heureuse ?

Comme la jeune fille ne répondait pas, elle enchaîna :

— Neville n'arrête pas de chanter les louanges de lord Buxton. Il dit

qu'il est gentil, généreux.

— Oui, il est très généreux, murmura Doriana d'un ton morne.

Elle ravala les larmes qui lui picotaient les paupières.

— Grâce à lui, vous n'aurez plus jamais de soucis matériels.

Mme Shawcroft sursauta.

— Ce n'est pas la seule raison pour laquelle tu as accepté de l'épouser, j'espère ? Je ne veux pas que tu te maries pour assurer mon bien-être. L'aimes-tu ou non ?

— Je... je l'aime bien.

D'une voix morne, la jeune fille ajouta :

— Comme le dit mon beau-père, il est gentil.

La voiture allait au grand trot sur la route qui menait vers le Kent.

Curieusement, Doriana se sentait presque rassérénée. Son rêve avait si réel... Elle se souvenait aussi du soir où, à sa fenêtre, elle avait supplié la déesse :

« Aphrodite, aidez-moi à trouver l'amour ! »

Et elle avait cru entendre la réponse de la statue de marbre : « Vous le trouverez. Ne perdez pas espoir. » Dans le courant de l'après-midi, ils arrivèrent en vue de la Tamise et durent attendre le bac qui effectuait inlassablement la traversée, transportant véhicules et piétons d'une rive à l'autre.

Doriana descendit de voiture et, pendant que le bac franchissait lentement le large fleuve aux eaux grises, elle arpenta le pont, respirant à pleins poumons ce grand vent d'est qui faisait tournoyer sa jupe autour de ses chevilles.

Elle aperçut, loin en aval, une grande embarcation aux voiles rouges qui descendait vers la mer.

« Où va-t-elle ? » se demanda-t-elle.

Et elle se représenta des terres lointaines, des mers couleur indigo, des ports exotiques pleins de couleurs et de parfums.

Soudain, elle se sentit très seule. Elle aurait aimé partager ce moment spécial avec quelqu'un qui l'aurait comprise sans même qu'elle ait besoin de parler.

L'image-du comte de Claremont s'imposa alors à elle. Elle n'oublierait donc jamais ce séduisant jeune homme avec lequel elle avait échangé quelques mots chez lady Carysfort, le jour maudit où l'on avait annoncé ses fiançailles ?

« Si seulement il pouvait être avec moi en ce moment ! se dit-elle. Je suis sûre que lui aussi aimerait voir cette barge filant vers le large. »

M. Shawcroft la rejoignit en toussant, et aussitôt, la magie de l'instant s'évapora. L'odeur du gros cigare qu'il venait d'allumer parvint aux narines de la jeune fille qui tourna la tête.

« Lord Buxton fume aussi de gros cigares qui sentent très mauvais », pensa-t-elle.

Et la chape de plomb qui pesait sur ses épaules depuis qu'elle avait promis d'épouser lord Buxton l'accabla de nouveau.

— Ne prenez pas froid, jeune demoiselle, lui dit son beau-père. À moins que vous ne vouliez passer votre temps à éternuer et à vous moucher le jour de votre mariage. Si vous aviez un vilain nez aussi rouge que celui d'un clown sous votre voile blanc, ce serait dommage, non ?

Doriana ne répondit pas. Son cœur était redevenu si lourd...

« Je rêve de partir loin, très loin d'ici. Hélas, mon voyage s'arrêtera bientôt... Je vais devenir la femme de lord Buxton et ma vie n'aura plus aucun sens. »

A cette pensée, elle frissonna. M. Shawcroft se méprit.

— C'est bien ce que je disais, vous allez prendre froid. Rentrez vite vous mettre à l'abri.

Une fois que nous serons de l'autre côté de la Tamise, il nous restera à peine une heure de voiture avant d'arriver au château de Buxton. J'estime que nous y serons vers sept heures et demie.

Il se frotta les mains.

— Et alors, à nous le champagne, les vins fins et les mets de choix !

Doriana, quant à elle, évoqua les yeux globuleux, le visage blafard, la voix de fausset, le rire hennissant et les mains moites de lord Buxton...

« Je ne veux pas qu'il me touche ! » pensa-t-elle avec dégoût.

Hélas, il aurait bientôt tous les droits sur elle !

Les larmes aux yeux, elle remonta dans la voiture. Sa mère lui prit la main.

— Que t'arrive-t-il, ma chère enfant ? Tu es si pâle...

— Il ne fait pas très chaud dehors, prétendit la jeune fille.

Elle s'efforça de se dominer.

— Mon beau-père dit que nous arriverons bientôt.

— Je n'en serais pas fâchée. Ce voyage me semble interminable.

Le bac accosta enfin sur l'autre quai. Et la voiture reprit la route...

« Chaque tour de roue me rapproche d'un horrible destin », pensa la jeune fille.

Elle ferma les yeux.

« Ce n'est pas que je déteste vraiment lord Buxton. Au fond, ce n'est qu'un pauvre imbécile. Il n'est pas méchant et je n'ai rien à lui reprocher, sinon d'être tombé amoureux de moi. Ah, si seulement il avait pu s'intéresser à une autre ! »

Et si seulement c'était vers le comte de Claremont qu'on la conduisait...

— Alors, Doriana, que pensez-vous de votre nouvelle demeure ? demanda M. Shawcroft quand la voiture monta l'allée qui conduisait au château de Buxton.

Il se rengorgea comme si ce sévère bâtiment encadré de deux tours massives lui appartenait.

— Vous n'auriez pas pu rêver mieux, non ?

« Quel endroit oppressant, pensa la jeune fille. Je préfère cent fois le charmant petit château de Lonsdale. »

Deux haies de domestiques s'étaient formées de chaque côté de la porte d'entrée, qui était grande ouverte. Dès que les chevaux s'arrêtèrent devant un impressionnant perron, Doriana eut envie de se cacher sous les banquettes. Une envie qui redoubla lorsqu'elle entendit la voix suraiguë de lord Buxton.

— La voilà ! La voilà enfin ! criait-il en dévalant les marches.

Saisissant la main de Doriana, il la baisa à plusieurs reprises avec transport. Puis il la tira vers le marchepied, et la jeune fille fut bien obligée de descendre.

Elle regarda autour d'elle avec égarement.

« Fuir ! Mais comment ? Mais où ? »

— Mon ange ! Mon adorée ! Pourquoi m’avez-vous fait attendre si longtemps ?

Elle s'efforça de sourire. Un sourire qui ressemblait plutôt à une grimace.

— Nous avons voyagé toute la journée. Je vous assure que nous n'avons pas perdu une seconde en route.

— Je comptais les heures, j’avais l’impression que les pendules n’avançaient pas.

Sur ce, elle tenta de se dégager, mais lord Buxton lui étreignait toujours la main.

— Tout le personnel est venu accueillir la nouvelle châtelaine. Oh ! Et voici ma mère aussi !

Lord Buxton rougit comme un petit garçon pris en faute, tout en grommelant :

— Quel ennui !

Il prit la jeune fille par le bras et ils passèrent entre les femmes de chambre en strict uniforme et les valets en livrée bleu marine ornée de discrets lisérés dorés.

Un digne majordome à favoris blancs et une femme de charge maigre comme un clou et jaune à faire peur encadraient la douairière. C’était une femme corpulente, toute vêtue de noir, qui s’appuyait sur une canne à pommeau d’ivoire et d’argent.

— Nous vous attendions plus tôt, dit-elle d’une voix aussi grave que celle de son fils était aiguë.

Elle fixa Dorian sans aménité. Ses yeux étaient eux aussi pâles et globuleux.

— Le dîner était prêt pour sept heures. J’ai dû demander aux cuisines de le garder au chaud.

Elle se tourna vers la femme de charge.

— S’il vous plaît, madame Jameson, conduisez-la jusqu’à sa chambre.

— Tout de suite, milady.

Lord Buxton s'interposa.

— Non ! Elle ne va pas monter maintenant ! Mère, je veux d'abord lui montrer son cadeau !

— Ne sois pas ridicule, mon petit chéri. Tu as failli bousculer Mme Jameson.

— C'est sa faute. Elle n'avait pas besoin de se mettre sur mon chemin.

En tapant du pied, il répéta :

— Je veux lui montrer son cadeau !

Il était devenu presque violet.

« Cela ne doit pas lui arriver souvent de tenir tête à sa mère », pensa Doriana.

— Vous n'avez pas compris ? Je veux lui montrer son cadeau ! s'entêta-t-il. Jack vient juste de l'amener. Je veux qu'elle le voie ! Tout de suite !

Lady Buxton pinça les lèvres.

— Ridicule !

Elle adressa à Doriana un coup d'œil dédaigneux.

— Tout cela pour une...

La jeune fille se raidit. Cette femme dure et antipathique allait-elle l'insulter ?

— ... pour une tocade !

Là-dessus, elle leur tourna le dos et se dirigea vers le fond du hall.

Lord Buxton prit Doriana par la main et l'entraîna, tout en criant par-dessus son épaule :

— Venez aussi, Shawcroft ! Cela devrait vous plaire.

Il courut le long de la terrasse.

— Vite, vite !

Ils passèrent sous une arche qui conduisait aux écuries. Un van, tiré

par deux solides anglo-arabes, se trouvait au milieu d'une vaste cour pavée.

Un homme à la barbe grise était en train de baisser la rampe d'accès à l'arrière du véhicule.

— C'est Jack, le responsable des écuries, expliqua lord Buxton.

Jack monta à l'intérieur et réapparut en tenant une jument grise par son licol.

— Oh, comme elle est belle ! s'exclama Doriana en joignant les mains.

Visiblement effrayée, la jument regarda autour d'elle.

— On dirait un daim... murmura la jeune fille. Voyez ses grands yeux noirs !

— Espérons qu'elle sera aussi rapide qu'un daim, dit son beau-père en adressant un coup d'œil complice à lord Buxton.

Il voulut tapoter l'épaule la jument qui marqua un mouvement de recul.

Le responsable des écuries adressa un coup d'œil peu amène à M. Shawcroft.

— Attention ! Cette jument est très nerveuse, lui dit-il. Une ruade est vite partie. Du calme, ma belle. Du calme...

Le ton apaisant de sa voix parut tranquilliser l'animal ombrageux.

— Bravo, Jack ! fit lord Buxton. Vous avez bien choisi. Elle est magnifique et semble plaire à ma future femme.

Le responsable des écuries toucha sa casquette du doigt.

— Merci, milord, dit-il dans un anglais teinté d'un fort accent régional. Vous avez raison, elle est magnifique et avec ses origines, elle devrait vous permettre de remporter de nombreux prix.

Doriana se sentit envahie de compassion à l'égard de cet animal inquiet.

« Tout comme moi, la pauvre est obligée de faire ce que les autres ont

décidé pour elle. »

Cette jolie jument grise aurait certainement préféré galoper librement dans un pré ensoleillé, avant de se mettre à l'ombre d'un grand chêne, plutôt que de rester enfermée dans un box, avant d'être forcée à galoper ventre à terre sur la piste d'un hippodrome... en recevant les coups de cravache d'un jockey.

— Comment s'appelle-t-elle ? demanda-t-elle à Jack, tout en caressant l'encolure veloutée de la jument qui, cette fois, ne recula pas.

— Lady Atalante, mademoiselle.

Doriana connaissait cette légende de la mythologie grecque. Atalante, qui était imbattable à la course à pied, avait promis d'épouser celui qui réussirait à la dépasser. Hypomène y parvint grâce à un stratagème : il jeta sur la piste trois pommes d'or. La belle Atalante ne put s'empêcher de s'arrêter pour les ramasser... et Hypomène gagna la course.

Apparemment, son beau-père, qui n'était pourtant pas des plus cultivés, connaissait lui aussi la légende.

— Espérons qu'elle sera une championne comme Atalante, dit-il en se frottant les mains.

— Elle remportera tous les prix, assura lord Buxton. Mon entraîneur me l'a promis.

« S'il s'agit d'un présent, pourquoi ne me laisse-t-on pas la liberté de décider du sort de cette jument ? » se demanda Doriana.

Quelqu'un toussa discrètement derrière elle. Mme Jameson, la femme de charge, venait de les rejoindre.

— Si vous êtes prête, mademoiselle, je vais vous montrer votre chambre.

Le responsable des écuries conduisait Lady Atalante dans son box, tout en la caressant, tandis que M. Shawcroft et lord Burton, oubliant la présence de la jeune fille, discutaient des chances de la jument de gagner le Derby ou le Grand National.

Mme Jameson conduisit Doriana dans une vaste chambre au milieu de laquelle trônait un lit à baldaquin. L'ameublement, très lourd,

totallement dépourvu de grâce, était surtout constitué d'armoires sombres et de commodes en acajou sculpté.

Un immense bouquet était placé dans la cheminée. Le parfum des roses et des lys était si puissant que la jeune fille sentit la tête lui tourner.

— Bonsoir, mademoiselle, dit une femme de chambre aussi grande et mince quelle.

Elle lui fit la révérence.

— Mme Jameson m'a chargée de vous aider. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, n'hésitez pas à me le demander.

Elle avait un accent régional aussi fort que celui du responsable des écuries. Doriana aperçut sous son bonnet en broderie anglaise des cheveux blonds, presque aussi pâles que les siens.

— Comment vous appelez-vous ? demanda-t-elle gentiment.

— Audrey, mademoiselle. Je n'ai pas défait toutes vos malles car dès votre mariage, vous irez vous installer dans l'appartement qui communique avec celui de milord.

À cette perspective, la jeune fille se sentit accablée.

« Comment échapper au désolant destin qui m'attend ? Hélas, je ne vois pas de porte de sortie. »

Audrey ouvrit l'une des armoires.

— J'ai quand même suspendu quelques-unes de vos robes ici. Laquelle aimeriez-vous porter ce soir, mademoiselle ?

« Je m'en moque ! » pensa la jeune fille.

Au hasard, elle désigna une toilette en soie couleur pêche.

— Je suis navrée, reprit Audrey. Mais Mme Jameson a dit que vous n'auriez pas le temps de prendre un bain parce que vous étiez arrivés en retard.

— Nous sommes pourtant partis de bonne heure et avons voyagé toute la journée.

La femme de chambre soupira.

— Ils ne sont jamais contents, fit-elle très bas, comme pour elle-même.

Mais Doriana, qui avait l'oreille fine, avait entendu...

Audrey l'aida à se préparer, puis elle se mit en devoir de la coiffer.

Quand Doriana surprit leurs reflets dans le miroir, elle s'étonna.

« C'est curieux, nous nous ressemblons vaguement... »

La jeune femme de chambre lui avait été immédiatement sympathique. Notant les cernes qui lui creusaient les yeux, elle demanda :

— Êtes-vous contente de travailler ici ? Estimez-vous qu'il s'agit d'une bonne place ?

Cette question parut surprendre la domestique.

— Euh... oui, répondit-elle enfin. Mais à vrai dire, j'aimerais mieux...

Elle s'interrompit brusquement.

— Qu'alliez-vous dire ? interrogea Doriana.

Audrey était devenue très rouge.

— Je ne devrais pas vous parler de ma vie privée, mademoiselle.

— Vous pouvez compter sur ma discrétion. Je me sens si seule ici, j'aimerais avoir une amie, quelqu'un sur qui je puisse compter. Il faudrait que ce soit réciproque. Par conséquent, si vous avez des soucis, il faut me les confier.

— Mais... vous allez vous marier ! Comment pouvez-vous vous sentir seule ?

Les larmes vinrent aux yeux de la jeune fille.

— Je ne me suis jamais sentie aussi seule de ma vie, avoua-t-elle d'une voix tremblante.

Je donnerais n'importe quoi pour pouvoir rentrer chez moi. Hélas, il n'en est pas question !

— Comment est-ce possible ? Mais c'est terrible ! s'exclama Audrey.

Sans réfléchir, elle posa amicalement la main sur l'épaule de Doriana.

— J'ai peine à vous comprendre, admit-elle. Je serais la femme la plus heureuse du monde si je pouvais épouser mon Josh la semaine prochaine.

— Pourquoi ne le pouvez-vous pas ? Vous l'aimez ?

Elle crut deviner.

— Je comprends. Lui ne vous aime pas ?

Un sourire vint aux lèvres d'Audrey. Un sourire aussi mystérieux que celui d'Aphrodite.

— Oh, si !

— Dans ce cas, mariez-vous sans tarder, puisque vous avez la chance de vous aimer.

— Cela paraît simple, mais cela ne l'est pas.

Audrey était de plus en plus rouge.

— Voyez-vous, mademoiselle, comme nous n'avons pas d'argent, nous ne pouvons pas songer à louer un logement. Josh travaille comme valet dans un château voisin, moi ici, et nous économisons tout ce que nous gagnons en espérant, un jour, pouvoir prendre une petite exploitation en fermage.

— Cela ne doit pas être si cher.

— Il faut donner une caution importante.

— Ah!

— Les propriétaires sont tellement méfiants ! Vous ne pouvez pas savoir, mademoiselle.

— Dans combien de temps pensez-vous pouvoir louer la petite ferme de vos rêves ?

— Dans deux ans, peut-être trois.

— C'est bien long !

Audrey soupira.

— À qui le dites-vous, mademoiselle !

— J'espère de tout mon cœur que vous pourrez bientôt épouser celui que vous aimez.

— Merci, mademoiselle.

La jeune femme de chambre parut soudain au bord des larmes.

— Hélas, ce jour-là est encore bien loin !

« Je vais essayer de les aider de mon mieux », se dit Doriana.

À voix haute, elle déclara :

— J'aimerais que vous restiez à mon service, même quand je serai mariée. Cela vous plairait-il ?

— Oh, oui, mademoiselle.

Un grand sourire éclaira soudain le visage d'Audrey, tandis qu'elle ajoutait :

— Merci beaucoup, mademoiselle.

Ce fut au bras de lord Buxton que Doriana fit son entrée dans la salle à manger du château.

Une salle à manger immense dont les murs étaient revêtus de boiseries sombres. Des bougies torsadées, fichées dans de superbes candélabres en vermeil, éclairaient la longue table sur laquelle on avait dressé des pyramides de fruits et des vasques de fleurs.

— C'est beau, n'est-ce pas ? lança-t-il en la serrant contre lui. Rien n'est trop beau pour ma future épouse, la jolie Doriana qui sera bientôt à moi ! Oui, bientôt...

Il faillit ajouter autre chose, mais se contenta de se mordre les lèvres en pouffant, comme un enfant qui vient de faire une bonne farce.

La jeune fille eut beaucoup de mal à manger son potage, puis le foie gras qui constituait l'entrée.

« Mon Dieu, je n'ai plus faim ! » se dit-elle quand on lui servit une énorme sole dans une sauce crémeuse.

La douairière, qui était assise au bout de la table, lui demanda de sa voix aussi grave que si elle parlait dans un entonnoir :

— Vous n'appréciez pas votre sole ? Elle a été pêchée sur la côte, à une dizaine de kilomètres d'ici. Vous n'en trouverez pas de meilleure dans tout le comté du Kent.

— Elle est excellente, assura la jeune fille.

Et elle se força à prendre une bouchée de plus. La sauce, trop riche, lui donna mal au cœur.

— On lui donne ce qu'il y a de meilleur, et elle fait la grimace ! marmonna lady Buxton.

Agacée, elle se tourna vers son fils qui avalait tout avec gloutonnerie.

D'un air implorant, Doriana se tourna vers sa mère, qui était assise de l'autre côté de la table. Malheureusement, un grand vase de lys les empêchait de se voir. Et Mme Shawcroft ne s'aperçut même pas que sa fille cherchait son regard.

À la fin du dîner, lord Buxton se leva. Son visage d'ordinaire blafard était presque violacé, tant il avait bu de vin.

— Et maintenant, mesdames, messieurs... commença-t-il en bredouillant.

En se tournant vers sa mère, il faillit perdre l'équilibre.

— Mesdames, messieurs, répéta-t-il... et ma chère mère, j'ai une grande nouvelle à vous annoncer.

« Grâce au ciel, le dîner est presque terminé. Il ne va pas se lancer dans un discours interminable », se dit Doriana.

— Une très grande nouvelle, reprit lord Buxton. Le mariage...

Il leva son verre en direction de la jeune fille.

— Notre mariage... aura lieu demain.

Doriana se sentit glacée. Quoi, elle n'aurait même pas droit à un répit

d'une semaine comme prévu ?

Lord Buxton continuait à parler. Il expliquait qu'il n'avait pas la patience d'attendre.

Puisque tout était prêt, il avait prévenu le pasteur afin qu'il vienne célébrer la cérémonie le lendemain à onze heures dans la chapelle du château.

— Donnez des sels à cette fille, lança la douairière. On dirait qu'elle est sur le point de s'évanouir. Voilà où cela mène de chipoter sur sa nourriture.

Sur ces mots, elle se leva et quitta la pièce dans le bruissement de sa jupe en satin noir.

Doriana se mit debout à son tour. Ses jambes la portaient à peine et sa mère dut l'aider à gravir l'escalier.

— Je ne t'ai jamais vue aussi pâle, ma chérie, chuchota-t-elle.

En larmes, elle poursuivit :

— Comme je regrette que tu aies accepté de l'épouser ! Je ne peux pas supporter de te voir dans cet état.

— C'est seulement le choc, mère. Je croyais qu'il me restait une semaine pour... pour me préparer à... à tout cela.

— Mon Dieu, que pouvons-nous faire ? Il faudrait partir. Nous réussirions toujours à survivre tant bien que mal. Tout vaut mieux que de te voir malheureuse. Mais maintenant que nous sommes ici, sous leur toit, je ne vois pas comment nous pourrions leur fausser compagnie...

En voyant un rayon de lune bleuté passer à travers l'une des fenêtres du palier, Doriana se sentit soudain apaisée. Exactement comme si elle se trouvait chez elle, au cœur du bosquet des statues.

Elle prit les mains de sa mère.

— Je me sens mieux maintenant. Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai le pressentiment que tout se passera bien.

Sans raison, elle ajouta :

— Quoi qu'il arrive, ne vous inquiétez pas pour moi.

Mme Shawcroft la serra dans ses bras.

— Tu es si courageuse !

Elle soupira.

— Et je voudrais tant te voir heureuse !

Elles s'étreignirent. Puis Doriana regagna sa chambre. En la voyant entrer, Audrey glissa une longue mèche de cheveux d'un blond pâle sous son bonnet.

— Excusez-moi, mademoiselle. Je pensais que le dîner durerait plus longtemps que cela.

Je n'ai pas encore sorti vos vêtements de nuit.

— C'est sans importance. J'ai d'autres soucis... Figurez-vous que le mariage aura lieu demain ! Nous aurons bien peu de temps pour tout préparer. La robe, le voile...

— Je croyais que ce serait dans une semaine !

— Moi aussi.

Avec résignation, la jeune fille poursuivit :

— Lord Buxton en a décidé autrement.

En retenant ses larmes, elle s'assit au bout du lit.

— Ma robe de mariée se trouve dans cette grande malle... dit-elle en espérant qu'Audrey ne remarquerait pas combien sa voix tremblait.

La femme de chambre sortit la longue robe en soie brodée de fils d'argent et de petites perles.

— Je vais la suspendre tout de suite, mademoiselle. Mais... que vous arrive-t-il ?

Incapable de se contrôler davantage, Doriana sanglotait désespérément.

Audrey tenta de la consoler.

— Comment pouvez-vous pleurer, mademoiselle ? Vous avez une si

jolie robe de mariée...

Doriana leva la tête. Audrey brandissait la robe à bout de bras.

— Je n'ai jamais rien vu d'aussi beau.

Une idée folle vint soudain à l'esprit de la jeune fille.

— Audrey, mettez ma robe.

— Je ne peux pas faire cela, mademoiselle.

— Il le faut. Je vous en prie, essayez-la.

Avec réticence, la femme de chambre obéit. Pendant qu'elle ôtait son uniforme pour revêtir la robe de mariée, Doriana alla chercher le voile.

— Que faites-vous, mademoiselle ? demanda Audrey avec inquiétude.

La jeune fille la débarrassa de son bonnet en broderie anglaise et le remplaça par le voile.

À travers les plis de la dentelle, il était bien difficile de reconnaître la femme de chambre.

Tout ce que l'on parvenait à distinguer, c'était sa chevelure d'un blond très pâle - presque de la même couleur que celle de Doriana.

Cette dernière souleva le voile afin de voir le visage de la femme de chambre.

— Audrey... Voulez-vous prendre ma place demain ?

Audrey devint blême.

— Que dites-vous, mademoiselle ? Je ne peux pas épouser milord !

Elle tremblait si fort que les broderies argentées de la robe étincelaient autour d'elle comme les ondulations d'une rivière au cours très rapide.

— Et même si je le pouvais, reprit-elle, je ne le voudrais pas. J'aime trop mon Josh pour cela.

Visiblement terrifiée, elle saisit les poignets de Doriana avec des mains rêches et pleines de durillons.

« Comme elle a dû travailler depuis son enfance ! pensa la jeune fille avec pitié. Et a-t-elle seulement eu une enfance ? Lui a-t-on laissé le temps de jouer un peu ? »

— Je préfère cent fois, mille fois vivre dans une chaumière avec celui que j'aime plutôt que dans le plus beau château du monde avec un homme dont je ne serais pas amoureuse.

— C'est exactement ce que je pense, murmura Doriana. Voilà pourquoi je vous demande de prendre ma place demain. Mais il n'est pas question que vous épousiez lord Buxton.

— Alors, où voulez-vous en venir ? interrogea Audrey avec une soudaine brutalité.

Les larmes se mirent à couler sur ses joues.

— Je ne comprends rien à ce que vous racontez ! À moins... à moins que vous ne vous moquiez de moi ?

— Pas du tout, Audrey. Laissez-moi tout vous expliquer.

Doriana alla s'asseoir au bord du grand lit.

— Venez près de moi.

La jeune femme de chambre obéit. Ses yeux bleus reflétaient toute l'angoisse et l'effroi qu'elle éprouvait. Devinant son inquiétude, Doriana esquissa un sourire amer.

— Non, je ne suis pas folle.

— Je n'ai jamais pensé cela, mademoiselle.

— Oh, si ! Et cela peut s'admettre, étant donné l'étrangeté de ma requête.

Elle prit une profonde inspiration.

— J'ai cru que j'aurais le courage de faire face à cette comédie, mais je me rends compte que cela m'est impossible.

A peine avait-elle prononcé ces mots qu'elle se sentit le cœur plus léger.

— Je ne peux pas, je ne veux pas épouser lord Buxton, annonça-t-elle

avec fermeté.

Audrey se remit à pleurer.

— Pauvre mademoiselle !

— Je n'ai jamais connu l'amour, fit Doriana avec regret. Vous avez eu cette chance...

Quand vous parlez de votre Josh, vous semblez transfigurée, comme illuminée de l'intérieur.

La jeune femme de chambre s'essuya les yeux.

— Pour moi, il n'y a que lui. Si, par malheur, je ne pouvais pas devenir sa femme, jamais je ne regarderais un autre homme.

— Dans ce vaste monde, il doit bien y avoir quelqu'un que je pourrais aimer autant que vous aimez votre Josh.

— Certainement, mademoiselle. Et dès que vous le verrez, vous saurez que c'est celui-là.

— Certainement pas lord Buxton.

S'efforçant de ne pas trop redouter un avenir qui lui paraissait semé d'embûches, elle poursuivit :

— Je vais m'enfuir. Je ne vois pas d'autre solution.

Audrey se tordit les mains.

— Pour aller où, mademoiselle ? Qu'allez-vous faire ?

— Je l'ignore. Mais je pense que ce serait ma mort de passer le reste de mes jours en compagnie d'une personne pour laquelle je n'éprouve aucun sentiment.

Elle frissonna.

— Sinon un sentiment de répulsion.

— Pauvre mademoiselle ! répéta Audrey.

Après un silence, elle déclara :

— Je suis prête à faire tout ce que je peux pour vous aider, croyez-

moi. Mais...

— Si vous acceptez de mettre demain ma robe de mariée et mon voile pour aller à la chapelle à ma place, cela me donnera le temps de partir. Je serai loin avant que l'on découvre que je me suis enfuie.

Les yeux d'Audrey exprimèrent de nouveau la terreur.

— Mais...

— En arrivant devant l'autel, quand le pasteur demandera si quelqu'un a une opposition quelconque à faire à ce mariage - ils demandent toujours cela -, vous n'aurez qu'à soulever votre voile et à vous tourner vers l'assistance.

— Mais alors, que deviendrai-je, mademoiselle ? On me mettra en prison !

— Pas du tout !

D'un bond, Audrey se leva et, avec agitation, ôta la somptueuse robe blanche.

— Vous n'aurez qu'à dire que je vous ai forcée à agir ainsi, poursuivit Doriana. Vous pouvez raconter n'importe quoi ! Que je vous ai menacée, que je vous ai battue...

— Même s'ils croient cela, mademoiselle, que deviendrai-je ? insista la femme de chambre. Mme Jameson me mettra à la porte sans la moindre référence. Jamais je ne retrouverai de travail, jamais je ne me marierai...

Doriana s'en voulut de ne pas avoir mieux réfléchi aux conséquences de ce plan.

« Je n'ai pensé qu'à moi ! » se dit-elle avec confusion.

Elle alla chercher la grosse enveloppe qu'elle avait cachée dans sa malle.

— Je voudrais tant vous aider ! reprit Audrey. Mais pour moi, ce serait la fin de tout.

Et elle fondit en larmes.

— Je n'ai pas fini ! s'écria Doriana. Écoutez-moi... Si vous pouviez

épouser Josh maintenant, au lieu d'attendre deux ans, accepteriez-vous de me remplacer demain ?

Audrey retint sa respiration.

— Euh... oui, bien sûr. Mais comment serait-ce possible ?

— Pour vous marier, vous avez besoin d'argent, n'est-ce pas ?

— C'est notre unique problème.

— Combien Josh et vous réussissez-vous à économiser par an ?

— Je gagne cinq livres sterling par an et Josh sept.

Doriana fit un rapide calcul.

— Cela signifie qu'en deux ans, vous aurez réuni vingt-quatre livres ?

— Pas tout à fait, car nous avons l'un comme l'autre de petites dépenses indispensables.

Doriana prit vingt billets de cinq livres sur ceux que lui avait donnés M. Bentley.

— Voici cent livres. Est-ce suffisant pour que vous puissiez trouver la ferme de vos rêves

?

— Cent livres sterling, murmura Audrey avec stupeur. Cent livres sterling... une fortune, mademoiselle !

— Aurez-vous assez ?

— C'est trop !

Doriana les lui mit dans les mains.

— Maintenant, acceptez-vous de me remplacer demain ? redemanda-t-elle.

Audrey contempla les billets sans mot dire. Quand elle leva la tête, ses yeux étincelaient.

— Oui, mademoiselle. Je ne sais pas où je trouverai le courage de marcher jusqu'à l'autel, puis de montrer mon visage à l'assistance...

mais si cela permet que Josh et moi soyons enfin ensemble, je le ferai.

Doriana ressentit une petite pointe d'envie en lui voyant ce visage rayonnant.

« Cela doit être merveilleux d'aimer », pensa-t-elle.

Audrey paraissait maintenant soucieuse.

— Vous me donnez tant d'argent... Vous en restera-t-il assez pour vous ?

— Oui.

Elle montra l'enveloppe.

— Un vieil ami de ma famille m'a envoyé cela lorsqu'il a appris que j'allais me marier.

Selon lui, il est bon qu'une femme ait une certaine indépendance.

Comment aurait réagi M. Bentley en apprenant de quelle façon cette somme allait être utilisée !

Elle se prit la tête entre les mains.

« L'indépendance ? Je vais me retrouver seule au monde. Une fugitive ! »

— Vous sentez-vous bien, mademoiselle ? demanda Audrey avec inquiétude.

— Non. Quoi de surprenant ?

Elle soupira.

— Vous avez peur... et moi aussi. Comment vais-je partir d'ici ? Et s'ils découvraient que je me suis enfuie ? S'ils se lançaient à ma poursuite ?

— Il faut que vous quittiez le château cette nuit. Cela vous permettra d'avoir une bonne avance. La lune est pleine, vous y verrez comme en plein jour.

— Je ne connais pas les environs. De quel côté dois-je me diriger ?

Le découragement l'envahit.

— Je n’y arriverai jamais...

Audrey la prit par les épaules et la secoua doucement.

— Courage ! J’ai une idée... Je vais parler de tout cela à mon oncle. Je suis sûre qu’il ne demandera qu’à vous aider.

— Comment pourrais-je lui faire confiance ? Et s’il me trahit ? S’il va raconter à lord Buxton que je...

— Jamais il ne ferait cela.

— Pourquoi m’aiderait-il ?

— Parce qu’il n’aime guère milord, et encore moins milady.

— Je ne le connais pas.

— Si, justement ! Vous l’avez vu tout à l’heure. C’est Jack, le responsable des écuries.

— Oh !

Cet homme à la barbe grise lui avait paru sympathique. Et au moins, il avait su traiter Lady Atalante avec douceur.

— Je vais aller lui demander s’il peut vous aider, reprit Audrey. Et ne craignez rien ! Il est muet comme une tombe. Ce n’est pas lui qui irait vous dénoncer !

— S’il n’aime ni milord ni sa mère, pourquoi reste-t-il ici ?

— Vous croyez que les places bien payées courent les rues, mademoiselle ? Mon oncle aime les animaux, son travail lui plaît. Et il ne voit pas souvent son maître. Il faut dire que milord n’est pas le meilleur des cavaliers...

« Je m’en doutais », se dit Dorigana.

Audrey remit sa robe, noua à la va-vite les cordons de son tablier et sortit en courant, tout en épinglant son bonnet.

Une fois seule, Dorigana vida un grand sac en tapisserie, puis elle chercha dans ses malles de quoi le remplir.

Elle choisit une robe habillée, deux autres beaucoup plus simples, un

châle en cachemire, des sous-vêtements, deux chemises de nuit en soie brodée, une paire d'escarpins et des bottines. Puis elle troqua la toilette en soie couleur pêche qu'elle avait portée pour descendre dîner contre un ensemble de voyage en léger lainage bleu pâle. Et enfin, elle glissa la grosse enveloppe de M. Bentley dans son réticule.

L'espace d'un instant, elle fut tentée d'écrire un mot destiné à sa mère, afin de la rassurer.

« C'est trop risqué de la mettre au courant. Elle a un visage tellement expressif. Jamais elle ne sera capable de cacher à M. Shawcroft qu'elle sait quelque chose. Ma fuite risquerait alors d'être découverte plus tôt que prévu. »

Quand Audrey revint, Doriana était presque prête.

— Mon oncle est prêt à vous aider, mademoiselle. Lorsque je lui ai appris que le courage vous manquait pour épouser milord, il a haussé les épaules. « Ça ne m'étonne pas », a-t-il déclaré. Puis il a ajouté quelque chose que je n'ai pas bien compris...

— Quoi donc ?

— Il a dit que vous lui aviez fait penser à la jolie jument grise qui venait d'arriver au château.

Doriana laissa échapper un petit soupir.

— Moi aussi... Tout à l'heure, en voyant Lady Atalante, j'ai eu l'impression que nous étions un peu sœurs dans cette galère.

Elle mit ses bottines et commença à les lacer. Audrey s'agenouilla devant elle.

— Laissez-moi faire, mademoiselle.

Sa main frôla celle de la jeune fille.

— Vous êtes glacée. Vous avez peur ?

— Oui. Je suis terrifiée. Mais il faut que je parte. Je ne peux pas épouser lord Buxton.

Elle frissonna.

— Vous ne pouvez pas imaginer ! Dès qu'il me touche, j'éprouve un

terrible sentiment de dégoût.

Audrey leva la tête et lui adressa un sourire encourageant.

— Attendez de rencontrer votre Josh ! Je vous assure que ce ne sera pas du dégoût que vous éprouverez alors, mais des sensations délicieuses.

Après un silence, elle déclara :

— Moi aussi, j'ai peur quand je pense à la réaction de milord et de milady quand ils s'apercevront de la substitution.

— N'oubliez pas de prétendre que tout est ma faute. Je vous ai battue pour vous forcer à me remplacer. Ils seront furieux, mais ils vous croiront, j'en suis sûre. Puis ils vous mettront à la porte. Mais vous aurez de quoi commencer votre nouvelle existence avec Josh.

Audrey porta la main à son cœur, tandis que son visage s'illuminait.

— Oui, j'ai peur. Et je suis si heureuse en même temps !

Doriana alla chercher dans l'une des malles la chemise de nuit ornée de dentelles représentant des papillons.

— Prenez cela pour votre trousseau. Elle est si fine que vous devriez pouvoir la cacher facilement dans vos bagages.

— Oh, merci mademoiselle ! Comme c'est beau ! Jamais je n'aurais pensé posséder un jour un vêtement aussi délicat...

Elle jeta un coup d'œil à la pendule.

— Tout le monde doit dormir maintenant. Je vais vous conduire auprès de mon oncle.

Elles passèrent par une porte de service et, cinq minutes plus tard, elles s'embrassaient sous l'arche menant aux écuries.

— Il faut que vous dormiez dans mon lit, dit Doriana. Et demain matin, dès la première heure, vous revêtirez la robe de mariée. Mettez immédiatement le voile devant votre visage.

Et ne le soulevez sous aucun prétexte avant d'être devant l'autel. Vous avez bien compris ?

Sous aucun prétexte. Personne ne doit vous voir.

— Ne vous inquiétez pas, mademoiselle. J'ai déjà pensé à tout cela.

— Je ne sais comment vous remercier pour tout ce que vous faites pour moi.

— C'est à moi de vous remercier, mademoiselle. Grâce à vous, Josh et moi allons être enfin ensemble.

Elles s'embrassèrent de nouveau.

— Bonne chance, mademoiselle.

— Bonne chance à vous aussi, Audrey.

Doriana sursauta en voyant une silhouette s'approcher.

— Voilà mon oncle, dit la femme de chambre.

— Personne ne vous a vues ? demanda-t-il en prenant le sac des mains d'Audrey.

— Personne, assura cette dernière.

— Parfait ! Rentre vite au château, fit-il d'une voix bourrue. Moi, je m'occupe de la demoiselle.

— Bonne chance, redit Audrey avant de s'éloigner en courant.

— Merci infiniment d'avoir accepté de m'aider, monsieur Jack, dit Doriana.

— Ne me remerciez pas encore. Attendez pour ça d'être loin d'ici !

Il emmena la jeune fille jusqu'à une légère voiture à laquelle étaient attelés deux chevaux.

— J'ai mis de la paille sur les pavés pour que l'on n'entende rien. Heureusement, les chambres des palefreniers et des garçons d'écurie sont en réfection. Depuis une semaine, ils sont obligés de dormir au-dessus des cuisines, de l'autre côté du château, ce qui nous arrange bien.

— Où allez-vous pouvoir m'emmener ? demanda Doriana. Il faut que j'aille le plus loin possible... Le mariage doit avoir lieu demain à onze heures. Dès qu'ils découvriront que je me suis enfuie, ils me feront rechercher.

— Je vous emmène jusqu'au port le plus proche. Grâce au ciel, nous n'habitons pas loin de la côte. À mon avis, si vous ne voulez pas qu'ils vous rattrapent, vous avez intérêt à aller sur le continent.

— Vous croyez que...

— C'est le plus intelligent.

La jeune fille demeura silencieuse. Elle n'avait jamais quitté l'Angleterre, mais grâce à ses gouvernantes, elle parlait assez bien français et italien.

« Comment survivrai-je à l'étranger ? » se demanda-t-elle avec angoisse.

Elle se rasséra vite.

« Si je ne fais pas de folies, les quatre cents livres sterling que j'ai gardées devraient me permettre de subsister pendant un an ou deux, peut-être même davantage. »

Soudain, une pensée lui vint.

— Si l'on découvre que vous m'avez aidée, vous aurez de gros ennuis.

— Je serai renvoyé, sûr et certain. Mais personne ne devinera jamais que c'est moi qui vous ai emmenée loin du château. Comment serait-ce possible ? On ne peut pas dire que nous nous connaissions : nous nous sommes vus à peine cinq minutes. Comment aurions-nous pu organiser quoi que ce soit quand milord était là, avec son âme damnée, ce Shawcroft ?

Doriana évita de dire que ce dernier n'était autre que son beau-père.

— Allons ! En voiture, mademoiselle !

Au lieu de passer par la grande allée du château, ils empruntèrent, derrière les écuries, un chemin de terre qui menait directement à la route.

Une fois sur la chaussée, Jack mit les chevaux au grand trot.

— Dans une heure et demie, nous devrions arriver au port.

— Cela signifie que lorsque vous regagnerez le château, tout le monde dormira encore.

— Exactement. C'est pour ça que j'ai dit à Audrey qu'il n'y avait pas de temps à perdre.

« Mais si j'arrive dans un port en pleine nuit, que ferai-je ? » s'inquiéta la jeune fille.

Comme s'il avait deviné ses pensées, Jack déclara :

— Je vous déposerai devant la petite bicoque où l'on vend des billets. Il y a une petite salle d'attente. Ce n'est pas un grand port comme Douvres ou Folkestone. Vous n'y trouverez pas de ferry-boats. Mais à chaque marée, plusieurs bateaux font la traversée jusqu'à Calais.

La lune éclairait le paysage d'une lueur argentée, presque fantasmagorique. Sur une colline, Doriana aperçut un ravissant petit château entouré de bois.

« Comme il est joli ! pensa-t-elle. Encore plus joli que le château de Lonsdale. »

Ce que jamais elle n'aurait cru possible...

— Qui habite là-bas ? demanda-t-elle.

— Au château d'Uplands Park ? Un grand savant. Je crois qu'il est à l'étranger en ce moment.

La jeune fille imagina, dans une bibliothèque poussiéreuse, un très vieil homme penché sur un gros livre.

Jack en revint à leur précédente conversation.

— Donc, je vous laisserai dans la salle d'attente. Je ne sais pas à quelle heure est la marée. Mais dès que les guichets ouvriront, vous n'aurez qu'à acheter un billet pour le premier bateau en partance pour Calais.

Doriana s'efforça de paraître brave.

— Très-bien.

La tension de ces derniers moments avait été trop forte. Soudain, elle éclata en sanglots.

Jack lui tapota l'épaule.

— Allons, allons ! Courage !

— Excusez-moi, mais... mais...

— Je comprends. C'est un grand saut dans l'inconnu que vous venez de faire. Courage, répéta-t-il.

Et, de nouveau, il lui tapota l'épaule.

— Vous avez bien fait de partir. La vie est trop courte pour qu'on soit malheureux. J'ai vu combien vous aviez l'air triste quand vous êtes venue voir Lady Atalante. Vous et ce jeune lord Buxton ? Autant célébrer le mariage d'une limace et d'un papillon.

En dépit de son anxiété, la jeune fille ne put s'empêcher de rire.

— C'est vrai... Je le voyais comme une grosse oie. Mais une limace... Ma foi, cela lui convient aussi.

— Alors, joli papillon, fuyez le plus loin possible.

Doriana s'essuya les yeux.

— Et Lady Atalante ? Je la plains beaucoup. Elle semblait terrifiée. Quand je pense qu'on va l'obliger à courir pour remporter des prix...

Avec dégoût, elle poursuivit :

— Les hommes ne pensent qu'à l'argent.

— Ne vous inquiétez pas pour Lady Atalante. Je m'en occuperai personnellement. Si elle gagne des courses, elle sera traitée comme une reine et rien ne sera trop beau pour elle. Si elle perd, ils cesseront de s'intéresser à elle, et je la mettrai au pré.

— Vous êtes vraiment très bon. J'espère que j'aurai la chance de trouver des personnes aussi gentilles que vous sur le continent.

— Méfiez-vous quand même. On dit que les Français sont de terribles coureurs de jupons.

— N'ayez crainte, je ferai très attention !

Une bonne odeur iodée parvenait aux narines de la jeune fille.

— Nous ne devrions pas tarder à arriver, murmura-t-elle.

— Voici le port.

L'appréhension envahit de nouveau Doriana. Bientôt, elle quitterait son pays...

« Quand reverrai-je ma mère ? J'espère que M. Shawcroft ne l'accusera pas de m'avoir aidée à fuir. »

Quelques réverbères éclairaient le port où plusieurs bateaux de pêche étaient échoués dans la vase.

— Mais... il n'y a pas d'eau ! s'exclama la jeune fille.

Jack jura.

— Les embarcations qui font la traversée sont parties. Nous avons manqué la marée.

— Mon Dieu ! Que vais-je devenir ?

Jack jura de nouveau.

— Pour tout arranger, je vois que la salle d'attente est fermée.

— Si ce petit port est le plus proche du château de Buxton, c'est là qu'ils vont me chercher en premier lieu. Que faire ? s'écria Doriana en se tordant les mains.

Jack réfléchissait.

— Le plus simple serait que vous preniez le train pour Londres. Pour ça, il faut aller jusqu'à la ville voisine, qui n'est pas bien loin, heureusement.

— Il n'y a pas de gare ici ?

— Une petite gare de rien du tout. S'il y passe un ou deux omnibus par jour... L'autre est beaucoup plus grande, et il y a des trains directs pour Londres. Vous n'aurez qu'à prendre le plus matinal. Une fois arrivée à Londres, vous sauterez dans un fiacre et demanderez au cocher de vous conduire aux docks de Tilbury. Là, vous n'aurez que l'embarras du choix ! Il part chaque jour des dizaines de bateaux pour le continent.

— Heureusement que vous êtes là, fit la jeune fille avec reconnaissance.

— Bon, nous repartons. Le jour ne va pas tarder à se lever et je tiens à être de retour avant que les palefreniers ne reprennent le travail.

— Vous aurez passé une nuit blanche à cause de moi.

— Bah ! Je dormirai mieux la nuit prochaine.

La voiture longeait maintenant la Tamise.

— J'ai l'impression que nous revenons sur nos pas, remarqua Doriana.

— Ma foi, en quelque sorte. Mais par un chemin différent.

Soudain, la jeune fille entendit un bruit rythmique familier.

— Écoutez ! Un train !

Jack fronça les sourcils.

— Il n'y a pas de ligne de chemin de fer par ici.

— Vous n'entendez pas ?

Il tendit l'oreille avant de sourire.

— Ce n'est pas un train, mademoiselle, mais un bateau qui profite de la marée descendante. Le voilà !

Un grand yacht blanc descendait en effet la Tamise. Et même s'il avait deux mâts, ses voiles n'avaient pas été hissées. En revanche, de la fumée sortait de la cheminée rouge qui se trouvait en poupe.

— Quel magnifique yacht ! s'exclama Dorian. On dirait un cheval de course. Je n'aurais jamais pensé qu'un engin à vapeur pouvait être aussi élégant.

— C'est l'Athéna, le bateau qu'a fait construire l'année dernière ce savant dont je vous parlais, celui qui possède le château d'Uplands Park. Je croyais qu'il était parti depuis déjà plusieurs jours. Apparemment, il a retardé son départ. Et maintenant, le voilà en route pour un grand voyage.

— Comme il a de la chance ! soupira Dorian. Oh ! Il s'arrête !

Dans la lumière grise de l'aube, le yacht se rangea le long d'un quai en pierre. Deux marins l'amarrèrent, puis ils descendirent une passerelle que franchit une femme enveloppée d'un grand châle noir.

— Ah, mais c'est Mme Farley ! s'écria Jack.

Il arrêta les chevaux.

— La femme de charge du château d'Uplands Park, expliqua-t-il.

Un homme arriva à ce moment-là sur le quai en tirant une voiture à bras sur laquelle étaient posés deux énormes paniers débordant de fruits et de légumes. Pendant que les marins s'en chargeaient, Jack déclara :

— Elle a dû commander des provisions pour le voyage et vient les chercher.

La femme de charge le reconnut à ce moment-là.

— Jack ! Que faites-vous ici à cinq heures du matin ?

— Bonjour, madame Farley. Comment allez-vous ?

La femme s'approcha de la voiture.

— Pas très bien. Je sens que je vais avoir le mal de mer, c'est sûr et certain. Nous ne sommes que sur la Tamise et je commence déjà à avoir mal au cœur.

— Oh, la pauvre ! fit Doriana. Ma mère souffre elle aussi du mal de mer. Elle déteste les bateaux.

— Bon ! Il faut que je me dépêche, reprit Mme Farley. Le capitaine de l'Athéna n'est pas très content. Il aurait voulu partir encore plus tôt afin de profiter de la marée descendante.

Jack adressa un clin d'œil à sa passagère.

— Attendez-moi ici, chuchota-t-il. J'ai une idée.

Il sauta en bas de la voiture et rejoignit Mme Farley qui s'apprêtait à gravir la passerelle.

Ils discutèrent pendant quelques minutes, puis Jack revint vers la voiture.

— Venez vite. Mme Farley a accepté de vous prendre comme assistante pour le voyage.

— Mais... que devrais-je faire ? Et où va ce bateau ?

— Je n'ai même pas pensé à le demander. L'important, c'est que vous partiez, non ?

Il s'empara du sac en tapisserie de Doriana.

— Mme Farley est une dame très respectable. Auprès d'elle, vous ne risquerez rien. Je lui ai dit que vos parents avaient eu des revers de fortune et que vous étiez obligée de chercher un emploi à l'étranger.

— De tout mon cœur, merci ! fit la jeune fille avec élan.

Les marins larguaient déjà les amarres. Doriana serra la main de Jack.

Quand elle voulut ouvrir son réticule pour lui donner de l'argent, il devina son geste et l'arrêta.

— Vous plaisantez ?

— Je voudrais vous remercier pour...

Il lui coupa la parole.

— Ne me remerciez pas. Je vous avoue que je ne suis pas mécontent de jouer un bon tour à lord Buxton.

Puis elle gravit à son tour la passerelle. Resté à terre, Jack la regardait avec inquiétude.

Pendant que les marins larguaient les amarres, elle agita la main en s'efforçant de sourire bravement.

Un nuage de fumée sortit de la cheminée. Puis le bruit du moteur s'amplifia, le pont se mit à vibrer sous ses pieds... et le yacht repartit.

Sur le quai, la silhouette de Jack s'amenuisait. La jeune fille le vit remonter en voiture.

« Pourvu qu'il arrive au château avant le réveil des domestiques. »

La voix de Mme Farley la ramena à l'instant présent.

— Eh bien, mademoiselle ! Si vous me disiez comment vous vous appelez ?

— Do... Do...

Elle s'interrompit brusquement.

« Il ne faut surtout pas qu'elle sache qui je suis. »

Et elle donna le premier prénom qui lui vint à l'esprit.

— Dorothy, madame.

— Dorothy comment ?

— Dorothy... Dorothy Dale.

— J'espère que vous n'avez pas le mal de mer.

— Absolument pas, assura la jeune fille, alors quelle n'en savait rien pour la bonne raison qu'elle n'avait encore jamais eu l'occasion de naviguer, sinon sur de paisibles rivières.

— Vous avez de la chance. Il va me falloir des jours et des jours avant de m'habituer aux mouvements de ce satané bateau. Oh, voilà que cela recommence !

L'Athéna était maintenant au milieu de la Tamise et tanguait sur de courtes vagues. La jeune fille trouvait ce mouvement plutôt plaisant.

— La marée est maintenant étale. Elle ne devrait pas tarder à remonter, remarqua-t-elle.

Avec anxiété, elle demanda :

— Il n'est pas trop tard pour tenter de rejoindre la mer ?

— Marée basse ou marée haute, le capitaine sait ce qu'il fait et son équipage est l'un des meilleurs de toute l'Angleterre.

Mme Farley haussa les épaules.

— Par ailleurs, YAthéna n'est qu'un yacht, pas un lourd paquebot ! Venez, Dorothy, je vais vous montrer votre cabine. Puis j'irai voir le maître-coq afin de prévoir le menu du déjeuner.

Elle porta la main à son estomac.

— C'est terrible ! La seule pensée de nourriture me donne déjà mal au cœur.

Au passage, la femme de charge lui indiqua la cuisine. En descendant à sa suite un escalier métallique, Doriana comprit qu'elle était logée dans le quartier des domestiques.

« Je ne peux tout de même pas demander trop ! » se dit-elle.

Au bout d'une coursive, Mme Farley ouvrit la porte d'une cabine minuscule mais méticuleusement propre. À l'exception d'un étroit passage, chaque centimètre carré était utilisé. Outre une couchette recouverte d'un dessus-de-lit en coton blanc, sous laquelle se trouvaient des tiroirs, la jeune fille avait droit à un petit placard, à un lavabo et à une tablette rabattable. Par un hublot, elle voyait les rives de la Tamise défilier à distance dans la lumière grise de l'aube.

Le visage de Mme Farley vira au vert. Doriana crut qu'elle allait être vraiment malade.

— Écoutez-moi bien, Dorothy ! déclara la femme de charge, s'obligeant à se ressaisir. Je n'ai pas agi selon les règles en acceptant de vous prendre à bord sans consulter mon employeur. J'ai seulement pensé que si j'étais obligée de rester allongée, vous pourriez me remplacer. Mais pour le moment, du moins tant que je peux tenir debout, je vous demanderai de ne pas vous montrer.

— Bien sûr, madame. Je resterai tranquillement dans cette cabine en attendant vos instructions.

La femme de charge lui adressa un pâle sourire avant de partir. Doriana entendit le bruit de ses pas sur l'escalier métallique. Puis ce fut le silence - à l'exception du ronronnement des moteurs.

Doriana s'approcha du hublot et contempla le paysage, l'eau grise et les mouettes qui planaient dans le ciel.

« Je suis contente d'être à bord d'un bateau », pensa-t-elle.

Elle se souvint de la grande barge aux voiles rouges quelle avait vue la veille sur la Tamise.

Elle avait alors rêvé de partir loin, très loin...

« Et moins de vingt-quatre heures plus tard, presque par miracle, mon souhait se réalise ! »

Comme la veille, elle se dit qu'elle aurait aimé être avec le comte de Claremont pour partager ce moment.

Un léger soupir lui gonfla la poitrine.

« Il ne faut pas que j'aie des regrets. J'ai échappé à lord Buxton... Dieu, comme j'aurais été malheureuse avec lui. Sans compter son dragon de mère ! »

Épuisée par les émotions et cette nuit blanche, elle s'allongea sur sa couchette, ferma les yeux et s'endormit presque immédiatement.

Lorsqu'elle se réveilla, le bateau tanguait et roulait sur une mer déchaînée, tandis que le hublot se trouvait régulièrement aspergé par des paquets d'eau qui retombaient en cascades d'écume.

« Heureusement que ma couchette est bordée par une planche de bois, se dit-elle, sinon je serais tombée depuis longtemps. »

Au-dessus du bruit des vagues, du ronronnement du moteur et du hurlement du vent, elle entendit quelqu'un frapper à sa porte.

« C'est cela qui a dû me réveiller. »

Elle alla ouvrir et se trouva devant un jeune marin.

— Bonjour ! lança-t-il avec bonne humeur. On vous demande à la cuisine : Mme Farley est malade comme un chien. Il faut quelqu'un pour servir le thé.

Il lui tendit un paquet de vêtements pliés.

— Tenez.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Ben... votre uniforme de service.

— Ah, bon ! fit Doriana, un peu éberluée - et encore mal réveillée. Eh bien... merci.

— Il n'y a pas de quoi, répliqua-t-il avant de s'éloigner, les mains dans les poches, tout en sifflotant d'un air faraud.

Doriana ferma la porte.

« Mon Dieu ! Il est déjà l'heure du thé ? J'ai dormi tout ce temps ? Je n'en reviens pas. »

Elle se sentait soulagée. Sa première tâche à bord serait donc de servir le thé ?

« On ne peut pas dire que ce soit spécialement compliqué. J'ai fait cela si souvent à la maison ! »

Son contentement baissa d'un cran quand elle s'aperçut qu'elle devait revêtir une tenue de femme de chambre. Et que celle-ci avait dû appartenir à une personne assez corpulente.

Si la robe noire était deux fois trop grande pour elle, elle put ajuster le tablier en broderie anglaise sans peine. Quant au bonnet, beaucoup trop large, il lui couvrait complètement les cheveux et tombait sur son front.

Elle jeta un coup d'œil dans le petit miroir qui était fixé à l'intérieur de l'armoire et fit la grimace.

« On ne peut pas dire que je sois jolie ! »

Puis elle pensa que c'était un juste retour des choses.

« Ce matin, Audrey s'est déguisée en mariée. A mon tour de me costumer... en femme de chambre. »

Elle se rendit à la cuisine, où elle trouva un vieil Asiatique aux cheveux gris, engoncé dans un grand tablier blanc.

— Bonjour, monsieur.

— Bonjour, ma belle, lança le maître-coq avec un grand sourire. Mais pas de « monsieur

», s'il vous plaît ! Appelez-moi Kim, comme tout le monde.

Cet homme d'un certain âge avait peut-être un accent métallique très difficile à comprendre, mais il lui avait paru tout de suite sympathique.

— L'eau bout déjà, dit-il.

Et, désignant un placard, il ajouta :

— Vous trouverez tout ce qu'il vous faut là-dedans.

Pendant que la jeune fille cherchait tasses et soucoupes, il posa sur un plateau une théière en argent et un bol, également en argent, rempli de cerises.

— Milord va être content : il adore les cerises. Celles du verger n'étaient pas encore tout à fait mûres, mais j'ai eu la chance d'en trouver hier au marché.

« Milord ? s'étonna Dorian. Ce vieux savant serait donc un aristocrate ? »

— Vous trouverez milord au salon, dit Kim en lui montrant une autre coursive. La porte du fond.

Il se mit à rire.

— Et tâchez de ne pas faire tomber le plateau !

Le roulis et le tangage semblaient avoir encore augmenté. Mais Doriana put s'adosser aux cloisons car cette coursive était peut-être encore plus étroite que celle qui menait à sa cabine.

Elle ouvrit la porte que lui avait indiquée Kim et se trouva dans une vaste pièce meublée de confortables canapés et d'étagères pleines de livres.

Assis à son bureau, un homme lui tournait le dos. Ses cheveux n'étaient pas blancs, ni même gris, mais d'un noir de jais.

« Tiens ! Ce n'est pas un homme âgé comme je l'imaginai », se dit la jeune fille.

Quand elle s'approcha, il se retourna.

En fait d'un vieux savant... Doriana se trouvait devant le comte de Claremont en personne.

L'homme qui avait si souvent occupé ses pensées depuis qu'elle l'avait rencontré chez lady Carysfort.

Laissant échapper un cri de stupeur, elle lâcha le plateau qui tomba par terre. Le thé se renversa et les cerises se mirent à rouler dans tous les coins.

Horriifiée, la jeune fille se prit la tête entre les mains. Puis elle prit ses jambes à son cou et courut se réfugier dans sa cabine.

Le cœur battant à tout rompre, elle se recroquevilla sur sa couchette.

« Quelle malchance ! »

Elle qui était persuadée de se trouver à bord du bateau d'un érudit quelque peu excentrique... Voilà que, au lieu de cela, elle se retrouvait en pleine mer en compagnie du comte de Claremont !

Avec ce bonnet trop grand qui lui tombait presque sur les yeux, il n'avait pas pu la reconnaître. Mais si par hasard c'était le cas, comment pourrait-elle lui expliquer ce qu'elle faisait à bord de l'Athéna, habillée en femme de chambre ? Alors que la dernière fois qu'il l'avait vue, dans un élégant salon londonien, elle portait une ravissante robe du soir, tandis que tout le monde assurait qu'elle était la plus jolie débutante de l'année...

« Il va peut-être me laisser tranquille. Si seulement il pouvait penser que j'ai moi aussi le mal de mer, et que c'est à cause de cela que j'ai laissé tomber le plateau ! »

Elle sursauta quand on frappa. Puis elle se figea, n'osant pas répondre. Le jeune marin qui lui avait apporté son uniforme entrouvrit la porte.

— Comment vous sentez-vous, mademoiselle ?

Elle se leva.

— Un peu mieux, merci.

— Milord m'a chargé de prendre de vos nouvelles.

Elle retint sa respiration.

— Ce... ce n'est pas ma faute. Le bateau bougeait tant que...

— Vous ne sembliez pas avoir le mal de mer, pourtant. Kim, le maître-coq, était tout étonné. « L'assistante de Mme Farley est faite pour naviguer, m'a-t-il dit. Elle a l'air aussi à l'aise par gros temps que si elle se trouvait sur le plancher des vaches. »

Le jeune marin poussa la porte et entra.

— J'ai nettoyé les tapis. Un petit merci ne serait pas superflu.

Étant donné l'exiguïté de la cabine, il était tout près de Doriana... et semblait attendre un baiser !

— Merci beaucoup, dit-elle, mal à l'aise. J'aurais nettoyé moi-même, bien sûr...

Elle lui adressa un regard sévère, un peu comme l'aurait fait Mme Farley, et il recula d'un pas.

— Bah, vous venez juste d'arriver à bord. Ça ne me gêne pas de vous aider un peu.

Milord veut vous voir. Il demande que vous montiez au salon dès que vous irez mieux.

Elle eut l'impression que ses jambes se dérobaient sous elle.

« Je ne peux pas ! Non, je ne peux pas, je ne veux pas... », pensa-t-elle,

épouvantée.

Et pourtant, en même temps, comme elle avait envie de le revoir !

Le marin la saisit par le bras.

— Hé là, attention ! Vous avez failli perdre l'équilibre.

— Mais non.

Ce jeune homme semblait la trouver à son goût. Il fallait absolument qu'elle trouve le moyen de le faire sortir de sa cabine.

— Je dois aller m'excuser auprès de milord.

— Ça va ? Sûr ?

— Oui, oui...

En réalité, Doriana était terrifiée.

« Si seulement mes jambes cessaient de flageoler ! »

Elle se promit de ne pas regarder le comte dans les yeux, et de jouer de son mieux le rôle d'une humble servante désolée d'avoir commis une maladresse.

« Après tout, si Audrey est capable de prendre ma place, je peux bien tenter de prendre la sienne. Et pourquoi le comte se souviendrait-il de moi ? Je n'étais qu'une débutante de plus à cette soirée. »

— Courage ! fit le marin. Ce n'est pas un ogre !

Il partit de son côté et elle se dirigea vers le salon en passant par la cuisine.

Kim la salua d'un grand éclat de rire.

— Eh bien, pour un début ! On peut dire qu'il a été fracassant !

Elle lui adressa l'ombre d'un sourire avant d'emprunter la coursière qui menait au salon.

Avant de se décider à frapper, elle prit une profonde inspiration.

— Entrez.

Elle pénétra dans la pièce, les yeux baissés, et mit ses mains derrière

son dos pour ne pas montrer combien elles tremblaient.

— Simon a tout remis en ordre, comme vous pouvez le constater, dit-il avec une pointe de sévérité.

Profondément troublée par sa voix à la fois profonde et veloutée, Doriana baissa encore plus la tête.

— Il y avait du thé partout, des cerises jusque sous les meubles...

— Je suis vraiment désolée, murmura la jeune fille.

— Je ne pense pas que vous l'ayez fait exprès.

— Oh, non, milord ! Et cela ne se reproduira plus, réussit-elle à dire d'une voix presque ferme.

— Qui êtes-vous ? J'ai été très étonné de vous voir tout à l'heure. J'ignorais que Mme Farley avait engagé une assistante.

— Mme Farley est souffrante.

— Je le sais bien ! Elle supporte mal les premiers jours de mer. Puis elle s'habitue, et tout s'arrange. Comment vous appelez-vous ?

— Dorothy, milord.

Le comte éclata soudain de rire.

— Et où avez-vous trouvé cette robe ? On pourrait en mettre au moins trois comme vous dedans.

La jeune fille demeura silencieuse.

« Espérons qu'il va me prendre pour une idiote et se lasser de me poser des questions. »

— Quelles sont vos références ? Avez-vous déjà travaillé avant de venir à bord de l'Athéna ?

— Euh... j'étais femme de chambre.

— Chez qui ?

Feignant de ne pas avoir entendu, elle poursuivit :

— Et puis j'ai eu envie de voyager.

— Montrez-moi vos mains.

Doriana tressaillit. L'espace d'un instant, leurs yeux se rencontrèrent. Elle garda ses mains crispées dans son dos, se souvenant combien les paumes d'Audrey étaient rêches et pleines de durillons.

« S'il voit les miennes, il comprendra que je ne suis pas une véritable domestique. »

— Pourquoi ne voulez-vous pas me montrer vos mains, Dorothy ? Dois-je envoyer chercher Mme Farley pour quelle m'explique qui vous êtes et ce que vous faites ici ?

— Non ! s'écria la jeune fille. Elle est malade, laissez-la se reposer.

La voix du comte changea. Maintenant, il parlait presque aussi doucement qu'il l'avait fait chez lady Carysfort.

— Vous semblez avoir très peur de moi, Dorothy. Il n'y a aucune raison. Je ne vous veux aucun mal.

En silence, Doriana garda les yeux fixés sur un motif du tapis.

— Avez-vous déjà été en mer ? interrogea-t-il de nouveau.

Elle secoua négativement la tête.

— Pour vos débuts à bord de l'Athéna, vous n'avez pas eu de chance. Il y a longtemps que nous n'avions pas eu droit à une telle tempête, surtout à cette époque. Je dois vous féliciter : vous avez le pied marin.

— Merci, milord, murmura-t-elle.

— Êtes-vous originaire du Kent, Dorothy ?

— Non, milord, répondit la jeune fille en s'efforçant de parler d'une voix rude ne ressemblant en rien à sa voix habituelle aux accents cultivés.

— Dans ce cas, vous ne connaissez pas les délicieuses cerises du Kent. Goûtez-les.

Il lui tendit le bol en argent dans lequel Simon avait remis les cerises après être allé les laver à la cuisine.

Espérant qu'il la libérerait enfin après cela, Dorian tendit le bras vers les fruits d'un rouge si sombre qu'il paraissait presque noir. À côté de celle du comte, tannée, solide et en même temps infiniment élégante, sa main semblait si pâle, si fine...

Elle retint sa respiration, horrifiée. Maintenant, il avait la preuve quelle n'était pas une domestique et que jamais elle n'avait travaillé durement.

Un silence s'éternisa. Puis le comte reprit la parole.

— Dorothy, vous me surprenez. Vous me rappelez quelqu'un...

Il parut chercher dans sa mémoire.

— Mais je ne parviens pas à me souvenir qui...

Laissant sa phrase en suspens, il ordonna :

— Enlevez votre bonnet. Il est bien trop grand pour vous, de toute façon.

Doriana était partagée entre l'envie de courir se réfugier dans sa chambre - encore une fois.

Et en même temps, curieusement, elle souhaitait qu'il la reconnaisse. Mais peut-être avait-il complètement oublié les quelques instants où ils s'étaient retrouvés seuls dans l'embrasure d'une fenêtre, chez lady Carysfort ? Peut-être la confondait-il avec une autre ?

— Otez votre bonnet, insista-t-il.

Elle ne put faire autrement que de s'exécuter. Ses cheveux d'or pâle se déversèrent sur ses épaules.

De nouveau, un silence pesa. L'expression du comte demeurerait indéchiffrable. Puis il hocha la tête.

— C'est donc vous.

La jeune fille eut l'impression que son cœur allait éclater. Elle n'entendait plus que ses battements sourds, dominant le bruit des vagues et du vent.

— Vous... vous vous souvenez de moi ?

Il laissa échapper un rire dur.

— Comment aurais-je pu vous oublier ?

Doriana se sentit glacée. Il lui avait parlé d'un ton plein de désapprobation, comme s'il lui en voulait.

— Quand nous avons échangé quelques mots, j'ai cru avoir trouvé une personne partageant mes goûts.

— C'est... c'est-à-dire ?

— Une personne ne se laissant pas impressionner par le côté superficiel de la haute société.

Avec un geste de dégoût, il poursuivit :

— Ces femmes vaines uniquement préoccupées de leurs toilettes, de leurs bijoux, ces hommes papillonnant autour d'elles, ces papotages stupides...

— Je suis tout à fait de votre avis, murmura la jeune fille.

Mais elle avait parlé si bas que le vent avait couvert le bruit de sa voix.

— Pourquoi ne peut-on jamais avoir de conversations intéressantes dans les salons ?

reprit le comte. Soit, certains messieurs pompeux vous parleront de politique ou du cours de la Bourse, mais cela ne me passionne guère. Je m'intéresse davantage aux leçons que nous ont données les philosophes grecs, à l'histoire, à l'art...

— Comme je vous comprends ! s'exclama Doriana avec élan.

Il haussa les sourcils.

— Vraiment ?

Il paraissait toujours en colère contre elle.

« Pourquoi ? se demanda-t-elle. Mais pourquoi ? »

— Nous n'avons échangé que quelques mots chez lady Carysfort,

enchaîna-t-il. Et pourtant je me souviens si bien de notre conversation ! Vous parliez du bruissement des feuilles et du chant des oiseaux... Vous sembliez si nostalgique, alors. Je pensais que nos esprits s'étaient rejoints.

Avec amertume, il lança :

— Cela n'a pas duré ! Quelques secondes plus tard, comme si notre bref entretien ne comptait pas pour vous, vous me tourniez le dos pour partir en compagnie de l'homme le plus suffisant, le plus déplaisant, le plus stupide de la soirée.

Doriana eut l'impression que l'une des grandes vagues qui assaillaient le navire venait de l'asperger tout entière d'eau glacée. Quoi, le comte de Claremont avait cru qu'elle accueillait les attentions de lord Buxton avec plaisir ?

« Il n'a rien compris ! » se dit-elle avec désespoir.

— J'ai été choqué de voir le plaisir avec lequel vous acceptiez les familiarités de Buxton.

« Non, il n'a rien compris », se redit Doriana.

— Ce n'est qu'un jeune imbécile. Je le sais : nous sommes pratiquement voisins et je le connais depuis toujours. Pensant que j'avais peut-être mal interprété la situation, j'ai décidé d'attendre un peu. Si la chance était de mon côté, il allait flirter avec une autre débutante.

Son rire dur retentit de nouveau.

— Comme je me trompais ! Je l'ai vu vous faire déguster d'énormes glaces. Et j'ai été écœuré. Pas pour lui, je ne m'attends qu'à des niaiseries de sa part. Mais pour vous.

Doriana se raidit.

— Pour... pour moi ?

— Comment pouviez-vous supporter qu'il vous prenne par le bras et même par la taille ?

Si je m'étais écouté, j'aurais quitté ces salons surchauffés et serais allé retrouver la paix de ma bibliothèque.

La jeune fille frissonna en se souvenant des mains moites de lord Buxton sur son épaule.

Elle aussi avait rêvé de pouvoir partir.

— Puis j'ai pensé que de telles privautés vous déplaisaient, mais que vous étiez trop polie pour repousser Buxton.

— Vous avez raison. Je ne parvenais pas à me débarrasser de lui. Je ne savais pas quoi faire.

— Vraiment ? fit-il, incrédule.

— Mais... oui.

— Je vous en prie, ne vous moquez pas de moi. Un peu plus tard, lady Carysfort a annoncé vos fiançailles !

Il la toisa.

— Vous, que je croyais différente des autres, aviez accepté d'épouser un homme avec lequel, de toute évidence, vous n'aviez aucune affinité. Un homme dont vous n'aviez même pas l'air d'apprécier la compagnie.

Il croisa les bras d'un air accusateur.

— Vous étiez, comme la plupart des débutantes qui hantent les salons, à la recherche d'un mari riche et titré. Vous avez jeté votre dévolu sur la considérable fortune des Buxton.

Qu'importe le mari ! Qu'importe la constante présence d'une déplaisante belle-mère ! Vous alliez avoir de l'argent à foison, de somptueuses voitures, des merveilleux bijoux... tout ce dont rêvent les jeunes filles.

D'un air égaré, Doriana se dirigea vers la porte. Tout ce qu'elle souhaitait en cet instant ?

Courir s'enfermer dans sa petite cabine et pleurer, pleurer toutes les larmes de son corps.

Il lui barra le chemin.

— Alors, qu'avez-vous à dire ?

Elle secoua la tête avec découragement.

— Rien.

— J'ai donc raison ?

L'Athéna tangua sur une vague plus forte que les autres. Doriana faillit tomber. Quand le comte voulut lui prendre le bras pour l'aider à se redresser, elle fit un pas sur le côté et, cette fois, perdit l'équilibre pour de bon. Elle tomba et sa tête heurta violemment l'accoudoir en bois d'un canapé.

— Mon Dieu ! s'exclama le comte en entendant le choc.

Pendant quelques instants, Doriana demeura immobile, sans perdre vraiment conscience.

« Trente-six chandelles, pensa-t-elle. C'est vrai ! »

Quand elle voulut se redresser, le comte la fit s'asseoir.

— Simon ! appela-t-il.

— Non ! s'écria la jeune fille.

Elle se débattit.

— Laissez-moi !

— Vous êtes blessée. Il faut soigner cela.

Elle porta la main à son front.

— Ce n'est rien, affirma-t-elle en contemplant ses doigts rougis de sang. Je ne veux pas que Simon ou un autre marin vienne avec moi.

Le comte fronça les sourcils.

— Vous avez raison, admit-il enfin. Ce ne serait pas convenable.

— Ce n'est qu'une petite coupure de rien du tout. Je vais aller me reposer dans ma cabine.

Après avoir frappé un coup léger à la porte, le cuisinier entra en portant un plateau sur lequel étaient disposées quelques bouteilles. Il ouvrit de grands yeux en voyant le front ensanglanté de la jeune fille.

— Cette demoiselle vient de tomber, sa tête a heurté l'accoudoir du canapé. Kim, voulez-vous la conduire jusqu'à sa cabine et lui donner un désinfectant et quelques compresses, s'il vous plaît.

Le cuisinier posa le plateau sur une table et tendit la main à Doriana.

— Pauvre petite !

Il se tourna vers le comte.

— Je vais m'occuper d'elle, milord.

— Qu'elle se repose, surtout !

A l'adresse de Doriana, il ajouta :

— Dès que vous vous sentirez mieux - et, surtout, dès que le temps se sera amélioré -, vous dînerez avec moi.

— Non ! s'écria-t-elle. Je quitterai ce bateau dès que je le pourrai. C'est cela ! Une fois que nous aurons traversé la Manche, je partirai.

— Comme vous voulez, fit le comte.

Ses yeux demeuraient impénétrables.

— Mais maintenant, vous devez vous reposer. Kim vous apportera tout ce dont vous avez besoin. Et il me donnera de vos nouvelles.

Grâce au ciel, cette plaie n'était pas bien profonde. Après l'avoir nettoyée de son mieux avec les compresses et le désinfectant que lui avait apportés le cuisinier, Doriana s'allongea sur son étroite couchette.

« Tant d'émotions, une nuit blanche... je suis épuisée », pensa-t-elle.

Tandis que le vent continuait à souffler sur une mer déchaînée, elle ne tarda pas à s'endormir. Et elle se retrouva dans le parc du château de Lonsdale. Là aussi, la tempête faisait rage. Elle suivait le sentier bien connu, mais très vite, elle pensa s'être trompée de chemin.

« Je ne comprends pas. Pan devrait être ici... Et où est Aphrodite ? »

Elle fit quelques pas de plus et se trouva devant un piédestal vide. La statue de marbre avait disparu !

Quelque chose de terrible avait dû arriver. Était-il possible que le château ait été vendu ? Et où était sa mère ? Que lui était-il arrivé ? Vivait-elle dans une misérable chambre meublée de Bath ?

« Je n'ai pas voulu épouser lord Buxton, pensa la jeune fille. Tout est ma faute. »

Elle se réveilla brusquement. Si la tempête continuait à faire rage, elle n'était pas dans le parc du château, mais à bord du yacht du comte de Claremont.

Tenant de rassembler ses esprits, elle se rasséréna quelque peu.

« Le château n'a pas pu être vendu, puisque c'est seulement ce matin que j'ai quitté l'Angleterre... J'ai fait un mauvais rêve, voilà tout. »

Le remords l'envahit.

« Pauvre mère ! Elle a dû subir la colère de M. Shawcroft, de lord Buxton et de cette horrible douairière. Et elle doit se demander avec angoisse ce que je suis devenue. Elle est probablement rentrée au château de Lonsdale... Dès que je serai à terre, je lui enverrai un message. Elle ne pourra pas vraiment m'en vouloir de m'être enfuie. N'avait-elle pas compris elle-même que ce mariage était impossible ? »

Après une longue insomnie, elle se rendormit... pour faire d'autres cauchemars.

Ce fut le cuisinier qui la réveilla en frappant à sa porte. Il lui apportait son petit déjeuner.

— Bonjour, jolie mademoiselle. Comment vous sentez-vous aujourd'hui ? demanda-t-il paternellement.

Elle s'assit sur sa couchette.

— Il faut que je parte d'ici, déclara-t-elle avec agitation.

— Vous plaisantez ? Le capitaine ne va pas prendre le risque d'entrer dans un port par un temps pareil. Il n'a pas envie de fracasser l'Athéna sur des récifs.

— Mais je ne peux pas rester à bord de ce bateau !

— Soyez patiente. Vous irez à terre dès que ce sera possible.

Il lui versa une tasse de thé et la lui tendit.

— Tenez. Je parie que vous vous sentirez tout de suite mieux après. Ah, le thé ! Il n'y a que ça.

Après avoir bu et grignoté un toast, la jeune fille se sentit revigorée.

« Je mourais de faim. Je n'avais rien mangé depuis ce dîner déprimant, au château de Buxton, c'est-à-dire depuis... trente-six heures ! »

— Alors ? interrogea Kim. Vous vous sentez mieux, n'est-ce pas ?

— Oui. Merci, Kim.

Et elle recommença à s'agiter.

— S'il vous plaît, dites au comte que je veux partir dans les plus brefs délais.

— Oui, oui, je vais le lui dire.

Il lui tapota la main.

— Mais pour le moment, reposez-vous.

Il sortit en laissant l'assiette de toasts à portée de la main de la jeune fille. Son appétit était revenu et elle n'en laissa pas une miette.

Puis elle s'allongea.

« Il paraît que ce serait trop dangereux d'accoster en ce moment. Soit ! Mais dès que la tempête sera calmée, j'irai à terre. En France, probablement, car nous devons longer les côtes françaises. »

Que deviendrait-elle alors, seule dans un pays étranger ? Elle s'efforça de ne pas penser à cela.

« Tout ira bien, tenta-t-elle de se persuader. J'écirai à ma mère pour la rassurer... et lui demander comment les choses se sont passées au château de Buxton après la découverte de ma disparition. »

Elle ferma les yeux et s'endormit. D'un sommeil apaisé, cette fois.

Quand elle se réveilla, de longues heures plus tard, le soleil pénétrait à flots par le hublot.

L'Athéna poursuivait sa route sur une mer d'huile. Et une longue enveloppe blanche était posée sur le minuscule abattant qui lui tenait lieu de table de nuit.

« Qui m'a apporté cela ? Kim, certainement... Je ne l'ai même pas entendu entrer ! »

Elle décacheta l'enveloppe et en tira un feuillet d'épais vélin gravé d'une couronne comtale.

D'une plume élégante et ferme, le comte avait écrit ces quelques lignes : *Ma chère « Dorothy »,*

Je suis navré de vous avoir parlé comme je l'ai fait. Quelles que soient les circonstances qui vous ont amenée à bord de l'Athéna, je n'avais pas le droit de vous juger.

Je souhaite que vous ayez pu vous reposer et j'ai été heureux d'apprendre que votre blessure ne présentait aucun caractère de gravité. Kim m'a rassuré en me disant qu'elle était déjà en train de cicatriser.

Comme le temps s'est enfin mis au beau, j'espère que vous me ferez l'honneur de dîner avec moi ce soir.

Dans cette attente, je vous prie d'agréer mes meilleurs sentiments, James de Claremont Doriana plia la lettre avec des mains tremblantes. Elle avait peine à comprendre le revirement du comte.

« Hier, il était en colère contre moi. Aujourd'hui, il me présente ses excuses... »

Que devait-elle faire ? Accepter cette invitation ou la refuser ?

L'arrivée du cuisinier l'empêcha de réfléchir. Il posa sur la tablette un plateau sur lequel il avait disposé quelques canapés, ainsi qu'un verre de vin et un autre d'eau.

— Voilà votre déjeuner, jolie demoiselle ! lança-t-il de sa voix métallique. Il est un peu en retard, mais j'ai préféré vous laisser vous reposer.

— Merci, Kim. Je suis navrée de vous donner autant de travail.

— Bah!

— Je vais me lever, maintenant.

— Vous avez bien le temps. Mme Farley est debout.

— Elle n'a plus le mal de mer ?

Kim se mit à rire.

— Apparemment, la tempête l'a guérie. Bon appétit, mademoiselle !

Après le départ du cuisinier, la jeune fille reprit la lettre du comte et se redemanda ce qu'elle devait faire.

« Je peux au moins le voir et lui dire que je n'ai pas l'intention de l'encombrer plus longtemps à bord. Maintenant qu'il fait beau, il devrait être aisé de me déposer ici ou là. »

De nouveau, l'anxiété l'envahit à la pensée de se retrouver seule sur un sol étranger.

« J'ai décidé de ne pas épouser lord Buxton et de partir. À moi, maintenant, d'assumer les conséquences de mes actes. »

Comme elle se sentait toujours très fatiguée, elle dormit encore un peu. Et quand elle souleva les paupières, le soleil commençait à descendre à l'horizon.

Elle consulta la petite montre qu'elle portait en sautoir. C'était son père qui, pour son quinzième anniversaire, lui avait offert ce joli bijou en or serti de minuscules perles.

— Déjà sept heures du soir ! s'exclama-t-elle.

Il fallait qu'elle s'habille !

Sous le lavabo, elle trouva une cruche d'eau froide, une savonnette et deux petites serviettes. Après avoir fait sa toilette, elle revêtit la seule robe habillée qu'elle avait emportée. Une robe en soie dont le bleu était de l'exacte couleur de ses prunelles.

« Cette toilette faisait partie du trousseau offert par lord Buxton... pensa-t-elle avec un frisson de dégoût. Mais je n'avais rien d'autre à mettre, j'ai bien été obligée de prendre quelques-uns des vêtements qu'il avait chargé la directrice d'une élégante boutique de Bond Street de choisir à mon intention. »

Elle haussa les épaules.

« Il ne peut pas se plaindre. Je n'ai pas emporté grand-chose. »

Elle réunit ses cheveux en chignon, et au moment où elle vérifiait dans une minuscule glace l'état de sa blessure, on frappa à sa porte.

Sans attendre la réponse, Mme Farley ouvrit.

— Tiens, vous êtes levée ! Je m'attendais à vous trouver au lit. Il paraît que vous avez été blessée...

— Rien de bien grave, je suis tout à fait remise. Et j'espère que vous l'êtes de votre côté.

Mme Farley haussa les épaules.

— Maintenant que la mer est calme, mon estomac l'est aussi. Je peux reprendre mes fonctions.

D'un ton peu amène, elle poursuivit :

— J'avais espéré que vous me remplacerez quand j'étais malade, mais apparemment, vous avez été très maladroite.

D'un ton accusateur, elle ajouta :

— Et vous m'aviez donné une fausse identité !

La jeune fille se sentit rougir.

— Je suis navrée. J'ignorais qu'il s'agissait du yacht du comte de Claremont et que celui-ci allait me reconnaître. Je quitterai l'Athéna dès que possible.

— Ah, bon ?

La femme de charge semblait ne pas lui avoir encore pardonné sa trahison.

— Milord veut que vous dîniez avec lui, déclara-t-elle d'un air pincé. Il est sur le pont. Si vous voulez bien le rejoindre...

La rougeur de Dorian s'accroissait.

— Merci beaucoup.

Sans répondre, Mme Farley partit en haussant les épaules.

« Non, elle ne m'a pas pardonné », se redit la jeune fille.

Doriana gravit l'étroit escalier métallique et se trouva sur le pont. La brise fit voler quelques mèches de son chignon mal attaché et le bas de sa robe.

Au loin, elle aperçut une ligne sombre. La terre...

— C'est certainement la France, murmura-t-elle.

— Non, c'est le Portugal, dit le comte.

Elle sursauta. À moitié aveuglée par le soleil et l'eau qui scintillait de milliers de paillettes argentées, elle n'avait pas vu qu'il était tout près d'elle.

— Le Portugal ? s'écria-t-elle.

Son anxiété revint au galop.

« Mon Dieu ! Que vais-je devenir dans ce pays ? »

Car si elle était capable de parler un français relativement correct, elle ne connaissait pas un seul mot de portugais.

— Nous sommes déjà aussi loin que cela ?

— Mais oui, répondit-il en souriant.

« Il a un sourire magnifique ! » pensa-t-elle, tandis que son cœur battait la chamade.

— Vous avez dormi longtemps, reprit le comte.

Il lui prit la main et l'effleura de ses lèvres. Autant la jeune fille éprouvait un sentiment de répulsion quand lord Buxton la touchait, autant elle ressentait un trouble délicieux quand c'était le comte de Claremont...

— Vous deviez être très, très fatiguée.

— C'est vrai, admit-elle.

Ils allèrent s'accouder au bastingage et demeurèrent l'un près de l'autre en silence, tout en contemplant la côte. Des arbres, des collines

verdoyantes, des plages de sable doré...

— Comme c'est beau, murmura Doriana.

— Oui, c'est beau...

Il lui prit le bras.

— Allons dîner. Il faut que nous parlions.

La salle à manger - la plus petite que la jeune fille ait jamais vue de sa vie - se trouvait à côté du salon-bibliothèque. Sur une table ronde, le couvert était mis : des assiettes en porcelaine ornées d'un chiffre doré à l'or fin, des cristaux étincelants sur une nappe immaculée...

Mais quand Doriana vit la grande coquille en argent qui se trouvait au centre de la table, remplie à ras bord de cerises et d'abricots, elle laissa échapper une exclamation d'admiration.

— Quelle merveilleuse pièce d'argenterie !

— Elle est dans ma famille depuis plus de cent ans. Je la trouve tout à fait à sa place ici, en mer.

— On peut l'imaginer sans peine au fond de l'eau, sur un lit de sable, au milieu d'algues ondulantes et de poissons de toutes les couleurs.

— Ou sous les pieds d'Aphrodite, née de l'écume de mer...

— Aphrodite ? fit Doriana, étonnée d'entendre ce nom si familier sur les lèvres du comte.

— Oui, la déesse de l'amour. J'avais pensé baptiser ce yacht ainsi. Puis j'ai craint que certaines personnes ne fassent des plaisanteries déplacées, et je l'ai appelé Athéna.

— Comme la déesse de la raison.

Il lui adressa un regard quelque peu surpris.

— Exactement.

Il prit une bouteille dans un seau à glace en argent.

— Permettez-moi de vous offrir un peu de champagne.

Après avoir rempli deux coupes, il leva la sienne.

— Aux dieux et aux déesses de l'Antiquité ! Au destin, qui a voulu que nos chemins se croisent de nouveau, et d'une manière si inattendue.

— Merci, murmura Doriana en levant sa coupe à son tour.

Elle but une gorgée du liquide pétillant avant de la reposer.

— J'ignorais que l'Athéna vous appartenait. Je suis navrée d'avoir perturbé votre voyage, mais ne vous inquiétez pas, j'ai l'intention de partir le plus vite possible. Si vous pouviez me déposer au port le plus proche...

Il fronça les sourcils.

— Je ne comprends pas très bien comment vous vous êtes retrouvée à bord en qualité de domestique. Mme Farley m'a dit qu'elle vous avait engagée pour l'aider. Vous vous êtes présentée sous un faux nom, elle ne savait pas que vous étiez une jeune personne de bonne famille. Pourquoi l'avez-vous trompée ?

Doriana devint écarlate, tandis que mille pensées se précipitaient dans son esprit. Devait-elle lui faire confiance ? Lui avouer la vérité ? Que penserait-il d'elle, alors ?

— Doriana ? fit le comte d'un ton interrogateur.

— Vous... vous connaissez mon prénom ?

— Comment aurais-je pu l'oublier ? La première fois que je l'ai entendu prononcer, c'était par cet idiot de Buxton qui...

Voyant l'expression de la jeune fille, il s'interrompit.

— Excusez-moi. Je ne veux pas vous faire de peine.

Doriana prit une profonde inspiration.

— J'ai laissé tout cela derrière moi. Je ne veux plus y penser.

Après un silence, elle jugea cependant utile de donner une brève explication :

— Je ne l'ai pas épousé. Je ne pouvais pas. Il faut que...

Elle se reprit :

— Je veux dire qu'il ne faut pas que je regagne l'Angleterre avant que tout soit oublié.

Le comte haussa les sourcils.

— Vous vous êtes mise dans une situation difficile. Je ne vous demanderai pas ce qui s'est passé. Sachez cependant que je suis prêt à vous aider.

Visiblement soucieux, il ajouta :

— Ce qui m'inquiète, c'est de vous savoir seule à l'étranger.

— J'ai un peu d'argent, et je suis sûre que je pourrai trouver du travail. Comme gouvernante d'enfants, ou alors comme dame de compagnie auprès d'une personne âgée.

— Vous ?

— Pourquoi pas ?

Le comte réfléchissait.

— Laissez-moi vous faire une proposition.

— Oui ? interrogea-t-elle, déjà méfiante.

— Restez à bord jusqu'à l'escale de Gibraltar. Il s'agit d'un territoire britannique, et vous y trouveriez beaucoup plus facilement un emploi, puisque c'est ce que vous voulez.

Doriana se sentit soulagée. Il avait raison ! De nombreuses familles anglaises respectables habitaient à Gibraltar. Elle se verrait certainement offrir un poste lui convenant.

« Pour moi, ce sera certainement plus aisé qu'au Portugal ! »

Elle n'allait donc pas devoir quitter l'Athéna tout de suite ? S'efforçant de ne pas penser à l'avenir, elle décida de profiter de l'instant présent.

L'instant présent ? C'était ce bateau qui fendait la mer, le soleil qui se couchait à l'horizon.

Et, en face d'elle, le comte de Claremont qui la fixait d'un air pensif.

« Si j'étais restée en Angleterre, si j'avais épousé lord Buxton, jamais je n'aurais vécu un moment aussi exceptionnel », se dit-elle.

Le comte, qui était resté sans mot dire, respectant son silence, reprit la parole.

— Que pensez-vous de l'Athéna ?

— C'est le plus beau, le plus élégant de tous les yachts ! s'exclama-t-elle avec enthousiasme. Je ne pensais pas qu'un bateau pouvait être propulsé par la vapeur... En tout cas, il n'a pas du tout l'air d'une locomotive.

— Heureusement ! fit le comte avec un sourire amusé.

— Quand je l'ai vu, sur la Tamise, j'ai pensé qu'il ressemblait à un cheval de course.

— Voici une excellente comparaison. Un pur-sang... Un daim...

Soudain, les larmes vinrent aux yeux de la jeune fille.

— Que vous arrive-t-il ? s'inquiéta le comte. Qu'ai-je bien pu dire pour vous faire pleurer

?

— Je... je ne pleure pas, prétendit-elle en s'essuyant les yeux. Excusez-moi, c'est juste que...

— Dites-moi ce qui vous a soudain rendue si triste.

Elle tenta de répondre d'un ton léger.

— Oh... rien.

Puis, en soupirant, elle s'expliqua :

— Quand vous avez comparé l'Athéna à un daim, cela m'a fait penser à... à une jument qui, selon moi, ressemblait elle aussi à un daim.

Elle crut entendre son beau-père, parlant d'Atalante : « Espérons qu'elle sera aussi rapide qu'un daim », avait-il dit en adressant un coup d'œil complice à lord Buxton.

Elle expliqua combien cela l'avait affectée de laisser Lady Atalante aux

— mains de lord Buxton et de M. Shawcroft.

— Heureusement, le responsable des écuries a promis de veiller sur elle, termina-t-elle avec un sourire forcé.

— Vous êtes si sensible ! Comment une femme comme vous aurait-elle pu épouser Buxton ?

Aussitôt, le visage de la jeune fille se tendit.

— Ne vous inquiétez pas, s'empressa d'enchaîner le comte. Je ne parlerai plus de lui.

Plus de questions !

Il laissa échapper un petit rire.

— Mais vous... en avez-vous à me poser ?

Il paraissait si jeune, si plein de vie que Doriana eut soudain l'impression de vibrer tout entière. Mise en confiance, elle sourit.

— Je pensais que le propriétaire de l'Athéna était un très vieil homme avec de grosses lunettes.

Il éclata de rire.

— Tiens ! Pourquoi donc ?

— En passant près du château d'Uplands Park, Jack, le responsable des écuries de lord Buxton, m'avait dit que c'était un grand savant qui habitait là. J'ai aussitôt imaginé un vieux monsieur penché sur des grimoires anciens.

— Je lis beaucoup, admit le comte. J'aimerais tout connaître du monde et de l'humanité.

Il examina Doriana d'un air navré.

— Vous voilà de nouveau triste !

— Je pensais que je ne savais pas grand-chose.

— Je ne le crois pas. Vous possédez une sorte de sagesse instinctive que j'ai rarement vue chez une personne aussi jeune que vous. Par

ailleurs, vous êtes très courageuse. Peu de débutantes de votre âge accepteraient de s'engager comme domestique pour gagner leur passage à bord d'un bateau.

Le visage fermé, Mme Farley leur apporta à ce moment-là le potage. Après son départ, Doriana remarqua :

— Elle ne m'a pas encore pardonné de l'avoir trompée. Mais je n'avais pas d'autre solution.

— Ne vous inquiétez pas, elle s'amadouera. C'est une excellente femme de charge. Mais quel caractère !

La jeune fille, qui était tout à fait de cet avis, évita de renchérir.

— Cette crème d'asperges est délicieuse, dit-elle.

— Les asperges proviennent certainement du potager d'Uplands Park.

— Vous avez réussi à en faire pousser ?

— Les jardiniers. Pas moi !

— Nous avons plusieurs fois essayé, sans résultat.

— Je crois que cela dépend du terrain. Mais j'avoue ne pas être très ferré sur ce sujet.

Parlez-moi du château de Lonsdale. Votre demeure natale, je suppose ?

La gorge de Doriana se serra.

— Oui...

Elle lui décrit le château, les jardins. Et quand elle en vint aux bosquets dans lesquels se cachaient des animaux, elle s'anima.

— Ils ont été sculptés dans le granit voici plus d'un siècle ! Il y a un lapin, un écureuil, un faon et même un marcassin. Plus loin se trouvent deux statues en marbre. Celle du dieu Pan et celle de... d'Aphrodite.

Quand elle revit le sourire mystérieux d'Aphrodite, un trouble étrange l'envahit. A ce moment-là, ses yeux rencontrèrent ceux du comte, et son trouble s'accrut à un point tel que, soudain, elle avait peine à respirer.

Le comte ne parut rien remarquer.

— Ce sont des copies de statues grecques, je suppose ?

— Oui. Des copies anciennes que mon père avait achetées après avoir épousé ma mère.

Elle se mordit la lèvre inférieure presque au sang. Sa mère !

« Elle doit être folle d'angoisse ! Il faut absolument que je lui donne de mes nouvelles. »

D'une voix anxieuse, elle demanda :

— Quand pourrais-je aller à terre ?

Elle craignit qu'il ne se fâche, mais ce ne fut pas le cas.

— Nous arriverons bientôt à Gibraltar, lui dit-il gentiment. Et alors, si vous le désirez toujours, vous pourrez partir.

Cette promesse l'apaisa. En même temps, elle n'était plus si sûre d'avoir envie de quitter l'Athéna... et encore moins le comte de Claremont.

Le lendemain, Doriana monta sur le pont et s'installa sur une chaise longue pour contempler la mer qui, à l'horizon, se confondait avec le ciel.

« Que ne donnerais-je pas pour que ce voyage ne s'arrête jamais ! » se dit-elle.

Un petit soupir gonfla sa poitrine. Une fois arrivée à Gibraltar, il lui faudrait abandonner la sécurité de ce grand yacht pour affronter un monde plein de menaces. À cette pensée, elle se sentit soudain bien seule.

Elle frissonna. Le comte, qui venait de la rejoindre, s'inquiéta.

— Voulez-vous que je vous apporte un plaid ?

— Non, merci. Je n'ai pas froid.

— J'espère que vous ne vous laissez pas, une nouvelle fois, envahir par la tristesse.

Voulez-vous venir avec moi dans la bibliothèque ? J'aimerais avoir un petit entretien avec vous.

Comment aurait-elle pu refuser cette invitation formulée aussi courtoisement ? Après tout, elle s'était imposée à lui.

« Autrefois, on jetait les passagers clandestins à la mer. »

Cette pensée la fit sourire.

— Je préfère vous voir cette expression, dit le comte.

— Je pensais que vous auriez pu me jeter à la mer. N'était-ce pas le sort que l'on réservait autrefois aux passagers clandestins ?

— Tous les capitaines n'étaient pas si féroces.

Une fois dans le salon-bibliothèque où elle avait renversé le thé et les cerises, le comte lui indiqua un fauteuil et prit place en face d'elle.

— J'ai pensé à vous toute la journée.

« Moi aussi », eut envie de répondre la jeune fille.

— Les philosophes de l'Antiquité disaient qu'il existait, quelque part sur la planète, et pour chacun d'entre nous, la personne idéale.

Doriana se souvint que Mme Bertram, la cuisinière du château de Lonsdale, n'avait jamais accepté d'en regarder un autre après avoir appris que celui qu'elle aimait s'était marié. Elle revit le visage rayonnant d'Audrey quand elle parlait de son Josh.

Puis elle crut entendre la voix empreinte de nostalgie de sa mère : « Personne ne pourra jamais remplacer ton père. »

La voix du comte la ramena à l'instant présent.

— Pensez-vous qu'il y ait une part de vérité dans cette constatation ?

— Oui !

Et elle devint écarlate.

— Pourquoi ? interrogea le comte.

— Comment vous dire ? Je n'ai jamais rien lu à ce sujet, mais j'ai

toujours pensé que ceux qui aimaient vraiment avaient trouvé leur... leur véritable moitié. Moitié d'âme, moitié d'orange, appelez cela comme vous voulez.

Il hocha la tête. Son visage demeurait impénétrable et elle craignit de s'être exprimée sottement. Pour le persuader qu'elle avait parlé du fond du cœur, elle insista :

— C'est pourquoi je n'ai pas pu épouser lord Buxton. C'est pourquoi je me suis enfuie.

Il l'examina, les yeux rétrécis.

— Sa fortune vous laissait indifférente ?

— Au début, j'ai pensé que cela permettrait à la fois de sauver le château de Lonsdale et d'aider ma mère à retrouver son sourire.

Avec amertume, elle ajouta :

— Mais l'argent n'apporte pas le bonheur.

Elle lui parla ensuite de l'amour qui unissait ses parents. Puis de la mort de son père, cet événement tragique dont sa mère ne s'était jamais remise.

— Elle a épousé M. Shawcroft en espérant ne plus jamais avoir de soucis. Au lieu de cela, ceux-ci se sont multipliés. Et elle n'était pas heureuse avec lui.

Puis elle en vint à son arrivée au château de Buxton.

— La mère de lord Buxton, la douairière, est tout simplement odieuse. Elle non plus n'est pas heureuse, malgré son argent et tous ces domestiques qui accourent dès qu'elle lève le petit doigt. Ma femme de chambre, Audrey, qui m'a aidée à fuir, a cent fois plus de chance qu'elle.

— Est-elle amoureuse ?

— Oh, oui !

De nouveau, elle rougit.

— Je n'aurais pas dû vous raconter tout cela.

— Je vous remercie de l'avoir fait.

Le comte marqua une pause avant de reprendre la parole.

— Demain matin, nous arriverons à Gibraltar. Je vous laisserai partir, si vous le souhaitez vraiment. Mais si vous désirez rester à bord de l'Athéna, sachez que cela me ferait le plus grand plaisir. J'aimerais mieux vous connaître. Vous êtes tellement différente des autres jeunes filles !

Le cœur de Doriana battait à tout rompre.

— Je... je ne peux pas...

Il l'interrompit.

— Savez-vous quel est le but de ce voyage ? L'île de Cythère où, selon la légende, est née Aphrodite. Je voudrais que vous veniez avec moi là-bas.

— À... à Cythère ?

— Ensemble, nous pourrions contempler les vagues et imaginer Aphrodite sortant de l'écume. Ce serait... merveilleux.

Oui, ce serait merveilleux. Mais guère correct. En effet, comment pouvait-elle accepter d'accompagner cet homme jusqu'en Grèce ? Même si elle avait envie de le suivre jusqu'au bout du monde ?

Comme s'il avait deviné le cheminement de ses pensées, il déclara :

— Je ne veux pas compromettre votre réputation. Mme Farley est prête à prétendre que vous êtes son assistante. Votre présence à bord ne peut donc choquer personne.

Doriana se sentit déchirée.

— Il faut que j'aille à terre, que j'écrive à ma mère, que je sache ce qu'elle est devenue, que...

Le comte lui prit la main.

— Donnez-moi quelques jours de plus. Juste quelques jours, le temps d'arriver à Cythère

! Ne refusez pas. J'aimerais tant partager la beauté de cette île magique avec vous !

Elle baissa la tête.

— Je... je ne sais pas.

— Dites oui !

Enfin, elle hocha la tête affirmativement.

— Ce soir, nous dînerons ensemble, murmura le comte avant de déposer un léger baiser au creux de sa paume.

En dépit du trouble qui l'envahissait jusqu'au plus profond d'elle-même, la jeune fille trouva la force de dire non.

— Il faut que je respecte mes engagements. J'aiderai Mme Farley comme elle l'espérait.

Le comte se mit à rire.

— La charmante « Dorothy » va donc réapparaître ?

Voyant sa gêne, il lui baisa de nouveau la main.

— Pardonnez-moi, je ne voulais pas me moquer de vous. J'adore « Dorothy »... Et je vous admire pour votre droiture. Vous êtes également très consciente de ce qu'il convient de faire ou pas. Tout ce que je vous demande, c'est de passer un peu de temps avec moi, au moment du dessert, par exemple. Vous redeviendrez alors « Doriana » et je profiterai un peu de votre compagnie.

Ce soir-là, comme la mer était un peu houleuse et que Mme Farley avait dû se réfugier dans sa cabine, ce fut Doriana qui servit le dîner au comte.

Cette tâche terminée, elle s'assit avec lui au salon pour prendre le café.

Il lui parla de la Grèce, de ses îles mythiques, de ses temples, de ses monastères si blancs et de sa mer d'un bleu intense, un bleu à nul autre pareil.

Doriana écoutait de toutes ses oreilles. Il avait l'art de raconter et ses descriptions lui semblaient si vivantes qu'elle avait déjà l'impression d'être sur l'Acropole.

— J'ai hâte de revoir Cythère, reprit-il. Je suis sûr que vous ressentirez la même émotion que j'ai éprouvée lorsque j'y suis allé voici quelques

années.

Il se leva et, comprenant qu'il était temps de se retirer, Doriana se mit debout à son tour.

— Demain, nous arriverons à Gibraltar, reprit-il. Il va falloir renouveler les vivres et le combustible. J'ai également l'intention de rendre visite à l'un de mes amis, qui est officier dans la garnison qui reste en place dans cette enclave britannique.

En se retrouvant dans son uniforme de femme de chambre, la jeune fille, encore éblouie par tous les récits du comte, se sentit tellement troublée qu'elle lui fit la révérence.

Il avait été sur le point de lui baiser la main. Au lieu de cela, il éclata de rire.

— Bonne nuit, « Dorothy » ! lança-t-il avec amusement.

Tout en regagnant sa cabine, Doriana avait envie de danser, de sauter de joie.

« Je n'ai jamais été aussi heureuse de ma vie ! »

Elle s'immobilisa, le cœur battant à tout rompre.

« Est-ce cela, l'amour ? »

Le lendemain matin, quand Doriana se réveilla, l'Athéna était déjà dans le port de Gibraltar.

Consciente de ses devoirs, elle revêtit son uniforme et se rendit dans la cuisine, où Mme Farley l'informa que le comte était allé à terre et ne reviendrait pas avant la fin de la journée.

La jeune fille réussit à ne pas montrer sa déception.

« Je devrais être au courant. Ne m'a-t-il pas appris qu'il avait l'intention de rendre visite à l'un de ses amis ? »

— Vous avez donc quartier libre, ajouta Mme Farley. Profitez-en pour visiter la ville.

— Oh, oui ! s'exclama Doriana. J'aimerais voir « le roc » et les fameux singes qui sont nourris par l'armée britannique.

— Ils y ont intérêt.

La sévère Mme Farley, qui s'était nettement radoucie, demanda :

— Savez-vous ce que dit la légende ?

La jeune fille laissa échapper un rire léger.

— Oui. Tant qu'il y aura des singes à Gibraltar, il y aura des Anglais.

— C'est cela. Allez vite vous changer et profitez de votre journée.

Doriana courut dans sa cabine et troqua sa tenue de femme de chambre contre une robe très simple en plumetis blanc, seulement ornée d'une large ceinture en faille bleue.

Elle descendit la passerelle d'un pas léger. Si d'autres yachts luxueux se trouvaient à quai, aucun n'avait les lignes pures et modernes de l'Athéna.

Un petit groupe de personnes élégamment vêtues, vraisemblablement descendues des autres bateaux, examinaient le yacht du comte de Claremont.

— Il est superbe ! s'écria une femme d'une voix perçante.

Une voix que Doriana avait déjà entendue, elle l'aurait juré. Mais où ?

— Mais un yacht à vapeur, honnêtement... reprit la voix perçante. Cela doit être horriblement sale et bruyant.

— À qui appartient-il ? interrogea une Américaine.

— Il bat pavillon britannique.

On saisit la jeune fille par le bras.

— Excusez-moi, jeune demoiselle, reprit la voix perçante. Nous nous demandions qui était le propriétaire de ce beau yacht ? Pouvez-vous nous éclairer ?

Doriana se tourna vers celle qui venait de l'interpeller. Et elle se sentit glacée. Car ce n'était autre que lady Carysfort !

— Par exemple ! s'exclama cette dernière. La petite fugitive ! Savez-vous qu'on ne parle que de vous à Londres ? Et aussi de votre mère. Sa

disparition fait autant de bruit que la vôtre.

— Quoi ?

Lady Carysfort éclata de rire.

— Shawcroft ne semble pas s'en inquiéter. Il a bien trop à faire avec l'organisation de son voyage en Argentine en compagnie de lord Buxton. Il veut essayer de consoler ce malheureux cœur meurtri, je suppose.

En secouant la tête, elle poursuivit :

— Quelle petite idiote ! Comment avez-vous pu vous conduire aussi stupidement ? Pour laisser passer la chance d'épouser un homme aussi riche, il faut être vraiment sotte !

Doriana était devenue toute pâle.

— Ma mère ! Mon Dieu ! Où est-elle ? Qu'est-elle devenue ?

— Hé là ! Vous n'allez pas vous évanouir ?

— II... Il faut absolument que je retourne en Angleterre. Que je retrouve ma mère...

L'Américaine brandit son ombrelle.

— J'ai deviné qui vous êtes ! La fameuse Doriana de Lonsdale qui, sous la menace, a envoyé une femme de chambre épouser un lord. Ha, ha, ha !

Elle donna un coup de coude à la jeune fille.

— Bien, joué, mon chou ! Notre yacht va appareiller pour Douvres d'un moment à l'autre. Si cela peut vous arranger...

Doriana n'hésita pas.

— Je peux venir avec vous ?

— Bien sûr, fit l'Américaine.

Là-dessus, elle se présenta.

— Bertha Van Helm, ravie de vous accueillir à bord. Votre esprit

d'indépendance me plaît. Ah, vous ne ressemblez pas à ces petites Anglaises si lymphatiques !

Lady Carysfort fit la grimace.

— Cette fille est une folle, Bertha.

— L'esprit d'indépendance, c'est bon pour les filles. Elle pourrait être américaine. Avez-vous des bagages, mon chou ?

— Presque rien. Je vais chercher mon sac. Je serai de retour dans deux minutes.

Elle courut jusqu'à sa cabine et, en hâte, griffonna ce bref message : *Je suis désolée. Je viens d'apprendre que ma mère a disparu. Je rentre en Angleterre.*

Excusez-moi.

Doriana-Dorothy Elle jeta ensuite ses vêtements dans son sac en tapisserie et, sans oublier l'enveloppe contenant l'argent de M. Bentley, elle repartit.

Lady Carysfort et Mme Van Helm l'attendaient sur le quai.

— Eh bien, vous n'avez pas perdu de temps ! s'exclama l'Américaine.

Lady Carysfort haussa les épaules.

— Quelle petite idiote ! jeta-t-elle de nouveau avec mépris. Si vous m'aviez écoutée...

— Venez, mon chou, dit Mme Van Helm.

Elle prit Doriana par le bras et l'entraîna vers un grand trois-mâts sur le pont duquel s'affairaient une douzaine de marins.

Pour Doriana, le voyage de retour s'effectua dans une sorte de brouillard où rôdaient d'inquiétants fantômes. Lady Carysfort continuait à la traiter d'idiote et cherchait à savoir comment elle était arrivée à Gibraltar. Mais ses multiples questions restèrent sans réponse.

Mme Van Helm, très gentiment, s'efforçait de la distraire, mais la jeune fille demeurait prostrée.

— Qu'est devenue ma mère ? répétait-elle. Où peut-elle bien être ?

Il pleuvait lorsque le grand yacht accosta enfin à Douvres. Quand Doriana remercia Mme Van Helm de l'avoir ramenée en Angleterre, celle-ci lui dit que cela l'ennuyait de la voir partir seule.

— Je peux très bien vous conduire chez vous, proposa-t-elle.

— Non, non, merci. Je suis capable de me débrouiller.

— Cela, je l'ai bien vu !

« Merci, monsieur Bentley », pensa la jeune fille en achetant son billet de train pour Londres, puis pour la petite gare la plus proche du château de Lonsdale.

La pluie ne cessait pas quand, dans une voiture de louage conduite par un cocher bougon, elle arriva enfin devant le perron de la demeure où elle était née.

Sous ce ciel gris, le château paraissait abandonné. L'angoisse de Doriana décupla. Après avoir payé le cocher, qui repartit aussitôt, elle gravit le perron et tenta d'ouvrir la porte. Mais celle-ci était close.

Envahie par un sombre pressentiment, elle sonna. Personne ne répondit.

Elle passa par-derrière, put enfin entrer par la porte de la cuisine, et se sentit quelque peu soulagée en voyant Mme Bertram qui, armée d'un tisonnier, ranimait le feu.

— Madame Bertram ! s'écria la jeune fille.

La cuisinière se retourna et courut la prendre dans ses bras.

— Mademoiselle Doriana !

En riant et en pleurant à la fois, elle poursuivit :

— Par exemple ! Nous pensions que nous ne vous reverrions jamais !

— Madame Bertram, où est ma mère ? Pourquoi la porte d'entrée est-elle fermée ?

— Ne vous inquiétez pas pour milady. Elle est allée s'occuper de M. Bentley, qui est malade.

— Oh ! Quel soulagement ! s'exclama la jeune fille en éclatant en sanglots.

— Pourquoi pleurez-vous, mademoiselle Doriana ?

— C'est l'émotion. On m'avait appris que ma mère avait disparu. J'étais si inquiète !

— Vous croyez que milady ne s'inquiétait pas pour vous ? Quant à votre beau-père, ce M. Shawcroft, il paraît qu'il est parti à l'étranger.

Mme Bertram hocha la tête.

— Tout ce que j'espère, c'est qu'il y reste.

— Moi aussi, murmura la jeune fille. Et le château ?

— Il est à vendre. Milady m'a demandé de rester ici pour le faire visiter si quelqu'un vient. Mais je n'ai encore vu personne.

Les larmes de Doriana redoublèrent.

« Si j'avais épousé lord Buxton, rien de tout cela ne se serait passé. »

— Allons, ne vous désolez pas ! C'est le destin qui a voulu tout cela.

— On peut l'influencer, hélas !

— Ce qui est fait est fait. Cessez de pleurer, mademoiselle Doriana. Je vais vous préparer une bonne tasse de thé. J'ai aussi du cake au gingembre, celui que vous aimiez tant quand vous étiez petite.

Après deux tasses de thé et plusieurs parts de cake au gingembre, la jeune fille se sentit quelque peu revigorée.

La situation lui paraissait désormais très claire. Par sa faute, sa mère et elle se trouvaient désormais bannies de la haute société. Par conséquent, il ne leur restait plus qu'à vendre le château - à condition encore de trouver un acquéreur pour un domaine hypothéqué - et à aller s'installer dans un endroit où personne ne les reconnaîtrait.

« Des chambres meublées à Bath, comme l'avait suggéré le notaire ? Pourquoi pas ! »

Elle alla mettre des bottes et enfila un vieil imperméable avant de prendre le chemin du bosquet.

— Me revoilà, annonça-t-elle à l'écureuil en granit.

Elle alla saluer les autres animaux avant de s'arrêter devant la statue ruisselante du dieu Pan.

— Oui, me revoilà...

Puis, le cœur lourd, elle s'approcha d'Aphrodite.

— Je me demande pourquoi vous continuez à sourire, lui dit-elle avec reproche.

D'un revers de main, elle essuya une goutte de pluie sur sa joue. Une goutte de pluie ou une larme ?

— Sourire ? Je crois que bientôt, j'en deviendrai incapable, soupira-t-elle.

Soudain, une brindille craqua derrière elle. Elle sursauta et se sentit envahie de terreur en voyant une silhouette noire, menaçante...

Quelqu'un l'avait suivie ! Elle aurait dû fuir, mais elle avait tellement peur que ses jambes lui refusaient tout service.

S'efforçant de ne pas montrer combien elle était épouvantée, elle demanda :

— Que... que voulez-vous ?

— Vous voir.

La capuche sombre tomba, dévoilant le visage du comte de Claremont.

Sidérée, elle balbutia :

— Mais... pourquoi êtes-vous ici ? Je vous croyais en... en Grèce !

— Je ne veux pas aller à Cythère sans vous.

Il l'enlaça et, sous la pluie qui, enfin, ralentissait, lui prit les lèvres dans un baiser sans fin.

Elle se mit à trembler de tous ses membres tandis que, submergée de bonheur, les yeux clos, elle se laissait aller entre ses bras, en répondant à ce baiser avec un élan venu du plus profond d'elle-même.

Combien de temps restèrent-ils ainsi enlacés ? Une minute ? Une heure ? La jeune fille aurait été bien incapable de le dire.

— Je vous aime... « Dorothy ». Je vous aime, Dorian. Voulez-vous devenir ma femme ?

Elle se blottit contre lui.

— C'est trop beau ! Je n'ose y croire...

— Vous n'avez pas répondu à ma question. Voulez-vous devenir ma femme et aller en voyage de noces avec moi en Grèce ?

— Oui ! Oh, oui ! Car je vous aime de tout mon cœur et de toute mon âme. Je vous aimerai toute ma vie !

Il resserra son étreinte.

— Moi aussi, je vous aimerai toute ma vie.

La pluie cessa brusquement. Et à ce moment-là, un rayon de soleil passa entre les nuages, illuminant le sourire mystérieux d'Aphrodite, tandis qu'un arc-en-ciel se dessinait très haut au-dessus de leurs têtes.